

Les Dieux (Alain)

Alain

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Livre I · Chapitre 1

“Les hommes, me dit l’ombre de Socrate, ne cessent de poursuivre les dieux, comme s’ils cherchaient de puissants serviteurs qu’ils ont perdus. Et ils dépensent plus de travail à prier ces invisibles qu’ils ne feraient à se procurer eux-mêmes ce qu’ils désirent.” Que les invisibles ne fassent rien, c’est ce qu’on devrait savoir. On n’a jamais vu un palais bâti en une nuit, ni un champ labouré sans bœufs ; et il faut bien des journées d’hommes pour détourner un fleuve ou assécher un marais. Mais les nourrices n’en racontent pas moins qu’il en est autrement dans quelque pays lointain, ou qu’il en fut autrement dans les temps passés ; comme si une existence aussi absurde était désirable ; comme si l’homme avait jamais pu vivre sous le pouvoir des enchanteurs et des fées. Et puisqu’en aucun pays les biens ne viennent sans travail, puisque l’expérience confirme toujours cette règle, je me suis demandé longtemps, disait Socrate, d’où l’on pouvait avoir formé de telles fictions, jusqu’au jour où la plus vieille des nourrices m’a raconté, d’après des récits de récits, la condition dans laquelle se sont trouvés autrefois tous les hommes, et d’où leur sont venues les folles idées de la faveur, de la chance, et de la prière, idées dont ils n’ont jamais pu se délivrer tout à fait. Cette nourrice très vieille racontait donc que les hommes vécurent autrefois parmi des géants qui leur ressemblaient, mais qui étaient bien plus puissants qu’eux, de façon que ces géants avaient toujours en réserve du pain, des fruits, du lait et tout ce qui peut soutenir la vie, et par des moyens qui vraisemblablement ne leur coûtaient guère, car ils en donnaient à qui savait leur plaire. Et

pareillement ces géants transportaient fort vite les hommes ici ou là, pourvu qu'on en fît demande comme il convenait. D'où il arrivait que les hommes ne pensaient jamais à travailler, ni à marcher, ni à se construire des voitures ou des barques ; mais plutôt ils étaient tous naturellement orateurs, occupés seulement à observer ces géants, à deviner ce qui pouvait leur plaire ou leur déplaire, à leur sourire, ou quelquefois à les importuner de larmes, ou seulement à prononcer des mots qu'ils exigeaient, et qu'il fallait bien exactement retenir, sans qu'on pût jamais comprendre tout à fait les changements d'humeur de ces géants, leurs refus bourrus, ni leurs soudaines complaisances. Et si quelque homme, en ce temps-là, avait essayé de se donner à lui-même quelques biens par son industrie, on se serait moqué de lui ; car ces travaux étaient bien peu de chose devant les immenses provisions que détenaient les géants ; et d'ailleurs le pied des géants écrasait souvent sans façon, et même sans le vouloir, ces petits commencements de travaux. C'est pourquoi toute la sagesse humaine revenait toujours à savoir parler et à savoir persuader ; et, au lieu de changer les choses à grand'peine, on choisissait d'apprendre les mots qu'il fallait dire pour amener quelque géant à faire ce même changement sans apparence de peine. Et bref la grande affaire, ou pour mieux dire la seule affaire, était de plaire, et d'abord de ne pas déplaire, à des maîtres incompréhensibles, qui semblaient pourtant avoir la charge de nourrir les hommes, de les abriter, de les transporter, et qui finalement s'acquittaient de ces soins, mais toujours en se faisant prier. Ce genre d'existence, où les hommes ne savaient jamais s'ils étaient maîtres ou esclaves, dura fort longtemps, de façon que la coutume de demander, d'espérer, de compter sur plus fort que soi laissa dans la nature humaine des traces ineffaçables. Et c'est pourquoi nous

voyons maintenant, quoiqu'il n'y ait plus trace ni apparence de tels géants, que les hommes les cherchent partout et croient toujours qu'ils vont les voir de nouveau, et souvent les appellent, sans qu'on puisse savoir s'ils regrettent, ou espèrent, ou craignent cet état de dépendance dont ils ont dû s'arranger autrefois, et qu'ils ont peut-être aimé. Car comment ne pas aimer celui dont on attend tout ? Comment aussi ne pas aimer celui dont on peut tout craindre, dès qu'il ne nous fait pas tout le mal possible ? D'autre côté, comment ne pas craindre un peu et même beaucoup celui qui nous sert seulement parce que cela lui plaît ? C'est pourquoi, comme s'ils attendaient le retour des géants, les hommes ne manquent pas volontiers à prier et à offrir, quoique nul géant jamais ne se montre, et remercient à tout hasard quelqu'un lorsque leur filet prend le poisson ou lorsque leur flèche touche le cerf au bon endroit. L'ombre de Socrate ajoutait encore nombre de détails qu'il tenait, disait-il, de cette très vieille nourrice ; très appliqué, à ce qu'il me semblait, à donner comme sérieuse et vraie cette histoire incroyable. C'est, j'imagine, qu'il estimait plus incroyable encore que les hommes fissent voir ces étranges coutumes, si quelque expérience réelle ne les avait pas d'abord formées.

Une idée est une fiction ; et de longues épreuves font connaître qu'on ne perçoit jamais que par une idée ; le fait tout nu, surtout s'il est ordinaire, est comme usé d'avance, et en tout cas terminé à lui. Qui donc a assez pesé le mot de Descartes : "Comme nous avons été enfants avant d'être hommes" ? On le sait bien ; on le sait trop, au lieu qu'une fiction a besoin de nous, et n'est rien sans nous. C'est pourquoi j'ai voulu suivre cette fiction des géants, quoique le lecteur eût bien compris à la troisième ligne où je voulais le conduire. Cet art ingénu de retarder le juge-

ment, je l'ai pris aux fabulistes, je l'ai pris à Platon. Si je les imite bien ou mal, il n'importe guère ; ce qui importe, c'est que l'idée soit formée et non pas donnée. Dans ce qui n'est pas encore chose, les liaisons sont tout ; l'esprit les cherche et les soutient. Sans compter que ma fable est comme toutes les fables, et comme tout l'imaginaire ; elle n'a rien du tout d'imaginaire. Très exactement notre condition à tous est d'être d'abord portés à bras et servis. Ainsi notre première expérience, qui certes est vraie, nous trompe pourtant sur toutes choses ; et ainsi nous abordons l'expérience virile à travers des idées d'enfant, qui sont toutes fausses. Ce qu'ont négligé tant d'hommes qui savaient pourtant bien ce que c'est qu'être enfant. Je développerai amplement cette suite d'erreurs redressées et conservées ; et j'y trouverai encore un noyau de vérités. Mais il faut que le lecteur arrive à s'étonner de ce qui n'étonne point, et à découvrir ce qu'il sait trop pour y penser assez. Ainsi toutes les ruses sont rassemblées ici, et de plus avouées. Tel est le thème non seulement de ces réflexions préliminaires, mais de celles qui suivront. Car ce retard à demi volontaire est presque tout dans les actes de religion. Les hommes craignent de finir leurs pensées.

C'est quelque chose de découvrir des perceptions ambiguës et trompeuses ; c'est quelque chose aussi de montrer que l'erreur n'y est que néant. Mais cette déficience est trop peu. Il fallait premièrement apercevoir comme fond de tableau le véritable passé de tout homme et l'antiquité toute proche ; et là des erreurs pleines de consistance, et toujours vérifiées ; une expérience émouvante et toujours trompeuse ; enfin une sorte d'initiation solennelle à l'erreur. Sans compter que le vrai des sentiments n'en est nullement altéré. Au contraire l'idée que les causes extérieures n'ont jamais de puissance que par la méchanceté de quel-

qu'un est certainement de nature à fortifier le courage par l'indignation ; et toujours est-il que la pensée se trouve alors reine au milieu des choses, ne reconnaissant d'autre mal que celui dont il lui arrive de se repentir. Tel est sommairement le jugement d'enfance, qui n'est sans doute que l'hier de toutes nos pensées. Et parce que l'erreur est la forme de la découverte qui suit, l'idée fausse étant conservée en même temps que dépassée, l'oubli est la loi de l'enfance ; j'entends que le souvenir y est nul, quoique la mémoire y soit fidèle et sans faute. Nous poussons notre enfance devant nous, et tel est notre avenir réel. En ce sens on peut dire qu'un esprit qui connaîtrait l'objet sans aucune erreur ne connaîtrait rien du tout. Mais l'impérieux besoin, l'impérieux amour, et l'impérieuse croissance ont d'abord dessiné le bien et le mal selon l'homme. Et l'habitude d'obtenir à force de demander et d'espérer se développe en courage et en industrie. Il y a de l'enfant dans tout inventeur, et sans doute bien plus qu'on ne croit. Telle est donc l'ambition, en celui qui fut tyran d'abord par nécessité, et encore tyran de tyran. Et telle est l'enfance de l'esprit. En sorte que l'avertissement de Descartes est de bien plus grande portée qu'il ne croyait, quoique je sois assuré qu'il l'ait toujours eu présent à lui-même.

J'ai déjà laissé entendre assez que ce n'est pas par l'observation que nous ferons cet inventaire d'un passé toujours proche, et si énergiquement pressant. Cette histoire, comme toute histoire, est dialectique ; elle n'est nullement dans le changement des choses ; elle résulte, sans aucun doute, d'une réformation continue du jugement, d'après une insuffisance passionnément interrogée. Le pourquoi de l'enfant est souvent mal compris. Il signifie "Pourquoi suis-je un enfant ?" et aussi : "Pourquoi ne suis-je plus un enfant ?" Cette marche accélérée d'un réveil à l'autre devrait

être reconstruite toujours face à l'avenir, et dans le mouvement de croissance ; et je crois que le souvenir ne nous en donne qu'une faible idée. Il faudrait donc inventer la dialectique de l'enfance, autrement dit les étapes de l'oubli, de l'oubli, qui est la substance des rêves, et en quelque sorte le côté de la pensée en toutes nos démarches, comme Platon l'a vu. Les œuvres d'enfant y devraient servir, qui sont jeux, chansons et contes, et toujours essentiellement contes. Il faut donc trouver un ordre en ces choses. Mais comme nos séries, en dehors des mathématiques, et peut-être même dans les mathématiques, sont toutes empiriques, il suffira d'essayer un ordre pour qu'un meilleur ordre se montre. Et surtout que le lecteur ne demande point de preuves ; c'est bien plutôt à lui de les trouver, et les preuves ne font jamais que développer l'ordre. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre premier terme que ce passé irrévocable, je veux dire dont on est chassé sans retour, et que l'on voudrait seulement regretter. J'étais nourri aux fleuves de lait ; mais cela ne pouvait pas durer. On m'a chassé de ce paradis parce que je l'ai voulu ; et je développe ce châtiment, qui est ma propre richesse. On voit s'élever aussitôt les fictions les plus constantes et les plus riches ; et même les subtilités théologiques s'expliquent déjà par la condition de l'enfance aimée, regrettée et refusée. Qui ne voudrait ne jamais mourir ? Mais aussi qui voudrait ne jamais mourir, quand la condition de vivre est de mourir continuellement à quelque chose ? Mais il faut diviser cette masse du sentiment, et mourir d'abord à ce moment agréable de la première recherche.

Livre I · Chapitre 2

Des fleuves de lait, des rochers de chocolat, et choses semblables. L'idée est celle-ci ; on vivait sans travail, et la nature donnait tout. Souvent nous cherchons bien loin ce qui est devant nos yeux ; ainsi la vie de Cocagne est sous nos yeux ; c'est la vie même de l'enfant. Ce n'est pas une vie imaginaire. Bien réellement l'enfant trouve sa nourriture préparée. Non pas qu'il l'ait quand il veut et comme il veut ; mais certainement il n'a pas l'idée que c'est la nature des choses qui met un obstacle entre le désir et l'accomplissement ; car cet obstacle, s'il le soupçonne, est bien peu de chose à côté des volontés de la mère, du père et du cuisinier. Et comme on arrive presque toujours, et finalement toujours, à séduire ces maîtres capricieux, et par l'étrange moyen des signes, il reste comme fond de tableau, et comme sommaire de la physique, une inépuisable abondance, et un univers tout fait pour l'homme. Sur la plage de famille, devant laquelle j'écris, on comprend très bien que les sauvages forces de l'Océan, des pierres et du sable, soient seulement prises comme des conditions de jeu. Même la pêche n'est qu'un jeu. Et le propre de ces obstacles qui rendent le jeu possible, c'est qu'il n'importe guère qu'on les surmonte ou non. On peut dire que la défense d'aller en eau profonde vient longtemps avant la menace de l'Océan lui-même. Ainsi l'obstacle se dérobe, ou bien on s'en détourne. Très certainement c'est la nécessité de manger, de s'abriter, de dormir, qui fait connaître l'autre nécessité, celle du monde qui ne promet rien. Aussi peut-on dire que l'enfance ne connaît d'obstacle que le sentiment, qui encore est presque tout de respect et d'amour. Telle est pourtant bien l'expérience qui nous instruit la première. Et nous savons tous que cette expérience, qui cesse à

chaque instant d'être vraie, n'en a pas moins été vraie, et de plus en plus à mesure qu'on remonte jusqu'aux fleuves de lait ; car il y eut un temps où cette métaphore n'était pas métaphore ; et un temps encore où le tissu humain enveloppait tout l'enfant et le baignait d'un sang tout fait. Mais on ne remonte point. Simplement on rêve que les choses sont encore ainsi quelque part. Toujours est-il que ce paradis est perdu, et que l'on feint de le regretter. Ce qu'il y a de feinte dans les fictions nous ne le saurons jamais assez. Là-dessus les jeux peuvent nous instruire. Mais il faut diviser.

Ce qui me paraît ici à remarquer, comme dans l'âge d'or, comme dans le paradis terrestre, c'est d'abord un état d'innocence et d'ignorance, dont nous sommes sortis par notre faute ; ce qui est aussi très vrai ; car l'enfant choisit d'être homme, et ne cesse pas de faire ce choix. On peut même dire qu'il anticipe sur sa destinée, méprisant toujours le facile et cherchant le difficile, curieux, à travers tant de reproches frivoles, de la vraie faute et du vrai châtiment. Il y a du tragique dans l'enfant qui fait le méchant, et ne sait pas encore ce que c'est. Il cherche ; il brouille les mots et les signes, et remue les passions comme il remue l'eau et le sable. Une nécessité est ici pressentie, qui n'est encore que fatalité. Mais le péché originel est partout, originel en ce sens qu'il est voulu bien avant d'être connu ; toutefois ce qui est pressenti, comme au bout des doigts, c'est bien la nécessité véritable ; et, quoiqu'elle soit d'abord mesurée aux forces, et qu'elle ne se montre pas au delà des petites mains, l'enfant ne l'ignore jamais tout à fait. Car il fait tomber son jouet, et ne peut le reprendre ; il chancelle, il cherche appui. Il frappe sans briser, il se heurte, il se blesse ; il essaie son hochet sur ses gencives. Ce monde résistant, et de petites dimensions, n'est pas encore redoutable. Peut-être

s'irrite-t-on de ce que, sans être redoutable, il ne cède pourtant jamais. Un travail s'exerce alors, mais dont le lien avec les besoins ne se montre jamais. Le grand obstacle c'est l'interdiction, et le seul péché, c'est la désobéissance. On voit se dessiner ici un grand mythe qui n'a point de faute ; un grand mythe qui, chose remarquable, exprime seulement qu'il n'est plus vrai. On s'étonnera moins, après ces remarques, des croyances qui n'ont point d'objet, ou qui ont pour objet l'absence même d'objet ; et aussi de ces étranges preuves, qui furent, et qui ne sont plus. Telle est bien la réminiscence d'un être qui vieillit.

L'homme fut condamné à travailler. Très vrai. Et très vrai aussi qu'il y comptait bien. Toutefois cette acceptation ne va jamais sans tricherie. C'est que jamais le travail ne fera exister tout l'Univers. La marge du réel s'étend à mesure que l'homme le change à grand'peine. Mais, au delà de la peine s'étend toujours le spectacle ; et l'idéalisme reste vrai pour les espaces où l'action humaine ne peut atteindre. En quoi il y a plus d'une idée à débrouiller, comme on le pressent assez. Il faut d'abord, selon l'esprit de ce chapitre, s'arrêter à l'idée d'un bien obtenu sans travail. L'être de l'enfant n'est jamais sans travail ; seulement c'est la nécessité du travail qui ne lui apparaît pas. Il grandit, il se fait des muscles, et c'est là son travail ; il apprend, et c'est ce qu'il nomme travail ; mais l'enfant ne gagne point sa vie ; ou alors il est sorti d'enfance. L'école, ce vase clos, représente bien le lieu où les travaux n'ont point de salaire ; et de là se développe une idée noble, noble comme toutes les idées d'enfance, mais dont l'expérience ne laissera pas subsister grand'chose, c'est que le travail serf n'honore point, et que mériter est plus beau que conquérir. Savoir est d'abord plus estimé que pouvoir ; et l'idée de travailler seulement pour apprendre est l'utopie essentielle ; ce n'est que

l'enfance continuée ; et ce qu'on nomme la curiosité, qui promet plus qu'elle ne tient, est la suite d'un travail musculaire qui ne mord point, et qui explore seulement. Dont le goût de la promenade, toujours décevant, est un reste pur. Il y a une rupture étonnante entre la fatigue du promeneur et le repas qu'il trouve préparé. Cette rupture est partout dans les perceptions de la première enfance, comme on verra. Mais c'est d'abord la relation la plus serrée de toutes, d'après laquelle, comme on dit, qui ne travaille pas ne mange pas, qui est aussi la plus cachée dans le cours de la vie enfantine. Rousseau essayait d'intéresser la course par la promesse d'un gâteau ; ce n'est toujours pas faire le gâteau, ni faire pousser le blé. Le lien entre la dépense musculaire et les choses qui la réparent n'est pas toujours compris par l'homme fait, et cela s'explique par ceci que l'enfant apprend d'abord, si l'on peut dire, à l'ignorer. La chose bonne à manger est en réserve dans quelque boîte, ou dans l'office. Le problème est d'ouvrir la boîte, ou d'ouvrir la porte, ce qui n'est pas produire. Aussi il n'y a pas d'enfant qui conçoive jamais qu'on lui refuse parce qu'on ne peut lui donner ; il croit toujours que c'est qu'on ne veut pas. Cette idée a de l'avance, et en aura toujours. C'est d'après une telle anticipation que l'on essaie d'abord de comprendre pauvreté et richesse, et cette forme abstraite saisit mal le fait de la société et des échanges. Il est admirable de voir que les échanges enfantins sont réglés seulement par le désir, sans aucune notion de la valeur. Mais, d'après ces apparitions de choses désirées, et jusque-là renfermées et invisibles, on comprend aussi que le fantastique n'est nullement inventé ; il est dans l'expérience même.

L'idée, donc, d'un univers comestible, est l'exemple le plus remarquable peut-être, et le plus naturel, d'une idée d'abord constamment vérifiée, quoique fausse. Et l'homme fait croira

toujours trop que le problème du partage est le premier et le principal ; d'où il entrevoit quelquefois comme dans un rêve, qu'il y aurait assez de biens sans l'avarice de quelques-uns. C'est croire que la somme des biens consommables est quelque part enfermée ; alors que l'existence humaine serait aussitôt impossible si les travaux s'arrêtaient. L'existence des populations nordiques, qui déchirent la graisse de phoque, toute crue, et boivent le sang de l'orignal, représente mieux notre difficile situation que ne font les contes des pays chauds, où nous imaginons que le fruit attend qu'on le cueille. Au reste, l'extrême fertilité de la nature est elle-même un danger, par le pullulement animal et par l'exubérance végétale, sans compter la multiplication de l'espèce humaine. Mais cette nécessité toujours pressante, aussi proche et aussi inexorable que la pesanteur elle-même, ne peut toucher l'enfant sans qu'il périsse. C'est pourquoi son expérience lui apprend bien plutôt que le monde est bon et bienveillant, et que la misère, comme le travail, sont les effets de la méchanceté de quelqu'un. Les fruits de la terre sont à tous, dit-on. Mais y a-t-il des fruits de la terre ? Les jardins sont bien trompeurs. Il n'y a que des fruits du travail.

Livre I · Chapitre 3

L'enfant est d'abord porté ou voituré. On le tourne comme un objet. On lui dit de regarder une chose et une autre ; on le traîne à des travaux et à des conversations qu'il ne désire pas et qu'il ne prévoit pas. Je lui vois souvent du regret, et un regard en arrière. Ces mouvements étrangers l'emportent d'abord de loin sur ses mouvements propres ; c'est ainsi que le monde lui est jeté en

morceaux. Bien rarement il continue, bien rarement il explore. L'heure, ou des raisons qu'il ne peut comprendre, font qu'on l'arrache de ses recherches, et qu'il est spectateur sans l'avoir voulu. Une femme qui ouvre sa fenêtre et admire un cortège ne s'instruit guère ; mais que penser de l'enfant qu'elle porte ? Il n'y a rien de réel dans ces visions. N'importe quoi y peut suivre n'importe quoi. Les choses paraissent et disparaissent par une volonté étrangère. Les faciles voyages des contes sont d'abord d'expérience. Faciles ? Non pas toujours. Mais la difficulté est toujours à faire fléchir quelque obstination. Le consentement obtenu, alors les choses vont de soi. Ce monde fantastique n'est donc pas inventé ; il est le monde réel même, vu d'abord à travers le monde humain. Non seulement tout est fait, comme le jardin ; mais l'exploration suit les mouvements de la nourrice. Même quand l'enfant commence à explorer par ses moyens propres, il se présente des obstacles tout à fait invincibles, et soudainement vaincus sans difficulté aucune ; comme il arrive qu'un chat attend que la porte s'ouvre, et profite d'un hasard. Une porte est longtemps un obstacle magique. Même les jouets, choses familières, sont souvent tirés d'une armoire où l'enfant ne peut atteindre. La suite des choses est interrompue de noires cachettes. Ajoutons ces autres éclipses, qui sont les prompts et courts sommeils n'importe où. L'heure change, le lieu change. C'est même un jeu de cacher et de montrer. Maine de Biran a dit que la vue est idéaliste, et cela reste toujours vrai pour les lointains du ciel. Mais notre première existence, par le caprice de ceux qui nous portent, déchire ce grand tableau de la nature.

Les êtres humains qui nous entourent et qui nous servent sont alors bien plus consistants. La mère nous a d'abord enveloppés ; et le tissu humain n'est jamais bien loin. En sorte que la partie de

l'univers qui sera plus tard la plus mobile et la moins connue est celle que nous retrouvons d'abord et reconnaissons. L'autre terme, indépendant, mais familier, c'est la mère, c'est le père, c'est le frère ; c'est la nourrice, la bonne, la cuisinière et le jardinier. Tout dépend d'eux, les biens et les spectacles ; et chacun d'eux a sa province et ses pouvoirs ; mais chacun d'eux aussi a ses refus. D'où l'on voit que le monde des enchanteurs et des sorcières n'est pas d'abord imaginaire. Les apparitions des choses sont subordonnées à l'apparition des personnes. Et les opérations de cette étrange physique sont des conjurations à proprement parler. La grande affaire de Faust est d'appeler le diable par son nom ; cette méthode ne nous étonne pas autant que nous voudrions. Mais plutôt nous nous souvenons que les choses furent ainsi dans l'ancien temps, quand le nom faisait venir l'homme puissant qui nous ouvrait la porte ou la barrière. Et quand je dis que nous nous souvenons, je dis trop ; car se souvenir c'est se représenter des choses et penser qu'elles ne sont plus et ne seront plus ; au lieu que la magie qui nous fut naturelle, et qui l'est toujours un peu, d'obtenir par signes, reste comme la trame de nos connaissances les plus positives ; elle nous est présente, comme l'autre côté d'une maison nous est présent, sans que nous pensions que nous l'avons vu tel jour et en telle circonstance ; et c'est plutôt mémoire que souvenir. De même les fictions nous sont familières et présentes, quoique non perçues, comme un autre côté de la vie, et un envers de toutes les choses.

Qu'est-ce donc que le réel ? Par opposition à l'incohérent spectacle, le réel c'est ce qui est attendu, ce qui est obtenu et retrouvé par notre propre mouvement. C'est ce qui est pressenti comme étant en notre propre puissance, et répondant toujours à notre action. Le jeune physicien, dès qu'on le laisse à lui-même, frappe

la table de son hochet ou de son poing. Il ne se lasse pas de recommencer. D'où ces petits fragments d'Univers, toujours mesurés aux forces et aux projets ; et ces chemins explorés de bout en bout. Rien n'apparaît, dès qu'on a le moyen de retrouver. Mais l'heure de dîner arrive ; le jouet est remis dans le tiroir ; l'enfant est déporté de nouveau dans ses songes, qui sont choses pour nous, mais non pas toutes ; il n'y a que le chasseur devenu cuisinier qui connaisse le chemin d'un oiseau qui s'envole au succulent rôti. Au rebours de ce qu'on veut croire, c'est l'enfant qui mange comme on doit manger, et c'est le petit homme qui fait du bruit avec sa fourchette.

Livre I · Chapitre 4

Demander est le moyen. Savoir demander est le premier savoir. Et le langage, à parler exactement, est la plus ancienne méthode d'action. Cela commence au cri, qui est d'abord la seule puissance de l'enfant, puissance qui meut de loin et sans contact. L'école du vouloir, c'est la persuasion. Reconnaître, sourire, nommer, est même souvent la condition pour obtenir une chose, qui sans cela est montrée seulement et refusée. Il le faut bien. La politesse est moyen et outil bien avant l'arc et la flèche. Et ce pouvoir des noms reste mêlé à nos pouvoirs physiques. Nous parlons aux choses. Vainement on considérera le langage de tous les côtés ; on n'arrivera pas à comprendre assez que le langage est toujours notre premier essai de connaître ou de changer quoi que ce soit. Et la condition inévitable de nommer avant de connaître expliquerait tous les détours du savoir. Nous parlons et racontons, aux autres et à nous-mêmes. Notre vie pensante est première-

ment un discours, qui traverse même le sommeil. Mais ce qui est surtout à remarquer, c'est une avance du discours sur la pensée ; ce qui serait peu croyable, si l'on ne comprenait pas que l'enfant parle naturellement avant de savoir ce qu'il dit. Analysez le dialogue entre la mère et l'enfant, vous verrez que l'enfant renvoie les mots comme des balles, et admire qu'il s'entende lui-même comme il entend l'autre ; cette sorte d'écho est le premier sens du langage, et le sera toujours. Cette résonance humaine se développe en musique ; mais d'autre part la musique des mots se développe en magie, par la nécessité de prier continuellement tous les génies familiers maîtres des jouets, maîtres des fruits, seigneurs souverains des portes, fenêtres, et escaliers. Cette méthode d'obtenir, qui est d'abord la seule, et longtemps la principale, rend compte d'une fonction des mots que l'on oublie presque toujours, d'après cette idée que l'on forme d'abord la connaissance, et qu'on l'exprime ensuite. Or, si la connaissance d'un objet résulte toujours des essais par lesquels on l'atteint, on le manie, on le conquiert, il est clair, seulement par la faiblesse première de l'enfant, que le langage est la première manière de conquérir, et donc la première connaissance. Les noms de personne, les politesses, les cris imitatifs, les noms communs, sont d'abord directement liés à nos besoins, à nos peurs, à nos affections, à nos désirs, et sont tous, à vrai dire, des "Sésame, ouvre-toi". L'incantation, qui fait paraître ce qu'on nomme, seulement par l'exactitude, la répétition et l'obstination, est la première physique. Et cette position d'attente et d'espérance est ce qui conserve aux mots leur puissance d'exprimer. Le mouvement de la poésie, et même du simple récit, va à donner l'existence à ce qu'on nomme, à la donner presque ; et la position de l'auditeur, encore mieux quand il est aussi récitant, est une attente selon la

première enfance. Schéhérazade recouvre un récit par un récit, et recule l'exécution ; cette histoire des histoires ne fait que redoubler la curiosité de miracle, toujours trompée par d'autres promesses. Dans le moment que l'on espère voir, d'autres fantômes sont annoncés ; il faut courir, il faut renoncer, il faut espérer toujours. Orphée ramenant Eurydice, c'est le texte de toute l'imagination. Car il est vrai que les émotions comme la peur, l'anxiété, la surprise, donnent une sorte de présence en notre corps, et pour le toucher, qui est, comme on voit, le plus trompeur des sens ; et il est vrai aussi, que nos sens sont remués par le sang et les humeurs de façon à produire des commencements de fantômes, tels que bourdonnements, nappes de couleurs, mouches volantes, fourmillements, salivation, nausées, et autres effets de l'attente passionnée ; mais ces formes mouvantes, si nous y faisions attention, ne nous présenteraient jamais que la structure de notre propre corps, et encore en un mouvement de fleuve. Toutefois ce murmure du corps à lui-même est effacé par le discours qui est un objet réellement produit et réellement perçu. La conjuration par les paroles fait donc surgir premièrement les génies de la chair et du sang, mais aussitôt les disperse par la déclamation rituelle, solennelle, qui ouvre sur l'événement une porte de silence. Ces effets sont puissants au théâtre, et font comprendre que l'on ait renvoyé l'action au dehors ; car c'est l'attente qui comble l'attente.

Le réel de l'imagination est toujours dans quelque mouvement de notre corps ; il ne peut être autre. Mais finalement l'art de nommer et d'appeler occupe toute la scène, et le jeu évocateur se porte tout vers l'avenir, aussitôt passé. Toutes les ruses du récit vont à nous occuper seulement de ce qui arrive, et le double sens de ce mot est très remarquable. Ce qui arrive dans le récit est tou-

jours ce qui va arriver. L'annonce est notre création ; et l'entraînement est la loi de poésie, qui veut dire création. Cette magie est apprise, et par l'expérience. On s'étonnerait moins des faiseurs de pluie, qui nomment la pluie, qui l'imitent par le bruit et la mimique, avec l'espoir de la faire paraître, si l'on remarquait qu'il y eut un temps où nommer était la seule manière, ou la principale, de faire paraître les enchanteurs, et, par eux, les choses désirées. Ce que l'on exprime sommairement en disant que c'est à travers le monde humain que nous percevons d'abord toutes choses ; mais je vois que cette idée reste dans les nuages de l'évidence abstraite, et ne peut trouver son contenu, faute d'une analyse assez serrée des conditions réelles sous lesquelles nous inventons des dieux. Que l'homme et surtout l'enfant voient partout des hommes et des volontés d'homme et des caprices d'homme, ce n'est vrai qu'en gros ; et, si l'on regarde de près, ce n'est pas vrai du tout. L'enfant, de même que l'homme, ne voit jamais que le monde comme il se montre, et le monde se montre comme il doit, je dirais même comme il est. Mais le discours, qu'il soit récit, poésie ou prière, fait un autre monde, de choses, de bêtes, et d'hommes, et de tout ce qu'on peut nommer ; un monde qui n'apparaît jamais. La magie ne peut pas plus aisément évoquer un homme qu'une forêt. Le lien magique n'est pas d'un homme imaginaire aux choses qu'il nous donne et nous enlève ; il est du mot à la chose invisible et à l'homme invisible ; et cette présence que nous cherchons toujours derrière la présence résulte d'une impérieuse, disons même impériale, manière d'agir qui est la première pour tous. Je veux dire, en anticipant beaucoup, qu'il n'est pas moins mythologique de vouloir changer un homme par des paroles que de vouloir, par même moyen, changer un rocher en source. Le monde réel des hommes est ce qu'il est, sourd et

aveugle comme les rochers, et veut industrie, poulies et leviers, c'est-à-dire outils, essais, travail ; mais cela n'est pas découvert d'abord, et même cela est su plutôt que cru. Ce qui est cru, c'est le récit. On comprend sans doute assez maintenant pourquoi une apparition est toujours le récit d'une apparition, et que nul ne peut mieux, ici, que refaire le récit dans les mêmes termes ; cette constance importe, et l'enfant y tient beaucoup ; car c'est tout l'objet. On s'étonne du prodigieux effet des prières ; je ne pense pas qu'une prière soit jamais plus crue qu'un récit, et c'est déjà beaucoup. Au reste les contes sont des récits de prières exaucées ; la parole se confirme elle-même. Telle est la vertu des paroles.

Il ne manque rien maintenant au célèbre récit d'Aladin ou la lame merveilleuse. J'y vois le monde enfantin tel qu'il paraît dans nos premières expériences. Les richesses, comme fruits et diamants, existent quelque part en des lieux obscurs et fermés. Il s'agit seulement de faire venir le serviteur qui a la clef de ces choses. Et le moyen même de le faire venir est tout naïvement l'imitation d'un de ces mouvements que l'on voit faire aux serviteurs sans en soupçonner l'importance, comme frotter une lampe. Et l'on remarquera que ce travail réel est rabaissé au niveau du signe, mais plutôt élevé à ce niveau selon la physique de l'enfant ; car l'enfant obtient par signes. Or c'est ici, comme dans tous les contes, signe sur signe ; car ce conte n'est lui-même qu'une suite de signes, et le narrateur ne fait que frotter toutes sortes de lampes, l'une faisant oublier l'autre. Sans compter que les petits dieux de la chair et du sang, qui renouvellent l'émotion, sont mis en mouvement d'abord, en cette rêverie, par l'éclat d'une lampe, ce qui fait briller de place en place tous les joyaux du souterrain. C'est ainsi que les génies de la terre font cortège aux dieux supérieurs. Et le théologien, s'il en est, qui refuse de

frotter la lampe, a tort de se croire raisonnable ; il ne l'est pas assez.

Livre I · Chapitre 5

L'enfant est idéaliste autant qu'il ignore le travail ; et cela est vrai de tout homme, selon qu'il vit en enfant. Telle est l'idée en raccourci. Elle est bien cachée. Que de métiers où frotter la lampe n'est qu'une manière de prier ! Dans un roman oublié, qui avait pour titre Balaoo, et c'était l'histoire d'un singe à qui on avait appris à parler et à s'habiller comme un homme, j'ai trouvé une parole assez éclairante. Sur les contes je crois les contes. Ce Balaoo, donc, singe assez civilisé, allait chercher la nuit son frère du Jardin des Plantes, nommé Gabriel, et l'habillait, et le promenait de cabaret en cabaret, ce qui fait un assez beau texte. Seulement Gabriel avait cette mauvaise manière de se jeter sur ce qui lui faisait envie, comme un chapeau de dame en paille et fruits. Après les bagarres et la fuite, Balaoo faisait la morale à Gabriel : « Les hommes sont ainsi ; avant de prendre ce qu'on veut manger, il faut prévenir avec de l'argent. » Telle est bien l'idée de l'argent que peut former l'enfant ; et cette idée reste telle, ou presque, en beaucoup d'hommes. Le duc de Villeroy disait un jour aux laquais, au moment d'aller au jeu : « A-t-on mis de l'or dans mes poches ? » Et ce mot d'un grand enfant n'est pas plus déraisonnable que cette idée d'un prétendu physicien, qu'il y a assez d'énergie chimique dans un sou de bronze pour faire tourner mille machines. Cet homme naïf ne se disait point que l'énergie de ce sou étant au repos, il faudrait, pour la faire travailler, séparer d'abord les parties du sou, comme on tend un ressort, et

qu'ainsi on n'obtiendrait en résultat que l'équivalent, au plus, du travail qu'on aurait exercé contre les forces de cohésion du sou. De même le noble duc ne pensait nullement que la puissance d'achat de l'or supposait tous les métiers du monde marchant du matin au soir, à grand travail de muscles et à grande fatigue. Et, par des causes qui tiennent à l'enfance même, l'enfant ne peut comprendre que les trésors d'Aladin sont les fruits du travail. Et c'est pourquoi tous ces personnages vivent et pensent en féerie, quant à cette partie du monde qui n'est pour eux que spectacle. On sait que l'évêque Berkeley s'était persuadé que ce monde n'est qu'une imagerie en nous, dans notre pensée. Ce monde n'était pour lui qu'un dîner d'évêque. Et cet homme enfant alla jusqu'à Terre-Neuve pour quelque prédication, et en revint, toujours persuadé que nos perceptions n'ont point de substance. C'est qu'il s'était laissé porter dans le bateau, pendant que d'autres hissaient la voile. Le métier de passager est sans doute le plus sot du monde ; et l'on saisit pourquoi il y a voyages et voyages. Revenons à l'enfant qui lui, par état, est d'abord passager seulement, sans aucun pouvoir ni aucune peine de manœuvre. Son travail propre, disais-je, est de grandir, comme ces fameux lis, qui ne travaillent ni ne filent, et élèvent seulement leur propre substance. Mais l'enfant reçoit vêtement, abri et nourriture ; et c'est vivre comme dans un conte. Telle est l'idée qu'il faut reprendre par les racines.

Maine de Biran, ce sous-préfet, a touché le monde en essayant avec réflexion la résistance de son bureau ; et ses Mémoires concernant le toucher, la vue, et les autres sens, ont résisté presque seuls parmi tant de discours philosophiques dans son siècle très bavard. Mais la raison de croire ce qu'on dit est déjà derrière nous. Ce sous-préfet fut un penseur très positif. Il re-

marqua qu'on ne connaît comme monde réel que ce que l'on se donne par l'effort volontaire. Par exemple, explorer la faible odeur par des aspirations volontaires, c'est la faire dépendre de nous, et en même temps connaître qu'elle ne dépend pas de nous. Le toucher de la main éclaire aussitôt cette première pensée. Car recevoir un choc, ce n'est toujours que se sentir soi ; on ne connaît alors que son propre sentiment. Mais il en est tout autrement si l'on explore un corps dur, par exemple un bureau de sous-préfet. Car, selon les mouvements volontaires, on peut se donner, et de nouveau se donner, une impression plus ou moins émouvante, depuis frôler jusqu'à appuyer, et retrouver tous ces événements sensibles selon une règle de mouvement et un effort qui dépend de nous. Par quoi le monde se recule de nous, et commence à prendre existence. Et bref, ce qui fait l'existence, ce n'est pas le paraître, c'est le paraître au commandement et sous la condition d'un travail. Et ce qui fait que le monde est connu comme réel, ce sont ces liaisons entre le travail et les effets, ces lois, en d'autres termes, dont le simple spectateur ne peut s'assurer. C'est pourquoi Maine de Biran dit que la vue est idéaliste. C'est qu'il n'y a point de travail possible dans l'exploration par la vue ; je tourne la tête ; d'autres couleurs entrent, et tout le ciel sans plus de peine ; mais aussi on sait bien que la vue toute seule ne nous ferait connaître aucune chose. Notre philosophe a voulu seulement insister sur ceci que le toucher actif nous fait au contraire éprouver la réalité par l'effort. Ce n'est encore que la moitié de l'idée ; l'effort n'est pas un travail ; aussi le travail du sous-préfet était presque tout magique. Toujours était-il dans le bon chemin.

Laissant ce qu'il dit de précieux sur le géomètre aveugle, le seul profond, et sur le léger géomètre des choses vues, je veux

seulement, avançant d'un pas sur son idée, comparer l'aveugle travail, qui sent le poids du monde sur l'outil, avec la facile contemplation du spectacle coloré qui change d'instant en instant par de trop faciles mouvements. Le voyage, il est vrai, est un travail, quoiqu'on se laisse souvent voiturer. Mais en considérant même le cas le plus favorable d'un explorateur ou d'un grimpeur, où le travail senti accompagne toujours les changements du spectacle, on remarquera qu'il n'y a point de proportion entre le travail et le changement ; il reste du merveilleux ici, et une apparence qui rappelle les contes. Et au contraire le travail aveugle, d'un bout à l'autre du champ, ne cesse de payer un changement stable, où l'on s'établit pour le continuer. Il n'y a point soupçon d'idéalisme, alors, parce que ce qui est senti en cet échange qui se fait entre les reins, les bras, l'outil, et la terre résistante, c'est bien le terme antagoniste, fortement lié en toutes ses parties, et par une loi non arbitraire. Ce n'est pas une petite affaire de changer l'apparence d'une jachère en l'apparence d'un labour, et c'est le travail qui donne consistance à cette suite de visions, comme la plus profonde physique l'a enfin compris. Aussi quand le paysan se relève et contemple, il n'en est plus aux trésors d'Aladin, ni à aucun genre de trésor, mais c'est son propre travail qu'il ressent, en même temps qu'il le voit. Il a conquis cette vision ; il en est maître. Ce monde n'est plus un jeu ; c'est que le travail n'est pas un jeu. Et deux notions paraissent en même temps, qui sont corrélatives, celle de puissance et celle de nécessité. De puissance, car on ne cesse de faire en connaissant ; de nécessité, car ce n'est que par le travail que l'on s'assure de cette fidélité du monde, qu'on peut nommer aussi cette inertie du monde, qui efface promesses et qui vaut mieux que promesses ; car, sous la condition d'obéir, et d'entrer soi-même, comme une chose bêchant et pio-

chant, dans le tissu des choses, on sait enfin ce que c'est que vouloir, qui est aussi vouloir ce qu'on ne veut pas. Mais j'avoue que si d'aventure le paysan trouvait un pot rempli de pièces d'or, il commencerait à rêver, je dis à rêver sa propre vie ; il serait magicien.

D'où j'ai compris le plein sens du mot visions. Car le langage populaire ne balance point, nous jetant aussitôt la plus profonde idée, puisqu'il entend par visions, ou choses seulement vues, des spectacles absolument trompeurs, oui trompeurs, quand même on s'assurerait de la suite et des retours ; ainsi furent sans doute les éclipses pour l'Égyptien ; ainsi sont-elles pour le calculateur, à qui trente zéros ne coûtent guère ; et il a fallu une sorte d'attention aveugle et un refus du spectacle, pour introduire le travail si loin de nos mains, jusque dans les mouvements des corps célestes, et jusque dans la naissance et la décroissance des soleils. Mais il y a toujours péril dans le travail du bon élève, qui n'est jamais qu'un visionnaire intelligent. Car, disait Maine de Biran, le géomètre qui voit se satisfait du spectacle qu'il s'est donné par le crayon et la plume. Il se meut d'évidence en évidence, et d'intuition en intuition ; il laisse la vérité entrer toute. Au lieu que le géomètre aveugle, qui est le vrai géomètre, ne tient jamais rien ; tout ce qu'il pense, il le fait ; il le construit et reconstruit. Un triangle n'est plus alors un secret qui nous regarde, et si bien que le bon élève n'a pu s'empêcher d'y dessiner l'œil de Dieu. Mais le triangle est un chemin parcouru et retenu, d'après des règles d'avancer et de tourner ; d'où naît la preuve, toujours d'avertissement à soi, et d'entendement, comme le langage l'exprime si énergiquement. Et sans doute ce travail de mains et de mémoire, de serment à soi aussi, n'est encore qu'une imitation du vrai travail ; et cette différence entre les deux géomètres n'importe

guère, tant que la géométrie n'engendre que géométrie ; car ce n'est jamais que mondes possibles. Au contraire, si l'on veut pousser la géométrie vers les choses, par mécanique et physique, ce sont les mains qui trouvent l'objet ; l'œil idéaliste ne le trouve jamais. Toutefois ce n'est pas le lieu d'expliquer cette idée difficile. J'ai voulu pourtant rendre hommage à Maine de Biran, de ce qu'il m'a fait comprendre les visionnaires, hommes légers, hommes séparés, rêveurs du monde, qui ne cessent jamais d'attendre le miracle, c'est-à-dire le trésor sans travail. Les mêmes visionnaires cherchent une preuve de l'existence du monde, sans jamais trouver une telle preuves ; je le crois bien ; ils ne savent pas ce que c'est qu'existence. C'est toujours dîner d'évêque.

La situation de l'enfant est la même, quoique bien plus naturelle. Et je cherche à expliquer comment l'expérience enfantine, qui est pourtant bien, et toujours, l'expérience du monde, est le commencement de toutes nos erreurs. L'enfant ignore le travail. Les jeux ne sont qu'effort sans résultat durable ; les jeux sont écrits sur le sable, comme les marelles. On efface, on recommence. On n'y trouve point la suite qui est dans les travaux, où le résultat est aussitôt moyen. Cette différence, qui éclate lorsque les jeux sont tout fiction, par exemple cortège, chanson, danse, cérémonie, est pourtant encore plus frappante lorsque les jeux imitent les métiers ; car rien n'y est fait ; tout y est parlé ou mimé ; les jeux ne mordent pas sur le monde ; et c'est que l'enfant est nourri et abrité par d'autres moyens. Qui ne mord point sur le monde, il ignore le monde. Qui ne sait transporter la loi du travail jusque dans les choses, et les lier selon la mécanique d'aveugle, celui-là ne peut savoir ce qu'il en coûte pour faire paraître un champ de blé à la place d'une friche. Tout est possible ; n'importe quoi peut arriver. Ce qui, joint aux perceptions rom-

pues et aux voyages magiques du premier âge, explique assez que tout est miracle. Les contes expriment les surprises d'un voyageur transporté pendant qu'il dort ; mais plus profondément les contes expriment une vie réelle où tout est obtenu par prière, où rien n'est gagné par travail. Le monde cependant est comme il est, et paraît à tous comme il paraît. Mais l'esprit, ce dieu des dieux, s'y joue d'abord comme Ariel, et s'y trompe sans inventer rien. Pendant ces jours où j'écris, la moisson s'est changée en tas de blé et en tas de paille ; et je n'en ai rien su ; je vois seulement que le décor a changé, et par ces génies terrestres qui apparaissent au bout d'un champ et qui en ont ainsi ordonné. C'est de la même manière que l'on m'apporte mon pain. D'où vient le pain ? Et qui s'en soucie ? Même si je m'en souciais, même si je me donnais le spectacle successivement des labours, des semailles, de la pousse, de la moisson, du moulin et de la boulangerie, je n'aurais toujours qu'un rêve mieux lié, sans réellement savoir que je me nourris de la peine des hommes. Nous sommes enfants et visionnaires pour une bonne partie des choses dont nous usons, et même pour presque tout. Le géomètre visionnaire s'est nourri de triangles tout faits comme il s'est nourri du petit pain matinal, autre miracle.

Livre I · Chapitre 6

Bourgeois c'est habitant de la ville ; et ce mot dit bien ce qu'il veut dire. Il oppose le commerce aux métiers, et d'abord au métier essentiel, qui est aux champs. L'opposition si naturelle entre bourgeois et paysans s'est étendue aux ouvriers du bois, et de là aux ouvriers du charbon et de la mine ; et la définition de bour-

geois n'est point changée par là, mais au contraire confirmée. Est bourgeois ce qui vit de persuader. Le commerçant en sa boutique, le professeur, le prêtre, l'avocat, le ministre, ne font pas autre chose. Vous ne les voyez point changer la face de la terre, ni transporter les objets. Ce qui résiste à eux ce n'est point l'objet, c'est l'homme ; et de là naissent et renaissent d'étonnants préjugés, qui ne sont au fond que l'enfance continuée. Le bourgeois mûrit par l'art de faire marcher les nourrices ; et cet art est bien profond dans un roi ; mais ce n'est toujours qu'une enfance plus habile, et une meilleure baguette d'enchanteur. J'admire un ministre posant une première pierre ; ce maçon me ravit. Réellement par des discours seulement, il transporte des pierres. À cet étrange métier on n'apprend point qu'il y a des pierres. Pourquoi s'étonner des contes ? Il y a tant d'hommes pour qui les palais s'élèvent au commandement. Mais aussi y a-t-on mis, dans les premiers fondements, quelques monnaies, qui sont en effet le signe. Cette magie est réelle ; et payer n'instruit pas. Mais cuire le repas des moissonneurs, et le leur porter, c'est encore payer, et cela instruit. N'admirez-vous pas l'enfant qui accompagne la servante, et qui porte aussi par jeu quelque salière, ou bien la cuiller à soupe ? Tel est ce bourgeois, toujours tangent au réel. Et nous fûmes tous bourgeois ; même les fils d'ouvriers le sont. Et tout ouvrier le redevient dès qu'il se marchande, car c'est persuader. Je ne parle pas des négociateurs et chefs de revendication, car ils sont bourgeois tout à fait, et plus que jamais dans le moment où ils prétendent l'être le moins. Ce mélange de fictions et de réalités qui est la suite de cette double situation enferme le secret de toutes nos querelles. Les guerres sont toutes de religion ; mais cela est refusé par tous. Il nous manque de savoir sur quoi nous nous trompons naturellement, et pourquoi. On aperçoit à ce

tournant qu'il s'en faut bien que nos erreurs soient seulement souvenirs d'enfance. Le spectacle du monde et la vie de société expliqueraient encore tous les pièges d'imagination, et tous les degrés de religion, qui sont toujours tous ensemble dans la moindre de nos pensées. Seulement l'enfance est plus à découvert ; et par l'enfance nous comprenons que nous sommes tous mal partis et qu'il n'en peut être autrement. C'est seulement en ce sens que le secret des dieux se trouve dans les contes ; et cette première richesse a été amplement développée, d'après la situation bourgeoise. Mais je dois dire maintenant, ce qui apparaîtra à sa place dans le développement même, que la situation bourgeoise, et déjà l'enfantine, développe aussi de précieuses idées, sans lesquelles l'adhérente pensée prolétarienne, celle qui se trompe le moins, ne serait jamais parvenue à la conscience d'elle-même. L'animal ne se trompe jamais ; l'animal n'a point d'autels, ni de statues, ni de faux dieux ; c'est pourquoi il dort et dormira toujours.

Tout est de religion dans la vie bourgeoise ; c'est que demander et persuader n'ont point de règles assignables ; tout dépend de l'opinion de celui qu'on veut persuader ; et il y a risque, évidemment, à négliger un artifice de forme dont on ne voit pas l'utilité. Qui veut être poli n'est jamais assez poli. C'est pourquoi tous les usages sont outils dans ce métier de demander. Et au contraire le prolétaire méprise la politesse ; c'est qu'il n'obtient rien par politesse, rien de la terre, rien du fer, rien du plomb. C'est que le problème bourgeois est le partage des biens, au lieu que le problème prolétarien et paysan est de les produire. Au reste on est toujours commerçant un peu. On comprend que le mendiant soit en quelque sorte le pur bourgeois ; car il n'obtient que par un art de demander, par des signes émouvants ; les

haillons parlent. Et le chômeur, par les mêmes causes, est aussitôt déporté en bourgeoisie. Je ne fais ici que développer l'idée de Marx, d'après laquelle toutes les connaissances, tous les sentiments et toute la religion d'un homme résultent de la manière dont il gagne sa vie. Mais cette pensée elle-même a grand besoin d'être appliquée ; ou bien ce n'est qu'une vision comme une autre. Le prolétaire, autant qu'il vit et pense selon le travail réel, le travail contre la chose, est naturellement irréligieux. Mais aussi il n'y a pas de prolétaire pur. Et encore faut-il dire que le risque du prolétaire pur est de se tromper sur la politesse, sur les signes, sur le crédit, sur la persuasion, et en un mot sur la religion elle-même. C'est qu'il ne la pense pas vraie. Et il faut, comme j'en ai averti en commençant, que tout soit vrai finalement ; le non-être n'est rien et ne fait rien.

Tout contrat est un arrangement de signes, qui recouvre une organisation des travaux. Le premier côté est bourgeois, l'autre est prolétarien. Un procès se meut dans les signes, et veut accorder les signes ; mais il arrive quelquefois aussi que le tribunal se transporte sur les lieux mêmes ; c'est réduire l'imagination, ou, pour mieux dire, l'incantation. Toutefois l'excédent, dans les travaux humains, est tel, que la coutume enfantine, d'agir par signes et sur les signes, suffit à beaucoup, et longtemps. D'où une dialectique qui est proprement bourgeoise, et que l'on doit nommer idéaliste. Ce genre de pensée, considéré en sa perfection, consiste à travailler sur les conceptions mêmes de l'esprit, qui dans le fait ne sont que discours ; le péril du discours c'est la contradiction ; et le salut du discours c'est la conciliation. Les utopies, comme on voit dans Jaurès le professeur, consistent premièrement à arranger des discours. Est-il vrai ou n'est-il pas vrai qu'un arrangement social par contrat explicite, et s'étendant à tout, soit

contraire au développement de l'individu selon ses puissances ? Je ne vois pas, dit le philosophe, qu'on soit forcé de nier l'un si l'on affirme l'autre ; et je le prouve en affirmant les deux. Telle est la rhétorique à l'état de pureté ; et elle ne fait pas peu dans les querelles, qui se développent en discours mal faits. Je trouve admirable que tant d'hommes se soient jugés incapables de changer le cours des événements, même à portée de leur main, seulement parce que les mots s'arrangeaient mal. C'est mourir pour la grammaire. Et, au rebours, Pangloss se console de tout par d'autres discours ; et ce grammairien héroïque n'est pas si loin qu'on pourrait croire de l'illustre Leibniz, le plus habile des conciliateurs. Toutefois il faut bien en venir à rendre compte de l'irritation ou de la conciliation par quelque humeur plus ou moins durable. Leibniz avait du bonheur ; et notre bilieux déterministe n'en a pas assez. L'enfant cesse de crier par la chanson, mais encore mieux si on le retourne et si on le met au bain. On soupçonne donc que la connexion apparente des discours, par oui, non, et distinguo, recouvre un autre enchaînement qui se fait dans la gorge, dans les poumons, et dans tout le corps. C'est de même que la vraie cause du biberon, n'est pas qu'on l'appelle avec pleurs et cris. Mais la puérilité est toujours bien forte, et se retrouve toute dans le plus haut sérieux, quand l'objet ne répond jamais, et est tout supposé. Kant a osé dire, ce qui est aussitôt évident, qu'un arrangement de mots, si parfait qu'il soit, n'annonce nullement un arrangement des choses ; ce qui d'avance précipitait pour toujours l'argument des arguments, qui essaie de faire une existence par l'assemblage, en un discours, de toutes les perfections qu'on peut ou qu'on pourrait dire.

Le peuple sent assez bien le vide de ces discours ; ce serait le ramage des grands enfants qu'il nourrit et qu'il porte à bras. Mais

le peuple soupçonne autre chose, c'est que ce prétendu jeu est la traduction fort sérieuse d'un état de fait qui s'étend au delà des humeurs et jusqu'aux sources des humeurs, qui sont nourritures, maisons, chaleur, lumière, et autres biens. Car il faut que les mots procurent des choses, et telle serait l'ontologie. D'où quelques penseurs obstinés ont formé l'idée d'une dialectique qu'ils nomment très bien matérialiste, d'après laquelle tous les systèmes théologiques traduisent une certaine manière de vivre, et exactement un certain métier. On sait qu'il y a un dieu de chaque métier. Seulement le lien des travaux aux croyances est bien plus serré que les croyants ne le savent. Et puisque le philosophe exprime naïvement, en ses paroles, qu'il vit de paroles, il faut une philosophie de la philosophie. On n'a pas fini d'apercevoir comment l'inférieur porte le supérieur. Il est pourtant vrai que le matérialisme est le seul soutien de l'esprit. Et c'est ce que la doctrine des religions doit rendre évident, par d'agrestes chemins. Le dieu Terme règne sur les villes, mais son vrai visage, qui est sans visage, apparaît au coin du champ.

Livre I · Chapitre 7

Il y a un résultat dans la magie. Dans la vie d'enfance les choses paraissent réellement par les mots ; le serviteur d'abord, et puis les services, les clefs des portes, le jardin, le jouet, le biberon. Dans la vie d'homme beaucoup de miracles se font par paroles. Autorité, faveur, réputation, blâme, mépris, excommunication favorisent ou troublent le commerce, et la santé par là. Presque toute la guerre se fait par des mots. Guerre, faillite, misère, prison, cela n'est pas moins réel que richesse et trône. Ainsi l'imagi-

nation triomphe et périt dans son contraire. Toutefois on sait que les dieux les plus terribles n'apparaissent jamais. L'invisible nous mène. Cette sorte de transe que l'on ressent dans le désert des bois se nourrit de silence, et s'augmente de ce qui devrait l'apaiser. Il faut saisir maintenant, s'il se peut, ce vrai de l'imaginaire, qui n'est rien. Car ce dessous de la vision, cette énigme de la vision, c'est toute la vision. Quand j'écoute le voleur supposé derrière la porte, j'entends son souffle par la serrure, et ce souffle est le mien. Mais le voleur que je n'entends pas est le plus redoutable.

Toutes les émotions sont une présence. On dit trop vite que le toucher ne trompe point ; il ne faut le dire que du toucher volontaire. Le toucher de l'émotion, c'est le faux témoin. Qu'est-ce qu'émotion ? C'est en bref une préparation du corps humain, et bientôt une manière d'agir, qui revient à commencer, dans l'attente d'un objet, les mouvements que l'on ferait s'il était présent. Mais le propre de l'émotion est dans l'éveil même, ou plutôt l'alarme, de toutes nos fonctions, d'après une première secousse. Et la secousse vient souvent d'une petite chute, quand ce ne serait que d'un doigt, qui s'endort mal couché, et ainsi se réveille, comme on voit que le dormeur qui lisait son journal est réveillé par l'abandon même qui est propre au sommeil. Et, parce que la secousse initiale s'irradie par les communications nerveuses, fort promptes et en tous sens, l'alarme gagne, et nous sommes aussitôt prêts à tout, sans savoir à quoi. Cette croissance ressentie d'un trouble dont on ne comprend pas la raison, c'est la peur même. Le proverbe dit que la joie fait peur ; c'est sans doute que l'on a peur de tout mouvement qu'on commence sans l'avoir voulu. Et, comme on a peur de la peur, on peut dire que l'émotion pure est peur.

Cette naïveté plus tard est habillée ; la force virile tourne la peur en colère. Mais très certainement l'enfant a peur de la peur. Il la sent venir à l'heure fixée, au lieu fixé. Tel est le principal de ce qu'on nomme imaginer, et l'objet n'y joue presque aucun rôle ; ne rien percevoir est-ce qui laisse seul avec la peur. C'est pourquoi on peut dire qu'il n'y a de peur que des dieux. Peur de soi toujours, comme il apparaît dans le vertige, et, à l'opposé, dans les plus hauts drames. Mais assurons-nous d'abord de l'innocente enfance.

J'ai observé par hasard une peur d'enfant. On en voyait les effets, on n'en pouvait comprendre les causes, et sans doute n'y pouvait-on pas croire. Mais je sais croire. L'enfant m'avoua qu'elle avait peur de l'ombre mouvante des feuilles de platane du boulevard, projetée par une lumière de la rue. Je lui dis : "Tu sais bien que ce n'est qu'ombre de feuilles ?" Elle me dit que oui. Ce n'était rien d'effrayant pour elle, je le vis bien. Mais enfin elle avait peur ; sur cette image toute simple, elle avait rendez-vous chaque soir avec la peur. Il fallait la changer de chambre, et c'est ce qu'on fit. Il ne faut point se hâter de dire que l'enfant imagine quelque forme humaine derrière chaque chose et embusquée. Moins encore, et pour mieux dire absolument rien. Les récits de génies et de lutins sont sans doute un commencement de remède à la peur sans objet ; l'art de David commence là.

C'est une chose connue que l'on n'arrive pas aisément à craindre par raisons. Si étrange que ce soit, si on ne commence pas par avoir peur, on ne formera qu'une idée de crainte, presque sans matière. De même on ne haïra pas si on ne commence par être triste, et on n'aimera pas si on ne commence par être heureux. Ici se montre un ordre dans nos affections, qui est toujours

de bas en haut, et qu'on ne peut redescendre. Comme on n'arrive pas à aimer comme on voudrait, et d'après la connaissance des perfections, ainsi on n'arrive pas à avoir peur par la seule idée qu'on le devrait. Il se peut même que la vraie peur soit toujours distincte des raisons que l'on s'en donne, à ce point qu'il n'y ait qu'une manière d'incorporer la peur à la crainte, qui est de surmonter la peur ; en sorte que dans la passion de crainte paraisse déjà le courage. Cette vue sur les passions, seulement rappelée, importe beaucoup dans ce sujet-ci. Une fillette qui se trouvait seule pour un moment, et coupant les voies d'une chasse, vit le loup, sans aucune peur ; et, au rebours, la peur sans aucun loup fait un monstre qu'on ne peut même décrire, et qui n'est rien. On m'a conté qu'un naturaliste, au Siam, vit dans une clairière un gros chat bondissant ; c'était un tigre ; et sans doute eut-il peur par réflexion, et au récit qu'il se fit, ou qu'il fit, de sa propre aventure. Et c'est ce qui arrive souvent dans les dangers, surtout quand l'échange des signes n'engendre pas la peur épidémique. Et au contraire un chant religieux peut enlever la peur, et dans le danger le plus terrible et le plus évident, comme on dit qu'il arriva sur le Titanic. Je ne sais jusqu'où peut aller la puissance héroïque ; mais toujours est-il que la peur importe bien plus à l'homme que le danger. On peut chanter en marchant au combat ou au martyre ; ce qui se passe sous la douleur même ne change pas l'événement, car la griffe va vite. Et, selon ce que je conjecture, le moment des catastrophes qui nous rompt, n'est objet ni de crainte, ni de peur, ni même de souvenir, si ce n'est dans les témoins.

On voit ici de nouveau, et de plus près, pourquoi un récit est toujours trompeur. Mais l'analyse des causes permet de faire un pas de plus vers les dieux. Car il est clair que rien ne donne

mieux la peur qu'un récit. Je disais qu'il importe peu que les objets décrits ne soient pas présents ; je comprends maintenant qu'il importe beaucoup qu'ils ne le soient pas. Sans doute suffit-il que les perceptions soient assez brouillées pour qu'on croie voir, ou pour qu'on craigne de voir, comme il arrive dans l'antique veillée paysanne, où la chandelle éclaire mal les parties reculées de la grange ; on ne voit bien alors que le narrateur, et l'on prend assez aisément les affections qu'il exprime pour que l'on croie n'importe quoi. La veillée du Médecin de Campagne décrit assez ce théâtre, bien plus émouvant que les monstres d'opéra. Mais, passant sur le conte héroïque, qui côtoie l'histoire commune, on s'instruira mieux sur la puissance du récit en lisant la Bossue Courageuse, qui appartient au même épisode, et qui, partant du vraisemblable, et sauvant d'abord la peur par le courage, arrive aux limites de l'épouvante dans la paix retrouvée qui suit le danger réel ; alors les membres et la tête de l'homme assassiné tombent par la cheminée dans la poêle. Je ne veux pas transcrire ce récit, et il le faudrait. Il faudrait aussi, par contraste, raconter les Grues d'Ibycus, où au contraire la suite des événements est toute naturelle et ne cesse pas de paraître telle ; et le dieu qui punit est tout dans le coupable. Mais il n'est pas mauvais que le lecteur recherche lui-même ces grands témoignages, sachant qu'il y retrouvera la suite des dieux selon l'ordre, étant bien entendu que la religion ne se divise point, et que dieux et diables, si l'on peut dire, sont tous ensemble, comme le ventre, la poitrine et la tête sont toujours ensemble.

Revenons à la solitude des bois, et aux nuits silencieuses, où la peur est goûtée toute pure, et sans aucun art. L'homme ne peut voir derrière lui, ni se défendre derrière lui. Même devant lui, et en pleine lumière, l'homme ne voit jamais qu'un côté de l'arbre.

Les bêtes, s'il y en a, ne paraissent qu'un instant. Souvent même une apparence de biche ou de loup n'est qu'une souche avec deux feuilles pendantes. Cette approche et cette exploration ne rassurent pas autant qu'on croirait. Que l'apparition qui a remué le cœur ne soit qu'un tronc d'arbre, c'est une preuve ambiguë, puisque le Malin Génie de Descartes, qui est dans toutes nos pensées, peut se plaire à nous détromper. J'espère mettre au clair ce grand débat, et en sa juste place, entre l'esprit et un monde toujours insuffisant. Nous en sommes à l'enfance, où l'expérience est naïvement cherchée, et ne prouve jamais rien. On a assez dit que les primitifs sont imperméables à l'expérience ; mais c'est trop les séparer de nous. Le débat humain est celui-ci : nous cherchons la vérité, et nous ne la trouverons qu'en nous-mêmes, et par une purification, d'abord, des pensées qui dépendent de nous. C'est bien ce que signifie l'exorcisme ; mais il s'en faut que l'homme croie d'abord assez à son propre esprit. L'exorcisme, et la paix qu'il donne, nous renvoie premièrement à d'autres puissances, invisibles aussi, cachées aussi derrière l'arbre. On trouvera, dans le mouvement lyrique du Phèdre, un autre exorcisme qui fait presque paraître les dieux de la terre, Centaures et Ægipans, mais en cortège, et par un jeu presque tout volontaire. Les Contes enfantins sont aussi des jeux de flûte, qui habillent décemment la peur. L'enfance se rassure à toutes ces règles, comme baguette, lampe, tapis magique, Sésame, qui font une sorte d'autre monde cohérent, en accord d'ailleurs avec la vie domestique, d'où l'enfant tire inévitablement la première idée d'une loi. La nature, domaine toujours inexploré, effraye bien plus que les contes, par la vaine recherche d'un rite suffisant. Une simple baguette, ce qui est la hache et les faisceaux de l'enfance, doit rassurer bien mieux qu'une arme. Et l'arme elle-même, l'arme virile, ne peut que re-

doubler les superstitions, parce que, comme on voit pour l'arc, elle dépend premièrement du corps humain lui-même, qui ne peut bien viser s'il tremble. Ce qui donne confiance est aussi ce qui tue l'ennemi de loin. C'est pourquoi on devait dire, et on a dit en effet, que c'est le sortilège qui tue et non pas la flèche. J'aime à penser que le plus redoutable tireur n'est pas le moins superstitieux des hommes, mais qu'au contraire il l'est plus qu'un autre. On le sera moins si l'on manque toujours.

Livre I · Chapitre 8

Pour mieux entendre ce vide des espaces imaginaires, et cette absence si présente, il faut considérer aussi la poésie de l'action, et dans l'enfant d'abord, qui est acteur, mot plein de sens, dans presque tous ses jeux. Je mets à part les jeux d'adresse, comme ballon et toupie, qui sont sur le chemin de la physique réelle, à cela près que le résultat est effacé dans les choses, et ne reste que dans le corps humain. D'autres jeux, comme les rondes, qui sont de chant, de danse, et de cérémonie, créent un objet réel, et deux fois réel, par ceci d'abord qu'on reconnaît dans l'acteur un être familier, et ensuite par l'épreuve décisive qui vient de ce qu'on joue soi-même un personnage, derrière lequel, ou dans l'enveloppe duquel, on fait croire aux autres et l'on se croit soi-même, ce qui fait un dieu trompeur et véritable. Ce mélange, propre au comédien, a été agité par Diderot, comédien lui-même, et toujours ravi de l'incertitude où il nous laisse. Il n'y a pourtant point d'incertitude réelle quant au progrès de l'émotion dans l'acteur ; car elle va toujours du signe au spectateur, et revient sur l'acteur par les comédiens de la salle, qui savent aussi leur rôle. L'acteur

fait croire, et se croit parce qu'on le croit. Ce progrès, ce point d'infatuation, ce retour au simple signe sont partout dans les moindres mouvements de l'acteur. Le sérieux et la sécurité de l'enfant, dans les comédies qui conviennent à cet âge, sont de même source. J'ai cru remarquer que le théâtre enfantin, par chœur et évolutions, n'évoque jamais l'invisible, mais plutôt rend tout visible, par la confusion du spectateur et de l'acteur dont le chœur de l'ancienne tragédie a conservé quelque chose.

Il en est tout autrement des jeux qui imitent les actions, jeux de la chasse, de la guerre, jeux de la voiture et de l'avion. Ici l'imagination ne cesse de créer, et ce qu'elle crée n'est rien. Le mouvement ne cesse d'effacer ce qui jamais ne paraît. L'imagination est ici tout franchement ce qu'elle est toujours, à savoir le sentiment d'un mouvement de soi. Il suffit que ce mouvement soit réglé par quelque objet accessoire. Par exemple un chapeau de papier donne l'attitude militaire. Un bâton tient lieu de cheval. Le fouet du dompteur fait le lion. Les bruits s'y ajoutent toujours, qui reviennent à l'oreille comme des objets. Au reste, pour les hommes eux-mêmes, le tambour ajoute au bruit des pas, déjà si éloquent par lui-même. Quant au geste, qui est maintenant notre objet, il est aisé de comprendre qu'il agit bien plus énergiquement que tout autre langage, car il est vu dans les autres acteurs, et de soi-même il est vivement senti, et quelquefois violemment. Toutefois je ne vois aucune illusion de spectacle dans ce genre de jeux. Un objet rond qui dispose les mains comme elles seraient sur un volant de direction tient lieu de toute une auto, mais il ne l'évoque nullement ; et jamais non plus des chaises disposées d'une certaine façon ne prennent l'apparence d'une voiture ou de chevaux ; l'action suffit à tout. Ces jeux refusent l'objet, comme seraient les jouets imités tels que petite voiture, poupée, cos-

tumes, peut-être parce que ces apparences détournent de croire comme on voudrait. Le vide de l'imagination est ce qui est cherché et aimé. Occasion de remarquer une fois de plus que l'imaginaire n'est rien que la perception et le sentiment des mouvements du corps humain ; et cela importe grandement pour notre sujet ; car on aperçoit maintenant que les dieux n'ont pas besoin d'apparaître. Mais il y a quelque chose de mieux à comprendre d'après les jeux d'action. De même que l'enfant manie les mots avant de manier les choses, de même aussi il se manie lui-même et s'exerce avant de se heurter aux objets du travail. C'est littéralement percevoir le monde à travers la forme humaine ; ce qui ne veut point dire que les choses prennent la forme humaine, car elles ne la prennent point ; mais plutôt que les choses, dès qu'on y vient, contrarient la forme humaine et revêtent ce sentiment, si l'on peut dire, qui leur communique une vie entièrement cachée. L'anthropomorphisme est traduit bien indirectement par les statues allégoriques. Mais ce rapport est extérieur. Les contes nous disent bien qu'une épée est fée, qu'une fontaine est fée ; cela ne veut point dire qu'on y voie, ni même qu'on croie y voir, une forme humaine. Non, l'épée n'est toujours qu'épée, et la fontaine n'est que reflet et bruit d'eau. L'occulte, cette âme des religions, ne paraît jamais ; il est l'extrême du redoutable. Encore bien mieux peut-on comprendre que des enfants qui jouent n'ont point de visions.

Se tromper est un beau verbe ; c'est bien autre chose qu'être trompé. Se tromper est actif. Les Stoïciens disaient que les passions sont des erreurs ; et sans doute entendaient-ils l'erreur plus tumultueuse, plus folle, plus précipitée que nous ne faisons. "Nul ne m'a condamné à faire le tragédien", dit Marc-Aurèle. Le passionné est un acteur ; il commence toujours par jouer un peu au-

dessus de son ton naturel ; il force, et il y est pris ; il y est pris parce qu'il s'en croit maître. Platon a comparé cet étrange gouvernement de soi à la tyrannie, dont les colères sont si promptement accomplies qu'elle ne sait plus que vouloir un malheur pire pour le lendemain, par un mélange de folie et de raison. Le théâtre développe cette puissance des signes à soi-même, qui fait tous les drames. Quand Montaigne nous rappelle que les enfants s'effrayent souvent d'un visage qu'ils ont eux-mêmes barbouillé, il trace la courbe du croire. L'apprenti sorcier finit par réussir trop ; mais il faut bien entendre cette vieille fable ; il joue à se faire peur et le voilà fou de peur. Ces drames sont absolument intérieurs, et, par cela même, comme aimerait à dire Hegel, absolument extérieurs ; car le semblable donne la réplique, et les choses aussi ; deux monologues se rencontrent ; et les ronces n'accrochent que celui qui fuit. L'enfant joue à se battre et reçoit plus de coups qu'il n'en voulait. Il joue à tomber sur le sable ; mais la pesanteur ne joue pas, et il se trouve dans le sable une très sérieuse pierre. Ce genre de preuve, qui est pourtant d'expérience, entre par une très mauvaise porte. La guerre est le drame essentiel. Il est très prouvé, et très mal prouvé, qu'on avait des ennemis, puisqu'on en a. L'enfant n'est guère plus naïf que l'homme.

Je suppose que les jeux à se cacher, à chasser la bête, à imiter le cri de la bête finissent souvent mal ; mais l'enfant n'en dit rien ; il aperçoit la frontière, il n'entre point dans le pays de la peur. Je remarque bien de la convention dans ce genre de jeux, comme au théâtre. J'ai vu plus de simplicité dans un très jeune enfant qui jouait à main chaude, frappait fort, se faisait mal, s'irritait, et frappait d'autant plus. Ce cours est celui des crimes. Mais il faut se retenir, en quelque sorte, dans le monde des signes, si l'on veut comprendre les religions ; car la réplique du

semblable et des choses les change aisément en folie, ce qui tue dieux et diables, ces invisibles. Je me souviens d'un jeu qui finissait mal, mais seulement par la peur. La bonne se couvrait d'une descente de lit en peau de loup ; elle nous poursuivait en grondant et hurlant ; nous finissions par hurler de peur, et le pouvoir supérieur intervenait ; mais enfin nous aimions ce jeu. Je me souviens aussi d'un petit enfant, plus philosophe, qui ne manquait jamais de caresser une autre peau de loup, en disant "peur", d'un ton très tranquille. Il savait ce qu'on doit à une peau de loup. C'était une très brève prière, que beaucoup d'hommes développent ainsi : "J'ai peur de toi ; ne me fais pas peur." Nous caressons une grande variété de peaux de loup ; c'est croire qu'on croirait, si on voulait, et encore plus qu'on ne voudrait. Mais qui sait ? Un mathématicien illustre disait, en parlant d'un de ses ennemis, et très impie, qui venait de mourir : "Il grille ! Il grille !" Cette manière de jouer de l'enfer peut bien remordre l'acteur ; et toujours est-ce la preuve qu'il aimait un peu trop ses passions inférieures. Il se peut que les feux de l'enfer soient des feux d'opéra qui mettent quelquefois le feu à la salle.

Livre I · Chapitre 9

Lucrèce est justement célèbre, et toujours lu, par cette sorte de miracle humain, qui, par le mouvement même de chasser les dieux, élève la poésie jusqu'au sublime. La nature trouve ici sa grandeur propre, inhumaine et catastrophique, non plus par le génie ou l'âme de la chose qui nous regarde, mais par l'intrusion et l'assaut continuel de choses voisines, ce qui réduit l'événement à un remous d'univers. Et la conquête de cet ordre aveugle agran-

dit l'homme, et l'univers aussi, chacun selon sa mesure propre, l'humain se resserrant en courage, et l'univers s'étalant en étendue. L'esprit physicien se trouve tout là, ce qui montre bien que la recherche des secrets les plus cachés de la nature importe surtout pour nos mécaniques, et que la première victoire, et principale, qui se fait mieux par les plus faciles connaissances, est de chasser et pourchasser les génies de l'arbre et de la fontaine. Lucrèce visant droit ici, quoiqu'il nous étonne toujours, va jusqu'à dire que les suppositions que l'on peut faire pour expliquer le lever et le coucher des astres, les phases de la lune, et l'éclipse, sont toutes bonnes, pourvu qu'on n'y mette aucun dieu. L'objet propre de la physique, et important pour la justice même, est encore aujourd'hui de nettoyer d'imagination la connaissance du monde, ce qui est sortir d'enfance. Et quel est le moyen d'esprit, ou si l'on veut l'hypothèse mère, qui sauve nos suppositions, toujours téméraires ? C'est le mécanisme pur, ou plus précisément l'atome, idée éternelle du changement extérieur à lui-même. Car l'atome n'est rien que le point de matière, gros ou petit, il n'importe, qui est seulement heurté ou poussé par d'autres atomes, sans que l'atome ait jamais d'autre propriété en lui-même que celle d'être ainsi heurté ou poussé, ce qui fera lumière, feu, océan, terre, végétaux, et l'homme même autant qu'il est chose ; car l'homme est chose, et l'esprit n'est que plus fort par cette vue strictement matérialiste. Je nettoie encore Lucrèce ; je le remets dans son propre chemin, double chemin où Descartes a marché sans peur aucune. Il n'y a point du tout de magie dans Descartes ; mais, comme nous avons été enfants avant d'être hommes, Lucrèce est à lire avant Descartes, et Homère avant Lucrèce, et premièrement les Contes de ma mère l'oie.

Si l'erreur n'était pas naturelle, il faudrait désespérer de l'esprit humain ; tel est le règne des faux dieux, selon lequel nous sommes trompés. Mais les génies sont naturels, et même d'expérience contrôlée dans la vie enfantine ; et l'enfance revient toujours. Nous avons le souvenir du dieu qui sert, qui interdit, qui menace, et si bien nommé dieu le père. Mais aussi, par d'autres causes, qui sont maintenant assez expliquées, nous imaginons derrière la chose et dans la chose une sorte de serviteur qu'on ne voit jamais, et qui nous donne ce que la chose nous donne. Et il faut faire grande attention ici, car l'expérience même la plus attentive nous prouvera tout au plus que la chose, comme arbre à résine, caoutchouc, zinc, ou charbon, nous sert à point sous des conditions toujours les mêmes, ce qui fait voir seulement que le génie caché est un serviteur sans caprice. On dit que l'électricité est une fée. Je n'ai qu'à tourner un bouton pour avoir lumière, chaleur et même froid ; et les caprices apparents s'expliquent toujours par ceci que je n'ai pas fait ce qu'il fallait faire. Mais qu'est-ce que l'électricité elle-même, nous n'en savons rien. Or il n'y a point de question dès que l'on cherche comme il faut. La réponse est ample, précise, et tout à fait autre que n'attendait la curiosité émerveillée. Car des hommes veillent, des machines tournent, d'autres hommes font les machines, d'autres creusent la terre pour en tirer le fer et le charbon. Il s'agit de retrouver tous ces travaux dans la lumière obéissante, dans le moteur qui tourne à la pression du doigt, dans le tramway qui semble avancer de lui-même. À vrai dire, nous n'arrivons jamais tout à fait à savoir qu'il n'y a pas de puissance occulte en ces choses, et que tout s'y ramène à une circulation de travaux, sous la loi d'équivalence, et encore avec des fuites, toujours explicables par un changement des choses environnantes.

La loi du travail ne se retrouve pas ici en sa pureté, parce qu'il entre dans le circuit des substances qui semblent travailler d'elles-mêmes, comme le charbon, le pétrole ou le torrent ; et il est évident que le tonnerre de dieu ne coûte rien à l'homme ; mais aussi le tonnerre ne travaille pas pour l'homme, et la chute d'eau non plus ; le charbon non plus ; il n'y a que l'homme qui travaille pour l'homme. Ce que l'on apprendra mieux en des machines plus simples, où la matière reste inerte, et nous prête seulement résistance et poids. Car nul ne croira que le poids d'une horloge nous rende autre chose qu'un salaire d'homme, c'est-à-dire exactement, quoique avec moins d'effort et plus de durée, le travail qu'on a dépensé à le remonter. Nul ne pensera que le levier travaille ; il transforme seulement le travail de l'homme. La poulie de même, et le moufle, où pourtant l'on croira trouver quelque magique multiplication de la force, si l'on ne le démonte et remonte, et si on ne l'essaie pas bien des fois. Là se trouve l'alphabet de la physique. Mais voyez comme l'exorcisme véritable a été long à découvrir. La notion du travail et la mesure du travail ont à peine un siècle d'âge ; et tant d'enfants l'ignorent, parce que nous ne les conduisons pas par là. Nous en sommes à enseigner que chaque chose porte en elle des propriétés auxquelles on peut se fier. Par exemple le zinc et l'eau acidulée ensemble ont la propriété de mettre en action la force électromotrice. On demande pourquoi, et il est répondu qu'on ne sait pas pourquoi et que c'est ainsi. Il serait mieux de comparer le zinc à un poids d'horloge qui a été élevé à grand travail, ou encore à un ressort remonté de main d'homme, et le sulfate de zinc à un poids à la terre, ou à un ressort détendu. On comprendrait alors que le zinc n'est pas donné, et que c'est le travail humain qui est donné, retrouvé, consommé. Et, encore une fois, il se rencontre

que certains corps, comme charbon et pétrole, sont des ressorts tout montés, qu'il suffit de transporter. Mais non, il ne suffit pas de les transporter, il faut encore les brider et les atteler, par chaudières, cylindres, et roues ; encore travail d'homme. Et la présence même de ces précieux ressorts, tout montés dans la terre, devra être expliquée par quelque travail extérieur, comme radiation solaire et pression de la terre, ce qui est chasser du charbon cette propriété occulte de chauffer ou de mouvoir, qui n'est encore qu'une sorte de dieu imaginaire. C'est ainsi que le physicien arrive en bien des cas à lire en clair tout l'univers dans la moindre chose, par des flux et tourbillons d'atomes, comme Lucrèce l'avait pressenti. Je ne traite pas maintenant de physique, et cela suffit.

Si après cela nous prétendons instruire les enfants par des expériences physiques et chimiques, nous ne nous étonnerons pas si nous confirmons leurs erreurs familières. Car, sous l'apparence du zinc, de l'acide sulfurique, du verre, et autres choses de ce genre, vous faites entrer dans l'expérience, et agir dans l'expérience, des travaux qu'on ne voit pas, de mines, de transports, d'usines. Ce sont des ouvriers, des hommes de peine, qui travaillent ici. Et qui y pense ? Le fil est rompu ; le vase est clos. Je ne suis pas bien sûr que le physicien à demi instruit n'y voie pas miracle ; à coup sûr les enfants y verront miracle, par toute leur enfance qui les prépare si bien à voir sortir de la chose, comme d'un tiroir, ce qui y était caché, par la vertu de la chose, et par l'art du sorcier. Et la curiosité, tant célébrée, n'est que l'attente du miracle. C'est que la suite des causes réelles est cachée ; or les causes réelles sont des travaux faits. Cette erreur se retrouve en ces jugements que j'ai nommés bourgeois, et qui résultent d'une enfance continuée. À recevoir sans payer de travail réel, de ce tra-

vail qui déplace les choses et qui en sent le poids, on oublie, on continue d'oublier la réelle situation de l'homme devant un univers qui ne donne rien pour rien. D'où résulte enfin la grande injustice, ingénue comme l'enfance, et elle-même suite d'enfance. Si les uns ont plus avec moins de peine, ce n'est que faveur ou chance, et art de prier, comme l'enfant croit. Et, parce que l'enfant ne peut croire autrement, c'est par là que l'instruction est chose d'importance, et difficile. Toute leçon réelle est une leçon d'incrédulité. Et le mal vient sans doute de ce que l'esprit bourgeois, par plus de loisir, est seul à bien connaître l'artifice mathématique, qui est au commencement de toute recherche, et d'ailleurs n'en est pas bien instruit, parce que son travail viril est toujours de donner des ordres, ou bien de prier et négocier ; au lieu que le prolétaire, si bien formé par l'outil à ne pas croire aux génies bienfaisants et malfaisants, demeure dans la négation pure et simple de ces choses, sans la développer par une représentation du monde selon le travail. D'où le prolétaire croit trop souvent que son tour viendra de tricher avec le travail, et que, par la découverte de richesses occultes, le temps viendra où les métiers tourneront tout seuls. J'ajoute ici pour mémoire, car ce développement serait sans fin, que le fétichisme du paysan est encore d'autre sorte ; car il laisse agir, après labour et semailles, des forces chimiques qu'on ne voit point. Quel est le paysan qui sait que les végétaux sont des dépôts de carbone atmosphérique ? Il croit que l'arbre était tout dans le germe et dans la terre. C'est toujours miracle. Il y a des terres qui nourrissent aisément l'homme. Mais j'ai appris mieux ; j'ai appris qu'il n'y a point de limite encore aperçue au nombre d'hommes que peut nourrir une terre ordinaire, si seulement ces hommes y travaillent tous du matin au soir, pour arroser, fumer, sarcler, séparer, repiquer.

Quand le travail pensera, et quand la pensée travaillera, le miracle sera tout réfugié dans l'homme ; il aura nom courage.

Livre I · Chapitre 10

Le courage est le roi des Contes et le dieu de l'enfance. Il est beau de voir que dans la forêt enchantée les armes ne servent point ; il n'y faut que baguette ou parole magique, et ne pas craindre. C'est mettre le courage tout nu. Il se peut que le vainqueur frappe du sabre, mais c'est un sabre magique. Ulysse ne frappe point Circé ; il suffit qu'il menace. La leçon ici est toute d'or. Car il est vrai que la nature ne nous ménage point ; il est vrai qu'elle n'entend point les signes. Il est vrai qu'on ne peut lui faire peur, ni lui faire pitié. Seulement cette vérité est de celles qu'on apprend toujours assez vite, et qui vieillissent l'homme ; ce n'est toujours que la diabolique fatalité naturelle, objection à tout. Cette idée ressemble au durcissement de nos os. Pierres dures, homme dur, cela fait une sagesse butée, un terme, un mur, une maison ; cela fait un homme froid qui bientôt n'est plus capable de former cette idée elle-même ; il l'est tout. Hommes qui ont raison, et n'en font rien.

J'ai souvent pensé que l'enfance était l'âge des idées ; j'entends l'âge où l'homme se dessine lui-même et ne voit rien d'autre, comme le chevalier, brandissant la baguette au lieu du sabre, ne voit que la courbe de son propre courage, et ne voit rien d'autre. Ce que les moulins à vent de don Quichotte représentent bien, les ennemis vus à travers la victoire. On comprend bien que la victoire n'arrivera pas comme elle est partie. Et l'on a assez dit qu'il est sot de croire que l'ennemi est faible, lâche et mal armé ;

c'est comme si l'on aimait mieux croire que le fleuve est guéable. Le fleuve répond ; l'ennemi répond. On l'a trop dit. Nul ne porte assez haut l'idée d'enfance, que le courage suffit à tout. Car ce n'est pas vrai sans doute, mais il est profondément vrai que toutes les ressources et mesures sont inutiles sans le courage. Et nous connaissons trop le pouvoir de faire des plans raisonnables, et d'en rester là ; ce pouvoir mesure l'âge. Le courage finit avant la force, et cette funeste avance est d'imagination, parce que l'imagination veut une autre force que celle qui appuie sur l'outil. L'homme meurt sur l'outil, et cela est dit travail. L'enfance heureuse n'est pas déformée par le monde dans le précieux temps de croissance ; et l'idée d'enfant, non plus. Il est bon que tout soit facile à l'enfance, et même penser selon soi. Tout l'idéal vient d'enfance, et s'use à vieillir.

Il est profondément vrai que le mal de l'enfance est la peur sans objet ; d'où l'idéal de l'enfance est le courage sans objet, j'entends sans moyens ni obstacles autres que soi. Vaincre la peur, alors, c'est vaincre tout. La magie est ainsi dans l'enfance une puissance qui ouvre tout, et non pas seulement la magie suppliante, mais la magie qui commande par le signe ; c'est faire le signe comme il doit être, abstrait et pur. Tel est le dessein premier qui est le dessin premier. En esquisse est d'abord notre vie, en ce trait menu qui commence par finir. Le cercle est enfant ; sa loi est tout humaine. Et que d'hommes trahissent le cercle ! Le droit est l'image de la vertu ; le courbe fléchissant est celle du vice, ainsi que disaient les Pythagoriciens, ces sublimes enfants. Le fait est que ces signes sans substance donnent la clef des choses ; mais ils donnent premièrement la clef de soi. Comme il faut oser l'héroïque géométrie avant l'expérience, il faut oser la vie héroïque avant l'expérience, et en jurer par provision. On dit

trop vite que le courage n'est pas ; il était au commencement, comme Dieu. C'est ce qui nous engage. À quoi ? À tout ce qui est humain, comme justice, amitié, fidélité, au fond de quoi on trouvera toujours courage. Heureux qui y trouve seulement courage, qui est leur naissance et renaissance. Et, véritablement, si on croit que le monde est juste, la justice est perdue par trop de preuves ; mais si l'on sait que la justice est seulement voulue, et très imprudemment voulue, on cherchera toujours raison dans courage, et non pas, comme on fait à l'envers, courage dans raison. J'anticipe pour dire que la piété, qui est ici ramassée et toute vive, doit être sans récompense ; mais le chemin est long jusque-là. Homère a vu loin lorsqu'il nous montre les dieux attisant la discorde. Que de dieux nous guettent avant le vrai !

J'aperçois au moins, par ce grand chemin, la dialectique propre à l'enfance, et qui va toujours de l'abstrait au concret, du mot à la chose, du geste à l'action. Le courage s'arrête à noblement tirer, le sabre, qui n'est qu'un bâton léger. Saisir la chose c'est la nommer, et c'est voir rondes des choses qui ne le sont point. C'est aller au but par le geste, sans compter l'obstacle ; c'est voir droit. Ainsi tranche le juge, quand il est bon ; et l'on fait d'après le droit un mur qui n'est jamais droit. La métaphore qui va périr est toute vie ; et c'est aussi ce que l'on nomme penser.

Une idée de Comte, et qui a grand prix, c'est que le merveilleux n'a jamais osé jusqu'à l'âme. Il n'est point de dieu qui ait seulement l'idée de consoler Achille en tuant l'amitié. Ni de changer les caractères, sinon par songes et autres effets extérieurs. Méphistophélès ne change point Faust, et ne peut, sinon en lui montrant encore d'autres choses. Et, dans nos contes, le Prince Charmant peut bien être fixé au parquet comme un clou, mais

non pas dégoûté d'amour. Même devenu l'oiseau bleu, toujours par les génies extérieurs, il vient encore chanter à la fenêtre de sa bien-aimée. Il fait ce qu'il peut, mais il sait ce qu'il veut. J'entends bien ; vous dites que les contes ne connaissent pas l'amour ; non, ils ne connaissent de l'amour que ce qui est juré, nullement ce qui est parjuré ; parjuré par l'oblique puissance de la nature. L'amour n'est pas encore un grand amour ; il le sera, vaincu, si toute l'enfance n'y périt pas. Il faut chanter grâce de ce que tout soit facile au commencement. Dire que la lumière soit, c'est l'enfance même ; et Méphistophélès dit bien : "Le Vieux", désignant ainsi le créateur devant le désastre des faits accomplis. Le monde n'est sans doute qu'un désordre de faits accomplis. Faust redevient enfant ; tel est le héros irrité.

Ces métaphores me ramènent. On comprend peut-être un peu comment je prendrai les métaphores, c'est-à-dire très au sérieux. Plus près maintenant de mon sujet, je dis qu'il y a une vérité des contes, car il y a vérité et vérité. Il y a une vérité, des choses, qu'on n'aura même pas sans courage ; mais il y a une vérité du courage, qui est de l'homme seulement, je dis de l'homme pensant, aimant, osant. Et, par exemple, le philtre d'Yseult est vérité mêlée ; ce n'est point là du pur conte, et je soupçonne quelque commentateur trop peu naïf, qui a confondu le miracle extérieur avec le miracle intérieur. Car qu'est-ce qu'amour forcé ? C'est amour déjà mort. Et cette partie de l'amour, qui n'est que maladie, n'est même plus amour du tout, sans la grâce de l'autre, qui naît toujours et renaît de rien. Il faudrait donc aimer malgré le philtre, si philtre il y a. Disons que le philtre n'est qu'une image ; toutefois elle est trop forte. Le sabre magique est meilleur ; car il est sans doute plus difficile de se fier au sabre magique qu'au sabre vrai. La foi n'en est que mieux armée, et de soi seule. Tel

est donc l'enseignement des contes, qui séparent si bien les bons et les méchants ; Cendrillon est toute bonne, et ses sœurs ne sont qu'envie. Certes, ce n'est pas ainsi ; mais l'enfant commence par juger ainsi ; c'est ainsi qu'il désire et craint. Il reviendra ; il inscrira le vrai et la variété des caractères dans ces cercles d'abord tracés, comme à travers les contes il finira par voir le monde.

L'ayant vu, l'ayant conquis, l'ayant changé, il ne prendra point les travaux pour vraie richesse, si seulement il se souvient. Car s'envoler dans les airs, l'homme le fait, et quand c'est fait ce n'est plus rien. Les contes voyaient juste. Les distances sont franchies, le temps s'écoule. Une grande âme fait ces travaux et n'en parle guère. Car le monde difficile, c'est toujours le monde humain, d'enchanteurs et de sorcières, vieux ou jeunes vieux, qu'il faut prier et persuader, et que cinquante chevaux, même en une machine, ne peuvent remuer de leur coquille. Le fait est qu'à forcer on ne gagnerait rien. Le tyran est las des flatteurs et cherche un ami. C'est ainsi que dans le brouillard des contes, la fin nous apparaît au commencement. La puissance est détrônée ; elle ne cesse pas de l'être. Bref les contes sont fétichistes, mais non pas idolâtres. Il faut retrouver ce point d'enfance, par un juste mélange d'industrie, de fausse prière, et de vraie prière, qui est prière à soi.

Livre II · Chapitre 1

Pan n'est point mort. Et le dieu Tout sera toujours représenté comme il faut par le chèvre-pied. C'est dire que l'homme est à moitié animal, ce qui est toujours vrai. Il fut un temps, dit l'histo-

rien des religions, où l'homme vivait dans l'intimité de la nature, ne faisait qu'un avec elle, et ressentait comme propres à lui, et dans ses propres membres, tous les changements extérieurs ; ainsi vivent encore les bêtes, et surtout les plantes, qui pressentent le temps de fleurir. L'homme vivait donc comme une plante ; il poussait dans le monde, et telle était son action ; il sentait avec le monde, et telle était sa pensée. Mais nous avons changé tout cela. On rit du cœur à droite ; mais la supposition d'un homme qui ne serait plus au monde n'est pas moins ridicule. L'homme est un animal pensant, qui ne s'est pas plus délivré de son ventre que de sa poitrine ou de sa tête. Aussi ne devrions-nous pas nous étonner plus de la sagesse des anciens temps que des dieux d'autrefois. Tout cela court avec nous, comme notre enfance court avec nous. Assurément l'enfant ne pense point comme l'homme et n'agit point comme l'homme ; mais c'est une raison aussi de penser qu'il n'y a point une manière moderne d'être enfant. Au vrai l'enfance est éternelle de toute façon, comme conservée et comme recommencée. Et le sentiment de la nature est éternel aussi, comme l'immuable poésie en témoigne. J'ai l'expérience qu'Homère et Platon ne sont pas loin de nous, expérience qui serait tout à fait commune si l'on n'apprenait point à refuser Homère et Platon.

Toutefois chacun a l'expérience aussi que rien ne recommence. Tout est comme au temps de César, en ce rivage breton ; mais je vois que les roches ne cessent de s'user, et je sais d'où vient le sable. Et la dune se fait sous mes yeux, où de retour les vaches vont paître, tournant le pied et montrant la corne au chien, comme au temps de l'Odyssée. Je lis donc, en quelque sorte, deux textes l'un sur l'autre. Il est vrai que cette dune est fille d'une autre dune, et qu'elle est telle parce que l'autre était

ainsi et non autrement ; le présent me renvoie au passé ; mais il est vrai aussi que la dune s'est toujours accrue par le vent, comme elle fait, et que le grain de sable roule au plus bas, comme il a toujours fait. Le passé me ramène au présent, et le suppose toujours dans mes pensées, car c'est du présent que je pars, et c'est par le présent que je m'instruis. Il y a une histoire des religions parce que l'événement est irrévocable ; mais, d'un autre côté, l'événement fut irrévocable autrefois comme il l'est maintenant. Et toujours c'est par l'identique que nous jugeons le différent, et par le même l'autre, comme par l'autre le même. Ces difficultés de Logique ne sont pas maintenant ce qui m'intéresse. Je veux seulement expliquer que si l'on nomme Dynamique la science du changement, et Statique la science de l'immobile, je me propose d'essayer une statique des religions, et non pas du tout une histoire.

L'histoire est merveilleuse comme un conte. L'esprit s'y reconnaît. L'homme s'étonna d'abord de toutes choses, et adora la puissante nature, le soleil, le feu, les moissons, les animaux ; et, dans le même temps, il essaya d'agir comme les plantes poussent, ce qui fut magie. J'appellerai religion de la nature cette religion mère, et le dieu Pan figurera très bien pour moi ce panthéisme naïf, où le dieu Tout se change en une poussière de dieux. Vint ensuite, en notre Occident, qui me suffit, la religion Olympienne, où je vois que la forme humaine est la seule adorée, et où le monde est gouverné comme un royaume. J'appellerai religion politique cette religion des conquérants ; je l'appellerai aussi bien religion urbaine par opposition à la première, qui évidemment est agreste. Et quant à la troisième, qui est devenue non moins populaire en notre promontoire d'Europe, sous le nom de Christianisme, je ne puis m'y tromper, d'après les nouvelles valeurs

qu'elle nous enseigne, et je la nommerai la religion de l'Esprit. Et je n'en vois point d'autre. Telles sont, en fait, les étapes de l'homme.

Mais plutôt, veux-je dire, ce sont les étages de l'homme. Il nous faut simplifier beaucoup, car, par trop de détails, tout se mêle. L'homme est ventre, ce qui est désir et peur ; l'homme est poitrine, ce qui est colère et courage ; l'homme est tête, ce qui est prudence et gouvernement. En posant qu'il fut toujours ainsi, je n'avance pas quelque chose d'incroyable ; en posant qu'il est ainsi maintenant encore, je ne risque pas de me tromper. Non plus en disant aussi que nos moindres pensées remontent à toute minute de désir et peur, par colère et courage, jusqu'à une sorte de sagesse. Cet abrégé suffit pour faire entendre que les trois religions, de désir, de courage, et d'esprit, sont ensemble maintenant comme toujours elles furent. Essayer d'en décrire les divers mélanges, soit dans les hommes éminents, soit dans les foules, analyser d'après cela les progrès, les reculs, et les avances gagnées, s'il y en a, c'est affaire d'historien. J'apaise d'abord en moi la querelle sans fin de la Dynamique et de la Statique, par cette remarque qu'il faut d'abord trouver son problème dans une histoire sommaire et tout anecdotique, et puis construire ses théorèmes vaille que vaille, afin de revenir à une histoire plus géographique, et à une géographie plus géologique, comme on a fait déjà pour les choses inanimées. Cette autre géologie expliquera donc les religions par la structure de l'homme, autant que faire se peut, et devrait nous apprendre, d'un côté à les faire toutes vivre ensemble, et, de l'autre, à dessiner, à l'état de pureté, les plus hautes valeurs connues.

En quoi je ferai bien attention de conserver la religion comme telle, me fondant toujours sur ce qui a été dit et raconté et prêché. Un canonnier me demandait un jour ce que je pensais des religions ; il était pieux ; et il voyait bien que je ne l'étais guère. Je lui fis une réponse de premier élan, et qui me paraît encore bonne : "La religion, lui dis-je, est un conte, qui, comme tous les contes, est plein de sens. Et l'on ne demande point si un conte est vrai." Je n'ai pas fini de gratter cette première écorce. On voit pourquoi j'ai commencé par les contes, et pourquoi je me propose d'aller de conte en conte, me tenant toujours au plus près des métaphores ; et c'est le moyen de développer la commune philosophie au lieu de tomber dans la philosophie d'école, qui est sans beauté.

Livre II · Chapitre 2

La paix des champs est toujours trompeuse. Les passions d'envie et d'avarice se développent l'hiver, pendant le sommeil des travaux ; sans compter les craintes réelles, d'hommes de guerre et de bandits, sans compter les loups et autres bêtes. L'apparence de paix vient de cette étendue des champs cultivés, où l'on voit à peine un homme ou deux ; ces distances font une guerre silencieuse. Mais je laisse les dangers réels, et, si je puis dire, les mystères réels. L'imagination suit alors une piste ; l'action court. Le paysan est brave, prompt, et résistant, comme on voit aux guerres, où, dans cette foule d'hommes, et devant le danger véritable, les dieux agrestes n'ont plus de lieu. Au contraire l'épaisseur des bois fut toujours sacrée. Cette nuit de midi et d'été est encore d'imagination ; car les formes y sont très distinctes ; mais

l'éclipse des choses y est continuelle, par la marche même de l'homme ; tout s'ouvre et se referme ; ce sont des mondes séparés ; outre que les troncs courent avec nous, et se cachent les uns les autres, et se découvrent ; les colonnes des temples imitent ces effets, et même l'entrecoupement des hautes branches, mais la signature de l'homme y est lisible ; au lieu que la nature des bois est profondément étrangère à l'homme. Une variété monotone fait qu'il y est aussitôt perdu. Il ne s'y plaît qu'en compagnie, et dans le tumulte humain des bûcherons et des chasseurs, ou dans les fêtes sylvestres, qui sont des exorcismes. Autrement on traverse les bois ; on les fuit, telle est la connaissance qu'on en a. Cette fuite est encore dans l'homme qui s'arrête. De toute façon il interroge, et sa vue s'adapte au delà de ce qu'il voit. Les jardiniers savent bien ménager les questions et les réponses ; mais aussi le jardin est urbain et politique. On ne cesse pas d'élaguer et d'y ouvrir des vues, ce qui multiplie comme un jeu le souffle qu'on reprend au sortir des bois. Un bois n'est nullement un jardin ; un petit bois est plus grand à sa manière qu'un grand jardin ; du jardin on sort toujours, on sort à chaque pas ; dans le bois on y entre toujours.

Nul ne vit dans les bois. Les bêtes n'y sont que pour se cacher, et toujours aux lisières, si elles ne sont poursuivies. L'homme n'y peut vivre ; il y prend seulement ses poutres et ses bûches. La vie dans les bois est une fiction ; l'homme des bois est un poursuivi ; on ne pense point que les forêts sont aussi inhabitables que les déserts de sable. On ne pense jamais assez que la nature est inhabitable, par l'envahissement végétal. Le défrichement est donc la lutte naturelle, et la forêt repousse l'homme. C'est pourquoi le vivant, biche ou chasseur, n'y paraît que par surprise. Et encore, par ces écrans de feuilles et de troncs, tout ce qui s'y montre en

mouvement est apparition. On reste devant des surfaces qui ne disent mot, à se demander si l'on a rêvé. L'expérience est toute de souvenir ; ce n'est qu'un récit dans le moment. La chose réelle nous défie par l'ordinaire. L'attention ne peut faire revue. La revue est toute notre science. L'horreur des bois est donc physiologique. Et le bois sacré des Muses n'est qu'un jardin. Le sacré est bien plus près de nous que le respect et même la crainte. Le sacré n'a point d'objet, ou bien n'en a plus. Le sacré c'est le contraste entre ce que l'on attend et ce que l'on voit. Le prodige, c'est l'arbre qui n'est qu'arbre et la forêt qui n'est que forêt. On dit bien qu'avant les dieux à forme humaine il y eut des dieux sans forme, et qui n'étaient qu'absence. C'est que le végétal n'est nullement homme ; la forme végétale nie l'homme. On s'y trompe quelquefois, voyant mal quelque forme de feuille, un œil noir qui n'est qu'un tronc entrevu, ou bien une branche noueuse qui imite un visage ou un bras ; mais ce genre d'apparition s'efface sans aucun changement, par le seul regard, encore plus vite que ne fait la biche, et plus étrangement, car on s'assure qu'il n'y a rien et qu'il n'y avait rien ; on reconnaît cent fois qu'il n'y avait rien. Cette manière de se rassurer est effrayante, et confirme le quelque chose d'autre, autre absolument, informe absolument. On ne sait quoi, qui est toujours caché, non pas derrière l'arbre, mais dedans ; non pas dedans, car ce n'est que fibre et sève ; le dedans est connu de la même manière que le dehors, ni moins, ni mieux ; il suffit de creuser, couper ou fendre. La même surface toujours se moque de nous. C'est que la petite ou grande peur est de nous ; semblable à notre ombre projetée sur la chose ; et certes les ombres ont nourri une mythologie, mais sérieuse seulement, à ce que je crois, par le culte politique ; on a repris de la vie agreste un dieu qui depuis longtemps n'effrayait plus même les

enfants. L'ombre de notre peur est toute épaisseur transparente et sans contour ; qui la fait jouer la perd. Comme le relief vu, qui n'est pas du tout relief. Ainsi nous regarde le spectre, dans le silence des bois et même dans la paix des champs. Ce n'est qu'une chose toute familière, et nous le savons bien. Plus nous le savons et plus nous en doutons. L'impatience de l'homme qui ne veut pas vivre avec la peur est d'agir enfin sur ce nœud d'arbre ou sur cette pierre qui refuse visage, afin d'achever le dieu. Tel est le grand exorcisme. Dans la statue quelque chose périt, c'est le dieu sylvestre, dont la substance est faite d'absence et de silence.

Une femme qui n'était point sotte, et qui se montra brave quand il fallait, disait qu'elle n'osait pas, le soir, regarder la nuit du dehors à travers les vitres : "J'ai peur, disait-elle, d'y voir quelque chose qui me ferait peur." Ce mouvement si naturel confirme tous les dieux. Car, si l'on évite la source sacrée ou l'arbre enchanté, si l'on fuit au lieu de regarder, si l'on se prosterne, on ne témoignera jamais que sur ouï-dire. Toutefois je crois comprendre que ce refus de chercher apaise plus qu'il ne trouble, surtout si l'on se tient immobile, tout replié, et tête basse ; car ce ne sont jamais que nos perceptions qui nous portent à imaginer, et ce n'est que notre mouvement qui anime les choses. La prière, dont nous saisissons ici l'image naïve et muette, serait donc aussi un exorcisme, et encore bien plus puissant qu'on ne croit. Le sommeil serait inexplicable, si l'immobilité n'éteignait pas les pensées. Il faut dire aussi que la prière mécanique, conformément à l'immuable modèle, couvre le récit bavard que l'on se ferait à soi-même. Et, au reste, toutes les passions vives excluent la transe sans objet. Les avares ne croient à rien ; c'est qu'ils sont occupés d'autres craintes et d'autres attentes ; mais aussi l'avarice suppose un état politique qui est ur-

bain en quelque façon. Une religion efface l'autre. Toutefois, du mouvement de prier, qui est en un sens refuser, il reste en chacun une grande prudence concernant ce qu'il pourrait croire et même voir. Au degré de la religion agreste, il n'est rien qu'on ne puisse croire, et un dieu prouve l'autre. C'est un genre de tolérance de croire par provision, et sans chercher de preuves. Le dieu est presque toujours l'imminence d'un dieu, ou même la simple possibilité d'un dieu. On se hâte de croire, dirais-je, par crainte de voir. On ne se promène point au sentier du dieu ; on se détourne, et c'est peut-être la perfection du croire, car on y trouve la paix. On surprend ici cette indulgence aux récits, et en quel sens le croire est ce qu'on donne aussitôt, comme on donne sa bourse aux voleurs, et encore bien heureux. Tel est le moment de l'invisible, et son lieu préféré.

C'est ainsi que la nuit bienfaisante recouvre à la fois le visible et l'invisible. Selon l'expression homérique, les hommes et les dieux s'endorment en même temps. Et, si je ne me trompe, dans la belle expédition de nuit de l'Iliade, les guerriers ne voient point de dieux. C'est que les dangers de nuit sont trop réels peut-être, et ce qui est caché par la nuit est de même espèce que ce qui se montre le jour. L'imagination y suppose des perceptions. Outre que la solitude la nuit n'est pas cherchée. Bien plutôt la nuit rassemble les hommes, et fait une sorte de ville. Ce n'est pas que les hommes dorment aussitôt que la lumière s'éteint, comme les poules. Mais il n'en est pas moins vrai pour tous que le soleil, cet éveilleur, emporte en se couchant ce vêtement de rayons qui habille nos pensées, même imaginaires. À la petite classe de mes quatre ans, il y avait un cachot noir où l'on enfermait le turbulent ; on aurait cru à un redoublement de cris ; mais non ; presque aussitôt l'enfant dormait. La première chose à faire, et la

plus utile, devant un cheval fou, c'est de lui couvrir la tête d'un sac, si on peut. Ainsi, après la fatigue du jour, et par le contact ami, l'homme attend et espère le sommeil ; il le sent comme une douceur sur les yeux ; il ne l'attend pas longtemps. L'insomnie est toute de malice, et plutôt diabolique, mais c'est un trait de la religion agreste que l'opposition du diable et de dieu n'y est pas encore posée. Pense aux rivaux et à l'empire, tu ne dormiras pas ; mais pense aux travaux, tu dormiras. Les dieux sont au dehors. Le bois sacré se resserre ; il est derrière la porte, et la porte est fermée. D'où je crois que toute la magie des nuits est au dehors. Le sabbat des sorcières est au loin sur la montagne ; il faut y aller. Le récit seul peut faire vivre ces visions ; la veillée même rassure, et l'on y joue à avoir peur. On y connaît le prix du foyer et le prix de l'homme.

Vienne donc le sommeil, et même les songes, qui au reste veulent un peu de lumière extérieure et les bruits du matin. L'homme ne craint point tant les songes, et sans doute il n'en craint que ses propres pensées. Le retour et l'importance des songes tiennent à une autre religion, celle des immortels à forme humaine. Le mystère des choses n'y est point, je veux dire qu'on n'y sent point la doublure de l'ordinaire par l'extraordinaire ; car si on les prend tout à fait au sérieux, alors ils réveillent comme un danger. Hors des messages des mots ou des voyageurs lointains, il n'y a, dans le présent des songes, aucune signification symbolique ou allégorique ; c'est le réel qui est allégorique, et tous les Poèmes le prouvent. Au surplus le songe est presque tout de récit, et inventé dans le récit même et dans la lumière du jour. L'âge des songes, autant qu'on peut dire, est l'âge des contes. Nous y sommes enfants par consentement ; sans quoi le réveil serait inexplicable. Nous nous laissons amuser. Il n'y a point de

dieux agrestes dans les songes, parce que l'attention n'y est point éveillée ni trompée. Il est propre aux songes qu'on n'y fasse point le tour des choses, ni aucune exploration ; on n'y est ni curieux ni étonné. Mais il est théologique que l'on se trompe aux songes ; et ceux qui y voudraient voir l'étoffe des dieux leur demandent trop. Bien plutôt ce sont les dieux qui sont l'étoffe des songes ; et je veux me tenir ici, un moment, à ce niveau de simplicité où les dieux ne sont rien qu'on puisse décrire. Comme l'eau de la fontaine, si sombre en son creux, si claire dans la main, le bois sacré est l'image de la nature, obscure par transparence. On n'y trouve que lui.

Livre II · Chapitre 3

L'ordre est là-haut. Quand l'homme lève les yeux, c'est une autre prière, plus virile. L'ordre est là-haut, dans les étoiles, dans les phases de la lune, dans les balancements du soleil. L'ordre est ici, dans le blé qui lève, dans la moisson qui mûrit, dans les fleurs messagères ; aussi dans les feuilles jaunies. Rien ne trompe. Et ce que nous attendons alors, ce n'est pas autre chose que ce qui arrivera. L'aurore annonce le soleil, et nul ne demande autre chose. Le soleil suffit, le jour suffit. La fleur n'est pas d'autre étoffe que la tige. Le printemps est tout bon ; quand viendra-t-il ? Le voilà dans ces anémones. Et les semailles d'aller après la charrue et la bêche. Le soleil n'est pas un magicien qui donne et retire ; prier c'est travailler. Platon cite un vieux proverbe : "Qui oserait dire que le soleil est menteur ?" Croire le soleil, c'est labourer l'hiver et fendre des bûches en août. Religion allègre, qui marche avec les travaux. Ici la fête de l'Annonciation, qui est toute la fête. Je

veux décrire maintenant la religion sans dieu aucun, qui fête seulement la fidèle nature, mais plutôt la réconciliation de la nature et de l'homme, et la reconnaissance dans le sens le plus fort. Je reconnais le rossignol et le coucou. Je reconnais l'hirondelle et la caille. Je reconnais les signes. J'attends l'événement, je le figure, je le nomme ; il n'y a rien derrière.

Je me plais à décrire notre fête du soleil, et à imaginer aussi ce qu'un sauvage en penserait. Quoi ? Nous dessinons le soleil sur le sol par le feuillage de l'iris ; nous promenons l'image du pain ; nous semons les roses. Le sauvage cherchera autre chose, et nous-mêmes aussi. Il faut réduire les fêtes à ce qu'elles sont. Plus grandes et plus belles, alors, comme un poème où tout est réel est le plus beau des poèmes. Sans idée aucune nous semons des roses ; c'est que les roses sèment leurs pétales au vent. N'allons pas croire que les peuples naïfs qui fêtent le Printemps fêtent autre chose que leur joie. Comme les fleurs s'ouvrent, les hommes chantent, et il n'y a rien d'autre. Ne cherchez pas le dieu ; cette foi se célèbre elle-même.

La fête de Pâques est la même partout, dès qu'il y a un hiver. Je me demande si les populations trop favorisées célèbrent assez le soleil ; ce culte si raisonnable n'est pas de chez eux. Mais plutôt vivant trop facilement à l'ordinaire, et surtout victimes de catastrophes imprévisibles, ils en sont réduits à un fétichisme violent. N'est pas paysan qui veut. Notre chaîne de Fêtes avance comme le soleil. Pâques célèbre la résurrection d'après des signes clairs. Noël célèbre la naissance d'après l'étoile annonciatrice ; de plus loin, dans le froid et la neige. La Fête-Dieu est le remerciement ; ce n'est que bonheur, et c'est le plus beau merci. Vendange est plus tumultueuse ; c'est que l'on sent déjà la fuite du soleil ; on

met la joie en fût ; vainement, il faut que les sentiments humains suivent le soleil et les feuilles jaunies jusqu'aux brouillards de novembre, où la fête des morts trouve sa juste place. Homère va chercher les morts dans les brouillards cimmériens. Mais je suppose que la fête des morts fut premièrement célébrée en attitude ; ce fut un échange de signes et un soudain vieillissement ; ce l'est encore. Les fêtes d'esprit ne peuvent réussir par l'esprit. Il y faut le décor du monde et la draperie de saison. Qui célèbre Noël en été et Pâques en automne, comme au Cap ou en Australie, celui-là institue l'irréligion ; c'est qu'en ces fêtes décrétées le corps rend un autre son que l'esprit. Il faut que tout le paganisme porte tout le Christianisme. Mais les savants sont urbains et travaillent à la lampe ; et quand même ils chercheraient dans les dieux supérieurs quelques traces d'un mythe solaire, ils n'y voient jamais qu'un souvenir de l'ancien culte dans le nouveau. La mémoire ne peut pas tant ; mais la puissance du soleil est toujours la même. Et la nuit de l'année fera toujours un recueillement, et d'abord une sorte de mise en boule, ce qui est prudence. La Noël manque de force, et appelle l'image d'un dieu enfant. Mais, sans aucun dieu, et par les tromperies du printemps, il est encore vrai qu'on se réjouit trop tôt et que l'on dévore les provisions, ce qui est carnaval, fête marquée de folie grimaçante, fête sans avenir, promptement suivie de pénitence ; car le froid revient, et, avec le froid, la peur de manquer, ce qui est carême, jusqu'à l'explosion de Pâques, où toutefois l'hiver se mêle encore, par l'idée de mort et de résurrection. Ces grands mouvements sont ceux de nos joies et de nos peines, et les mythes ne sont d'abord que des gestes par lesquels nous nous replions ou nous étalons. Les coquillages et étoiles de mer célèbrent la marée. Le soleil avance et recule comme une marée ;

nous ouvrons et refermons notre coquille ; tel est le fond de nos cérémonies, sur quoi vient broder la variété politique. Et, afin de nous garder de l'histoire, nous ne devons pas oublier que l'enfance est politique d'abord, avant d'être agreste, et que les dieux à forme humaine sont de nouveau les premiers autour de chaque berceau. Il n'en faut pas moins apprécier cette séparation de la nature et de l'homme, qui se fait en tout homme par les travaux premiers, sans que jamais la ville et César cessent d'entrelacer d'autres couronnes, couronnes de fer, aux couronnes de fleurs, ce qui ressuscite, sous le casque, les dieux de l'âge d'or. On remarquera que la religion paysanne va à la raison, par le sentiment des grands retours qui sont le rythme de notre vie ; mais que la raison d'état, si puissante dans l'enfant, déformera toujours la raison selon les plis d'une autre nécessité, qui ne vient pas après l'autre, mais qui est toujours ; ce que représente le gendarme au tournant de nos chemins paysans.

Les dieux sont composés, comme nous sommes ; je dirais même composés de divers animaux, comme nous sommes. L'on trouve encore l'agneau, le bœuf et l'aigle, mêlés aux branches et aux fleurs, dans les ornements de nos cathédrales comme dans les métaphores de Bossuet. Peut-être pressent-on qu'une religion sans images ne serait plus du tout une religion. Poussant plus avant, et serrant de plus près notre existence solaire, nous nous demanderons si une pensée sans images serait encore une pensée. La réponse est physiologique et ne peut être autre.

Das Was bedenke, mehr bedenke Wie. Seulement la physiologie s'étend au delà du corps vivant, comme Darwin l'a vu. Le milieu nous fait, le soleil nous fait, la proie nous fait, le compagnon nous fait. Comme l'organisme dessine toutes ces choses en sa

forme, ainsi la religion, quelle qu'elle soit, dessine en sa forme repliée mille fois, toutes les circonstances et le corps humain lui-même. Et le véritable intérieur, s'il en est, on le trouvera enveloppé de toutes ces écorces, comme il doit être. La métaphore ne fait que pieusement recouvrir, et encore recouvrir, ce qui ne peut vivre nu. C'est ainsi que la philosophie, l'imprudente, ne cesse de perdre l'esprit, qu'elle cherche, pendant que la religion ne cesse de le perdre en le sauvant. Il faut vivre entre deux.

Si l'on pensait selon les saisons et selon les fêtes paysannes, on penserait vrai ; si l'on pensait la campagne avant la ville, on penserait juste, car la ville ne se nourrit pas d'elle-même. L'esprit non plus ne se nourrit pas de lui-même. Un temple donne plus à penser qu'un livre, et le temple lui-même est mieux en sa place dans les champs et les bois qu'au-dessus des maisons serrées et du torrent des hommes. Vide d'hommes et pleine de traces, telle est la vraie route du pèlerin. Présentement, en ce pèlerinage, je ne laisse pas encore la forme humaine entre la religion et nous. Il y a mille raisons de croire à l'homme et mille de n'y pas croire. Il n'y a que raisons de croire au printemps ; c'est vivre. "Sois pieux devant le jour qui se lève", dit le petit oncle à Jean-Christophe. C'est se réveiller, c'est croire encore une fois. La vie, devant le regard de Darwin, implique le jugement que ce monde est bon. Prier c'est donc premièrement s'adapter, ou, mieux, se reconnaître apte. Ce que confirme Stendhal, ce mélancolique de l'après-dînée, disant que la vie est faite de matinées, autrement dit de joyeux départs. Les chants du soir ont couleur de tristesse ; la prière n'y est que d'esprit ; le monde ne la soutient guère ; c'est qu'il va lui-même s'effaçant. Au contraire le chant du matin rebondit sur l'objet et l'esprit se jette hors de lui-même. Sans ce pas

du colporteur rien ne serait fait et rien ne serait pensé. La ville est pleine d'aurores manquées, et les dieux y sont tristes.

Livre II · Chapitre 4

Toutes ces choses que je viens de dire, la plante les sait mieux que nous. Elle fleurit sous la neige même. L'arbre montre plus de sagesse, car il attend. Modèles d'espérance et de prudence, ce que signifient les couronnes. Aux uns, c'est la fécondité et même le trop qui est signe ; à nous autres, c'est la maigre fleur, qui signifie moins puissance que savoir, et moins richesse que foi. Ces deux signes sont d'importance ; le premier éveille les passions, et le second l'esprit que je veux d'abord considérer, dans ce paisible regard de l'anémone et de la violette. Aussi dans ces oiseaux gracieux, merle, coucou, loriot, rossignol, qui nous font part du printemps. Le canard, la grue, l'hirondelle écrivent leurs signes dans le ciel. Nos poules pondent déjà dans le froid, et les premiers nids sont toujours avant nos pensées de nid. Ce joyeux ménage des plantes et des animaux nous est divin, c'est-à-dire devin. Aussi l'idée de chercher l'avenir au vol des oiseaux est aussi ancienne que l'homme. Outre cela, la prudence quotidienne des bêtes, qui se voit dans leurs travaux et dans leurs moindres actions, conduit à l'idée d'une autre sagesse bien plus simple que la nôtre, et qui éclairera par la suite le dessous de la nôtre. Tels sont les animaux vus de loin.

L'animal n'est pas spectacle ; il chasse pour son compte ; lui-même est nourriture. Son sang ressemble à notre sang. Ces rapports violents obscurcissent la nature. Ils nous saisissent plus

fort dans l'animal apprivoisé et dressé ; car c'est presque notre semblable, et les différences éclatent par cela même. Il est urbain, comme il est enfantin, de croire à l'amitié des bêtes. Tout n'est pas idylle en cette familiarité, car on mange le bœuf. Si le bœuf se fie à l'homme, le bœuf a bien tort. C'est une raison de ne pas tant se fier au bœuf, même sans compter le coup de corne. Aussi l'on observe chez les dresseurs, qui font profession d'aimer les bêtes, et qui sans doute les aiment d'une certaine façon, une brutalité fort prompte ; c'est alors que l'on peut dire, en suivant Eschyle, que force gouverne et que violence n'est jamais loin ; et il en résulte, dans l'animal, des mouvements de peur qui en vérité sont très impolis. Ainsi c'est la familiarité même qui a interposé entre les deux regards un milieu trouble et une sorte de voile. Le tyran ne cesse jamais de se durcir. Comment analyser cette étrange formation de l'homme, qui explique, par le dressage des bêtes, une terrible partie de la politique ? Le paysan joue de sa colère, et le cavalier aussi. Un homme jeté par terre cinq fois de suite est en état de traiter le cheval comme il ne traite jamais l'homme, car il tuerait l'homme ; j'oublie l'esclave humain, qui en effet a part aux privilèges du bétail. On prévoit que la religion paysanne ne sera pas toute de bonne humeur.

L'animal domestique est donc comme un miroir de perfidie. On le craint parce qu'il nous devrait craindre. On le sert, on le croit, on lui obéit, on le tuera, on le mangera. Ce mélange est de ceux qui ont irrité la pensée ; et je vois que la pensée n'est pas encore apaisée. Une idée de faute et d'hypocrisie se trouve certainement par là. Sans aucun doute il faut un haut degré de sympathie, si l'on veut dresser ; et tous les dresseurs imitent autant qu'ils peuvent, comme cette meneuse de dindons de fabrique anglaise, qui va devant avec un grand manteau noir et un chapeau

rouge. Ce genre de politesse a transformé en ornement le vêtement de fourrure ou de plume ; et l'imitation du langage animal va encore mieux de soi. D'où l'on vient à nommer tel homme le Bison, tel autre le Loup, tel autre le Perroquet. Et, parce que le métier de dresseur, comme tous les métiers agrestes, se fixe dans une famille, on comprend à peu près le totem, au moins comme langage, et l'interdiction, selon la caste, de manger telle chair. Mais ce ne sont que des petits morceaux de la coutume agreste. Dans le fait les animaux furent des dieux partout ; l'Homme-Dieu seul pouvait effacer ce culte, quand la politique gouverna l'agriculture, et encore mieux quand l'esclave jugea la politique. La séparation de l'homme et de l'animal est un grand fait de religion, et qui se développe encore, mais non sans hésitation et retours, on dirait presque non sans regrets. L'homme-loup des sculpteurs, et la sirène de nos métaphores, en témoignent encore, et la chimère plus subtilement, par le sens que ce mot a pris. On ne peut épuiser cette immense idée ; il suffira d'y toucher par degrés, et avec précaution. Ces croyances natives sont, par leur nature même, à chaque instant reprises et repoussées, comme est notre amitié pour le chat.

Selon le travail agreste, il n'y a pas de coupure entre le sauvage et le domestique. Le même animal, qui est au foyer, à la basse-cour, ou à l'étable, se montre au bois, se montre comme une apparition, et nous applique à deviner sa présence invisible. C'est lui qui donne objet à notre peur première. Il est dieu par la familiarité, dieu aussi par l'éloignement. Naïvement les chasseurs sauvages se rendent le gibier favorable, par des politesses qui ne font que traduire une retenue naturelle. Cette guerre a ses rites, comme l'autre guerre. Ajax massacrant les troupeaux, c'est une punition pleine de sens. On dit que la religion est le sentiment de

l'incompréhensible ; et c'est vrai en gros ; mais la religion réelle n'agit jamais en gros ; elle ne pense jamais en gros. L'homme contourne les contradictions comme il contourne les troncs et les rochers, toujours appliqué à l'obstacle et imitant l'obstacle ; toujours au plus près. Ce geste de potier, de sculpteur, et de prêtre, c'est le rite, et c'est le culte. L'homme y est tenu par lui-même, et chacun de ses mouvements est composé. Tel est le sens de l'immobilité agreste, qui est un refus de penser. Aussi n'est-il pas aisé de comprendre le culte de la vache, ni l'autel au singe et à l'éléphant. C'est que le corps humain est ici en garde contre la pensée. Qu'on ne puisse improviser devant l'animal, ni se livrer au premier sentiment, cela est d'expérience pour le meneur de vaches encore plus peut-être que pour le dompteur de chevaux. Cette nature nous impose d'immuables formes. C'est ainsi que les sculpteurs trouvèrent l'immuable forme, et le vrai style, qu'ils n'ont pas aisément transporté dans les statues à forme humaine. Bref notre pensée tourne autour de la forme animale, et n'y veut point entrer. Le culte s'arrête donc à la forme extérieure, et le secret vient d'interdiction, selon la marche naturelle, puisque l'action règle la pensée.

Plus profondément, il n'est point permis de supposer l'esprit dans les bêtes, car cette pensée n'a point d'issue. Tout l'ordre serait aussitôt menacé si l'on osait croire que le petit veau aime sa mère, ou qu'il craint la mort, ou seulement qu'il voit l'homme. L'œil animal n'est pas un œil. L'œil esclave non plus n'est pas un œil, et le tyran n'aime pas le voir ; toutefois en ce cas, qui est tout politique, on imagine aisément la haine, la crainte, l'espérance ; au lieu que devant l'animal on repousse toutes ces choses, dessinant et achevant au contraire l'impénétrable, l'imperméable forme. On s'arme ici de piété, contre une pensée importune ; et

encore une fois la prière agreste est un monstre d'inattention. C'est aux travaux sur la bête que l'homme apprend à ne pas penser. Il se détourne ; et il y a du fanatisme dans ce mouvement. L'animal ne peut être un ami, ni même un ennemi ; n'en parlons plus, parlons d'autre chose, ou parlons sans penser. L'homme le doigt sur les lèvres, c'est le silence de pensée qu'il impose d'abord à la nature ; c'est le droit refusé. Cette dureté, ce mouvement d'épaule, ce travail repris, cet arrêt des pensées est dans tout geste de religion. Le rite est un impénétrable refus ; le Sphinx, de toute façon, figure les anciens dieux.

Livre II · Chapitre 5

La violence est partout sous la paix des champs. La foudre, l'éclair, la tempête, le torrent sont des excès. L'homme contourne cette démesure ; il apprend à ne pas la craindre ; il apprend à la craindre en lui-même ; il s'y joue quelquefois, et c'est un jeu sauvage. Il faut comprendre que la religion n'a pu tourner de ce côté-là sans revenir honteuse et secrète. Il faut maintenant toucher à ce fond trouble des passions, qui est dans toutes, et qui les punit toutes. L'esprit s'y immole comme sur un bûcher. Contre quoi le sacrifice est une précaution. Rite, tremblant rameau. Je descends aux enfers ; que les dieux de marbre me protègent, car l'esprit n'y peut rien.

L'esprit s'est perdu par l'orgueil ; et l'orgueil n'est pas principalement ni premièrement un sentiment contemplatif ; il est un élan irrité, un mouvement indomptable, une colère qui s'augmente de soi, mais une suffisance plutôt qu'une dépendance, et

d'une certaine manière une domination par l'excès. Telle est la passion du tyran, et chacun est tyran. Je prends donc l'orgueil par la matière, et c'est bien la première apparition de l'esprit. Le sentiment populaire est que les esprits ne sont pas tous bons. Ici donc l'esprit recherche l'extrême malheur, et se console par une frénésie qui est son œuvre. Mais il faut commencer par les mouvements les plus mesurés.

Il y a démesure dans la nature, soit par l'énorme tempête, soit par l'immensité des sables, soit par les glaciers et les pics neigeux, soit par l'exubérance végétale ou animale, soit par l'excès des masses humaines en effervescence. En toutes ces circonstances, l'homme se sent petit et faible ; mais il rebondit de tout son esprit ; il essaye son pouvoir de braver et d'oser ; il le trouve sans limites. La peur est vaincue. La mort est vaincue. Tel est le sentiment du sublime, et il y a du sublime dans tous les excès. L'ivresse ne peut être médiocre dans un être qui pense. Tel est le genre de folie qui nous porte au spectacle des choses effrayantes et inhumaines. Nous voudrions un pic plus sauvage, des vagues plus hautes, une solitude plus terrible. Essaie, univers, essaie ! Ce mouvement nous porte au risque, à l'ascension, au vol, à la guerre, à tous les genres d'exploration. Ce genre de courage réside certainement plus bas qu'on ne croit. Car l'orgueil n'est jamais d'esprit seulement ; le héros sent tout au moins une provision de tempête et un monstre indomptable ; et, comme Platon l'a vu, il tient toujours une colère prête à soutenir l'audace d'esprit. Par là non seulement l'homme se juge roi, mais encore il produit de lui-même une force de nature non moins merveilleuse que les forces environnantes ; et l'accroissement de cette colère retenue promet toujours plus ; d'où il se sent invincible et immortel, même comme nature.

La danse des forcenés est un exemple bas, mais d'autant plus remarquable, de ce déchaînement pour le plaisir ; l'esprit joue alors purement à se perdre ; et je mettrais dans mon enfer, si j'en voulais décrire un, cette danse démoniaque, bien plutôt que le supplice de Tantale, où l'homme est moqué. La danse furieuse des Tourneurs est bien au-dessus des désirs ; elle est plutôt défi à la douleur. Le suicide se trouve par là, et sans doute violent sous des formes tranquilles, comme la manie des alpinistes. Le délire guerrier est du même ordre, et ni plus ni moins honorable ; ce n'est toujours pas peu. On doit rendre justice ici à une espèce de cruels, et, qui sait, à toutes les espèces de cruels. Car les uns ne s'épargnent pas eux-mêmes, et reçoivent les coups comme ils les donnent ; mais tous essaient leurs propres forces contre la pitié, qui est, en son plus bas et plus fort degré, une grande honte ; car on se sent défaillir à la vue d'une plaie. La victoire sur la pitié est redoutable. C'est un genre de fécondité. D'où l'on approche de comprendre, et même de ressentir un peu, les enfers de l'ancien Mexique, où par milliers on égorgeait les captifs ; telles étaient leurs fêtes. C'est une prodigalité de nature, qui veut s'égaler au soleil et au volcan. Et c'est bien une vengeance de faiblesse, mais de force aussi. Bien au-dessus de l'animal, qui tue pour manger, et fuit sans cérémonie. Je laisse seulement apparaître ici les sacrifices humains médités et préparés ; ils ne sont qu'un reste ; ils ne sont qu'un rite ; et le dieu y est extérieur. Au niveau où je veux me tenir maintenant, le dieu est intérieur ; et, si l'on regarde bien, c'est déjà l'esprit.

La fécondité est un excès ; le printemps est un excès. Ce moment ne va jamais sans ivresse, et le propre de l'ivresse est de s'enivrer par soi, c'est-à-dire de mouvement et d'audace, et d'excès sur excès. Le vin est un moyen d'éveiller ces forces

dormantes ; et il y a du généreux dans le buveur. Un vin est dit généreux ; mais l'esprit n'aime pas recevoir sans donner. Aussi le plaisir de boire est-il peu de chose auprès du pur plaisir d'avoir encore plus de plaisir, je dirais presque de vaincre encore plus de plaisir. Dans l'ancien langage des corporations, le plus hardi buveur était nommé Sublime ; ces manières de parler sont des lueurs. Ici encore un rite. Ici encore Bacchus. Mais dessiner Bacchus, c'est déjà l'éloigner de soi. On ne nomme point le dieu des grands mystères, on ne peut. Cérès, mère des moissons, est un dieu qui ne peut.

Je crois que l'homme n'a pu éloigner de soi ni dessiner le puissant dieu des animaux et des hommes. Éros et Aphrodite sont des politesses. L'art indien exprime quelque chose de plus fort par l'entassement et entrelacement des formes animales ; aussi par la multiplication des jambes et des bras. Le dieu de la fécondité, c'est l'organe même, et les religions supérieures ne l'ont pas vaincu sans peine. Par un retour de réflexion il se montre une sorte de manie, même dans l'archéologue, de retrouver partout ce symbole, si aisément confondu avec l'arbre, avec la colonne, avec l'obélisque. Et cette confusion est en nous, puisqu'il est évident que toute notre force est dans toutes nos victoires. Sans doute le sublime de l'homme s'exerce à vaincre la pudeur comme la pitié, et n'y parvient que par une ivresse qui est la plus difficile à avouer ; d'où vient qu'on ose tout. Le sabbat, plus familier à nous que les mystères d'Éleusis, est une sorte de délivrance, par la représentation de ce diable à forme de bouc. Nous feignons que le diable et les sorcières sont un monde séparé et maudit. Ce qui est, comme chacun le sent, se séparer par politique de la partie excessive de soi, et renoncer au bien comme au mal. Mais rien n'est maudit, et le génie de Platon a su mêler de nouveau le ciel et

la terre, ce qui nous remet en épreuve, tous. On oublie quelquefois que Socrate parlait à Alcibiade ; manière de parler à soi.

Ces délires sont agrestes. La ville n'en donnerait pas l'idée. Ménades et sorcières retournent au champ et à la montagne, comme pour lutter de plus près avec l'énorme nature. Et c'est bien là que ces impétueux mouvements, qui dépensent, conservent et propagent, trouvent un autre remède que la folie et la mort. Car là l'homme gagne continuellement sa propre vie par travail et fatigue. Là périssent guerre et luxure, après de brefs soubresauts. La vierge porte des fleurs à l'autel de Vénus, et rougit ; ce mouvement du sang en dit assez. Les foins mûrissent ; la vache attend aussi, le nez sur la barrière ; les poules s'agitent ; le renard guette. C'est ainsi que la fécondité amortit ses propres vagues ; et surtout dans nos pays tempérés où le printemps n'est qu'une aventure, et où commande l'avarice à la coiffe noire. Le dieu Terme est le plus fort.

Livre II · Chapitre 6

L'homme se retient. Il ne mange pas comme les bêtes, car il voudrait alors être pire qu'elles. Il ne tue point non plus comme les bêtes. Le sacrifice d'un bœuf à Jupiter ou à Neptune est absurde à première réflexion ; car Jupiter vit d'ambroisie ; et, au reste, après avoir brûlé quelques poils, on mange très bien l'animal. C'est que le sacrifice est moins une offrande qu'une manière de tuer ; et ce qui est sacrifié, comme il convient, c'est l'ivresse de tuer, le bain de sang et d'entrailles, et autres horreurs qui tuent le tueur. Par meilleure réflexion il faut donc admirer au contraire,

comme une pratique de raison, ce prélude du repas, et cette franchise d'amener au jour la boucherie et la cuisine, et de les faire cérémonieusement. Et ce n'est qu'artifice, non pas tout à fait artifice, si l'on imagine que le dieu politique est le témoin et l'ordonnateur de ces choses. C'est porter la politesse jusqu'à son extrême contraire ; et la politesse, en cette situation difficile, est toujours très ornée. C'est pourquoi les cornes de la génisse sont dorées, pourquoi les bandelettes sont nouées, pourquoi c'est le prêtre ou le chef qui porte le coup ; et c'est mauvais présage si le coup ne tue pas net. La force est prise à ce piège, et civilisée au plus près. Nous sommes barbares à côté, par hypocrisie ; nous ne voulons pas voir tuer ; nous mettons toute notre politesse dans le manger. Toutefois elle est encore la même ; car il n'est pas séant d'empoigner son couteau comme pour tuer encore une fois le bœuf en daube ou le poulet rôti. Découper les viandes était un haut emploi du palais, il n'y a pas longtemps ; et c'est encore un geste de danseur.

La danse villageoise est un rite d'amour. J'y admire le sérieux, et l'économie des mouvements ; on dirait que la folie guette et que l'emportement guette ; et c'est vrai qu'ils guettent. Le paysan ne croit pas tant à la civilisation ; il en sauve ce qu'il peut, ce qui est mieux qu'y croire. Les révérences, les avancées et les reculs, et surtout cette lente farandole où chacun est tenu par tous, sont la négation même de toute bacchanale. Mais aussi ne conte-t-on pas que les bacchantes ont tué Orphée ? Ces mythes ont un sens très riche et très clair, dès que l'on veut bien recevoir, comme hypothèse de travail, que l'homme est le seul ordonnateur des danses et des cultes. C'est qu'il n'a jamais cessé de lutter contre soi. L'alignement au cordeau et le cercle du compas sont des triomphes de la réelle philosophie ; et la danse déjà. Sans comp-

ter la musique, qui, en la danse tout au moins, ne fait d'abord que marquer le bruit des pieds, toujours par une précaution contre la violence, car qui frappe du pied déjà s'irrite. Le chant règle les cris, qui iraient d'eux-mêmes à la fureur, comme la dispute le fait voir.

Le spectacle aussi est un rite. Et souvent les trop abstraits philosophes s'étonnent qu'on se plaise à exciter en soi-même et par industrie, la pitié, la crainte, et même l'horreur. On se plaît à les éprouver parce qu'on se plaît à les vaincre, et encore en foule, dans la presse d'hommes où ces émotions grandissent comme une tempête. Mais aussi la foule est immobile, silencieuse, et rangée de façon à se voir elle-même ; en outre, et par surcroît de précaution, les anciens interposaient encore entre le Prométhée enchaîné et les spectateurs assis, une autre foule composée et dansante, qui apprenait à la grande foule comment il convient de contempler le malheur des hommes et le courroux des dieux. Un théâtre est de religion. Ou bien alors c'est le très irréligieux comique qui délivre les hommes, par le spectacle même de leur très sérieuse sottise. Car le rire désarme toutes les fureurs, même voluptueuses ; et la plus ancienne expérience a toujours jugé que le rire est sain. C'est vaincre les dieux précisément où ils sont, dans le thorax et le ventre. C'est délier l'animal pensant. L'esprit ne peut pas plus ; et c'est peut-être assez.

La poésie, la prose, le beau langage sont des rites. On s'étonne quelquefois de n'obtenir presque rien des nouveautés, comme de ces inventions souvent expressives qui font l'argot. Il suffit de remarquer que l'improvisation prend aisément la forme de l'injure, par un oubli d'être homme. Et au contraire la prière délivre, par la sécurité qu'on y trouve, comme aux jardins ; on ne se lasse

point de la sérénité ; c'est qu'aussi elle est promptement perdue. Les gestes rituels ne sont jamais vifs ni imprévus ; au reste le vif et l'imprévu sont presque tout dans l'impolitesse. Et comme il faut parler au cheval avant de le toucher, encore bien plus évidemment pour l'homme, qui est de loin l'animal le plus ombrageux. Il y a de l'oraison dans toutes les œuvres d'importance, et même dans les romans de Voltaire. Observez maintenant les gestes d'oraison ; on n'y trouve rien de violent. On devine de loin le mouvement, qui exprime toujours la sublime confiance, par exemple dans les bras levés.

Les rites, quels qu'ils soient, tiennent toujours à l'utile des travaux, et à cet autre utile, plus caché, contre les passions ; en quoi ils conservent l'être et la structure, et au total la santé. Ils sont aussi peu de hasard que les chaumières. Horace promet à sa fontaine le sang d'un chevreau. L'esprit rêve d'abord follement devant cette eau profanée ; mais ce chemin ne mène nulle part. Il faut premièrement apaiser la misanthropie ; alors l'idée se montre, qui est que le sérum du sang est un moyen de filtrer l'eau. On m'a cité, comme un exemple d'absurde superstition, le respect pour les toiles d'araignée aux petites fenêtres des étables ; l'explication est devant les yeux, en ces cadavres de mouches suspendus. Que le hasard vous serve ; mais préparez-vous aussi à l'accueillir. Un rite s'est offert à mon regard, il n'y a pas longtemps, émouvant par l'apparence, et plus beau encore en sa vérité. Comme je remarquais un vieux grand-père qui ne pouvait plus que se promener de champ en champ, je le vis immobile sur un genou, et je pensai qu'il priait. Mais une paysanne à qui je le montrais dit seulement : "C'est ainsi qu'on se repose par ici" ; depuis j'ai remarqué plus d'une fois cette attitude, convenable surtout au printemps et à l'automne, convenable aussi à l'âge, conve-

nable aux pensées. Je ne veux point dire par là que ce vieil homme ne priait point ; bien au contraire.

Livre II · Chapitre 7

La nature ne cesse d'annoncer. Arbres, fleurs, oiseaux, fourmis, tout nous conseille. L'homme des villes observe le nuage et la fumée ; et cette vieille femme devinait la pluie d'après la cage aux serins, car ils répandent l'eau quelquefois, et c'est signe de pluie. En cet exemple si simple l'imagination ne peut que s'égarer, et les signes se trouvent magiques par ressemblance ; ces serins parlent par gestes, à n'en pas douter. Dans le fait les abreuvoirs d'oiseaux à niveau constant sont des baromètres fort sensibles, et l'eau descend quand la pression de l'air diminue. C'est ainsi qu'on peut dire vrai et être soi-même dans le faux. Occasion de remarquer encore une fois que l'expérience, qui ne trompe jamais, trompe aussi toujours. Descartes a trouvé qu'il ne fallait jamais s'y fier, quoiqu'il fallût s'y fier finalement. Mais Descartes lui-même est de conquête difficile. C'est encore un oracle, et beaucoup iront à sa maison comme d'autres au chêne de Dodone. De toute façon, l'oracle vaudra ce que tu vaux, et c'est ce que le fronton de Delphes disait : "Connais-toi."

Il est hors de doute que l'esprit citadin a administré les oracles comme tout. Les poulets sacrés étaient fonctionnaires, c'est pourquoi Cicéron se permettait d'en rire. De tout temps la religion agreste vint mourir à la ville ; ce mouvement est éternel comme celui de la mer. Je ne fais pas ici d'histoire, et l'ordre est seulement comme des racines à l'arbre. Si la ville ne peut vivre que de

la campagne, il est vrai aussi que la vie paysanne ne fut jamais rien de saisissable sans la ville, car la police est de ville. Il y eut donc toujours une théologie de l'oracle. Mais l'âme de l'oracle reste errante dans les champs ; c'est là qu'elle reprend vie. C'est là que le vol des oiseaux signifie saison, tempête, ou reptile, ou chat ; c'est là que l'appel de la poule aux poussins fait qu'on cherche au ciel l'épervier. C'est dans les bois que le cri du geai d'arbre en arbre permet de suivre pas à pas l'invisible chasseur. C'est là qu'un lièvre traversant veut qu'on s'arrête, qu'on hésite, que l'on change ses projets, qu'on aille peut-être chercher d'autres armes ; car cela signifie poursuite, c'est-à-dire chasse faite, ou bien animal plus dangereux. Le vrai paysan se meut dans les oracles ; il tourne autour du signe ; il compose les signes ; il infléchit son action d'après eux. Cette interprétation est pleine de ruses, et la volonté y trouve passage. Il reste un doute ; il reste permis d'oser. Le citadin, au contraire, prendrait absolument les signes, parce qu'il a perdu le fil des signes aux choses. Aussi ne croit-il aux signes que par un désespoir de décider ; il jette la pièce en l'air, et l'effigie de César décide, comme il est convenable.

Le vol des oiseaux finit par décider absolument, comme le décret de César décide absolument du vendredi et du dimanche. Mais l'esprit de l'oracle est plus souple, et du même pli que les choses. Il reste vrai, pour les choses lointaines, incertaines, périlleuses, qu'il est plus sage de se retenir. On comprend que le modèle viril n'éclaire pas assez les superstitions de l'enfance, pour laquelle tout est ou permis ou défendu. Sans compter que la crainte travaille pour l'oracle, même dans les esprits forts ; car la seule pensée d'un oracle qu'on a bravé fait dévier la flèche un peu ; non pas toujours parce qu'elle est contraire, mais seulement

parce qu'elle est une pensée. On a prédit à ce paysan qu'il mourrait d'une fourche, à la même place que son père. Si cette pensée lui vient en cette place, et dans un périlleux équilibre, le voilà embroché. Et, parce que le récit de veillée emporte ces choses merveilleuses selon une autre loi, on croit toujours aux signes plus qu'on ne voudrait, et même plus qu'on ne croit y croire. On n'aime pas trop l'oracle qui vient surprendre ; on aime mieux l'aller chercher. On ne va au temple que si l'on veut ; on y cache toute la peur, si on peut ; et c'est une naïveté admirable, et en somme assez savante, que de dire que nul n'y peut entrer. L'adolescent pose son offrande au seuil et s'en va ; il ne demande rien ; ce mouvement est adorable, car c'est celui du bonheur.

Suivons encore une fois les coureurs des bois, les meneurs de troupeaux, les émigrants, les nomades. Non seulement un oiseau, une troupe d'oiseaux, un galop de bête signifie quelque chose ; mais même l'estomac de la bête qu'on vient de tuer mérite attention ; on y peut voir les graines et fruits qui sont mangeables en pays nouveau ; on y trouve la preuve qu'un pâturage n'est pas loin, et peut-être une source. En outre, comme on l'a compris, toute précaution et toute attention est bonne pour dépecer ; la viande est amère si l'on crève la poche à fiel. Cette méthode d'observer, et d'abord de respecter, se lie naturellement au sacrifice. Mais j'y devine encore quelque sentiment plus sauvage, qui vient d'une sympathie forte. Car les blessures, surtout de guerre, rendent aussi des oracles ; et cette ressemblance des entrailles saignantes avec cette partie de soi qui annonce peur ou courage sans permission, fait que ce livre des entrailles est tragique par soi. Peut-être sent-on plus vivement, alors, ses propres pressentiments, si terriblement annonciateurs de courage ou de fuite. L'homme est à lui-même un terrible oracle, parce que les premiers

signes ne font jamais que s'accroître par la peur ou l'espérance qu'on en reçoit. Ajax sent dans ses membres déjà en mouvement qu'il sera brave et vainqueur. "Je sens, dit-il, qu'un dieu me pousse." Ce dieu est nommé ; nous risquons de franchir un degré de trop.

L'homme a tiré oracle du corps humain, plus naïvement, c'est-à-dire plus anciennement. Non pas seulement dans les sacrifices humains, mais aussi dans les tortures rituelles infligées au prisonnier, d'où est venue la torture d'inquisition, c'est-à-dire d'enquête, qui est d'hier, et urbaine, et même juridique. Espérait-on, en tous ces cas, saisir dans les soubresauts mêmes du corps un secret que la bouche ne voulait pas dire, et peut-être ne pouvait pas dire ? On compte alors sur l'involontaire ; et qu'y a-t-il de moins volontaire que les signes de la souffrance ? Cette curiosité passionnée est encore autre chose que le mouvement si naturel d'achever la menace. L'esprit de vengeance n'y est pas tout, et le supplice signifie bien plus d'une chose.

L'involontaire est-ce que l'on remarque dans l'innocent, l'idiot, l'épileptique. Ces mouvements ont été dits inconscients, et c'est une erreur de mot qui a mené loin ; mais cette scolastique passera. Au vrai, il n'y a de conscience que du volontaire, et de pensée que volontaire. Et ces mouvements oraculaires du corps non gouverné ne sont que pure nature, comme les arbres et les sources, comme les grues et les lièvres. On a toujours pressenti que les innocents disaient beaucoup sans savoir ; et en effet ils disent tout, par une liaison toute naïve avec la nature. Les innocents remuent comme les feuilles des arbres, et font un bruit de paroles, et des gestes que l'on est sur le point de comprendre. D'où l'attention et l'admiration à ces signes de hasard, qui,

d'ailleurs, par la forme humaine, se rattachent toujours à la conservation de l'espèce, ce qui fait réussir quelques prédictions. Cet état n'est nullement celui de l'enfant ; l'enfant est bien mieux gardé et bien plus politique. Il n'y a point de politique dans la Pythie, quoiqu'il y en ait beaucoup autour. Et la Pythie n'est qu'un corps tout livré à la nature, ou peut-être rendu à la nature par quelque procédé pharmaceutique ; sans compter une part de comédie, qui est d'ailleurs dans tous les fous et convulsionnaires. Je renvoie aux derviches tourneurs, que j'ai décrits en leur place ; et ces comédies de fureur, qui finissent en fureur démente, éclairent beaucoup toutes les passions. La Pythie est donc une folle qui fait la folle, et que l'on observe à peu près comme on fait les oiseaux, et un peu aussi comme on fait les entrailles ; car il s'exerce ici une sympathie qui dispose à croire. Quant à l'oracle même toujours énigmatique, et peut-être ambigu par la comédie, l'homme qui travaille ou gouverne en fait ce qu'il peut, comme il fait de toutes ses croyances, par une ruse qu'on ne comprendra jamais bien. Tibère punissait l'astrologue, et l'astrologue entendait très bien le jeu. Le mouvement de punir le porteur d'une mauvaise nouvelle est un mouvement odieux dans le tyran, qui peut trop ; mais c'est un mouvement naturel en tout homme, et une sorte de défense contre le désespoir, qui est ici le réel messager. Bref l'homme se tire des oracles comme des autres dangers. Souvent la superstition couvre le projet ; toujours elle s'y accorde. D'où l'ambitieux est incompréhensible, et le flatteur, méprisé.

Livre II · Chapitre 8

Le sorcier est politique, et je ne le vois point pythique du tout, ni religieux. Il ne croit qu'à lui-même, et la part de comédie dans l'extravagance est ce qui sauve ce genre d'esprit d'être tragédien pour lui-même. On achète un sorcier, on n'achète pas une Pythie. Aussi voit-on que la confiance va à la Pythie, au lieu que la défiance suit le sorcier. Il n'est pas aimé ; son regard surveille ; il y a de l'observateur dans cet œil, comme dans celui du comédien. Et toutefois ce regard annonce plus qu'il ne tient, car ce penseur, toujours trop estimé, ne compte que les effets ; nul ne se soucie moins des vraies causes. C'est par là que le sorcier est crédule, quoique incrédule et positif jusqu'au cynisme par un certain côté. Et ce qui trompe le sorcier c'est la passion de gouverner ; car les hommes se rallient souvent par des causes qu'ils ne disent pas, et qu'il n'est même pas utile de connaître ; or le sorcier soupçonne cette double comédie, ce qui fait la diabolique ironie. Tel est Faust, et tel est le poète, parce que tous deux réussissent trop.

J'ai poussé trop avant ce difficile portrait, qui annonce un autre degré de l'homme et une religion plus urbaine qu'agreste. Avouerai-je que dans ce monde très civilisé où les sorciers abondent, mais fort prudents, je me suis souvent amusé à achever le sorcier, ce qui dit tout, et ne plaît point du tout au sorcier ? Il faut pourtant revenir, et deviner l'inachevé sorcier des champs. Quel cortège que ces moutons qui suivent l'homme à la grande houppelande ! Il est leur dieu. Il les console, il les guérit ; lui seul sait les conduire jusqu'à l'abattoir ; sans cette providence, ils mourraient trop tôt. Il n'est guère de berger de moutons qui ne passe pour sorcier. Et je crois que les sorciers agrestes furent d'abord les dresseurs d'animaux, dont la patience n'est pas

connue, et qui font voir soudain d'étonnants effets. On peut dresser toutes les bêtes ; mais, comme Lucrèce l'a vu, on ne peut pas toujours mêler aux travaux les bêtes dressées. Les charmeurs de serpents et les dompteurs de lions sont demeurés hors de notre industrie. Toutes les sorcières de nos contes paraissent environnées d'animaux, presque tous dangereux. C'est ce qui me fait supposer que l'art des sorciers s'exerça toujours principalement sur la nature animale, et peut-être aussi sur la nature végétale, toujours par patience, moyens accumulés, et très bonne mémoire, sans aucune science véritable. Ce qui n'empêche pas que l'astronomie doive beaucoup aux astrologues, et la chimie aux alchimistes. Car ces faiseurs de pluie en vinrent à observer, à mesurer, à compter les temps et les époques, et surtout à conserver les faits remarquables en des archives secrètes, d'où ils vinrent à employer aussi, parmi d'autres ruses, les nombres, les figures, et les paroles. Et toutefois il reste une profonde sottise dans tout ce grimoire, et une crédulité qui passe de bien loin la commune opinion, qui craint ici plus qu'elle ne croit.

La plus haute religion, toujours mêlée aux anciens dieux comme l'âme au corps, a brûlé nombre de sorciers et sorcières. Mais ce mouvement de vengeance vient de plus loin, ou plutôt vient de plus humbles sources. Il y eut toujours, dans le commun jugement, cette idée assez profonde que les sorciers n'agissent que pour le mal ; et telle est la destinée de ceux qui peuvent beaucoup sans savoir assez. Peut-être faut-il dire qu'on usait surtout des sorciers parce qu'on les craignait. Aussi il n'y a point d'amitié pour les sorciers, et ils le savent. C'est leur métier de ne jouer que sur la partie basse de l'homme ; et c'est leur consolation de mépriser. Sans doute ne choisirent-ils jamais ce triste métier ; mais plutôt ils y furent comme exilés et condamnés, d'après une puis-

sance d'abord involontaire. Mais il faut compter aussi avec l'injustice enfantine, qui cherche d'abord des sorciers partout, et divise le monde des hommes en bons et méchants, ce qui confirme les uns comme les autres. Il n'y a point de famille où l'on ne se serve de quelque nain très inoffensif, ou de quelque bossu, ou de quelque chiffonnier, pour obtenir que l'enfant mange sa soupe ou aille au lit. C'est faire grande injure à l'homme, car il joue enfin son rôle d'épouvantail ; et voilà une sorte d'amitié diabolique. C'est comme de faire peur d'un chien en disant qu'il est méchant ; même un chien, cela ne contribue pas à le rendre bon, car les signes de la prudence et de la défense sont renvoyés et imités mille fois comme par un jeu de miroirs ; et les yeux qui observent qu'ils font peur font très peur. Tel est l'éclat sinistre de ce mauvais œil, si redouté partout, quoiqu'on ne l'avoue pas toujours. On suppose aisément qu'il fait sécher les moissons, qu'il fait mourir les vaches, et qu'il est même funeste aux enfants. Songez aux répercussions, en celui-là même qui sait ou soupçonne qu'on croit qu'il a un tel pouvoir. Le sorcier est toujours plus sorcier qu'il ne veut. Les malédictions et conjurations s'expliquent assez par ce cercle terrible, que souvent les sorciers n'ont pas tracé si profond. On les hait, on les prie, on les paye, on les maudit, on les brûle, et tout cela va de soi. Tout le mal d'imagination va de soi. On voit qu'il est nécessaire de démêler les mille sources des passions religieuses. Il serait absurde de penser que l'Église a inventé les sorciers. Elle les a trouvés et repoussés et damnés, comme tous les dieux inférieurs. On s'indigne quelquefois de l'enfer, comme si c'était une invention des prêtres ; mais l'enfer va de soi. J'essaierai de suivre cette idée ; sûrement elle m'échappera, par l'ampleur et la profondeur. Toutefois il faut essayer. Le sorcier désespère déjà quand à peine seulement nous espérons.

Livre II · Chapitre 9

Le bien au soleil, divisé par les sillons mêmes, se compte en journées ou mieux encore en hommées. Un sorcier peut multiplier malignement la rouille du blé ; mais il ne peut point labourer en une heure, et sans bœufs, un champ de trois journées. Il reste une marge de sorcellerie pour tout ce qui est malheur, comme tempête, sécheresse, loups, fouines et taupes ; mais la raison s'étale dans les champs cultivés ; la semence qu'il faut croît en raison des sillons, et les betteraves récoltées croissent en raison des rangées. Deux surfaces labourées sont aisément comparées, soit d'après le temps du travail, soit d'après le produit. Ces rapports sont sous les yeux et devant les mains. Les deux dimensions sont figurées par la culture même, qui fait des alignements et des distances égales. Compter des tas, compter des sacs, compter des plants, compter des journées d'homme, cela est imposé par le métier même ; et savoir qu'un nombre dépend d'un autre, c'est savoir le nombre comme il faut. Ainsi le petit d'homme mûrit par les moissons. Ce plaisir d'évaluer ne s'use point. L'arpenteur est né paysan. Cet art est continuellement jugé par les échanges et partages. Et l'arpenteur n'est pas sorcier du tout.

La mesure du travail est restée longtemps cachée aux physiciens ; cela étonne, et donne une première idée de la magie urbaine, où tout semble dépendre de conventions. On convient, dit le professeur, de mesurer le travail par une force agissant sur une longueur. Six bœufs traçant le sillon figuraient la chose ; personne ne peut penser que deux bœufs font autant de travail que six, ni qu'un sillon de longueur double ne correspond point à un travail double, pour un même nombre de bœufs. De telles mesures du travail permettent d'apprécier les terres lourdes et lé-

gères, et, par comparaison avec le produit, les terres plus ou moins fertiles. Le bon sens paysan, si justement célébré, n'est point fils du hasard. C'est peut-être que le rapport entre géométrie et arithmétique est ici proposé continuellement, et continuellement rappelé. Un domaine peut être évalué en hectares, en journées, en bœufs, en chevaux, en hommes ; toutes ces mesures se correspondent, et ne peuvent varier qu'ensemble. Un troupeau de vaches, un attelage, une table servie, sont donc des spectacles de raison. Peut-être n'a-t-on pas assez considéré la faveur et la chance, qui sont les reines de la ville. On pourrait dire alors que la raison naît aux champs et se perd à la ville. S'il y a d'autres règles à la ville, et d'honnêtes métiers aussi, ce n'est toujours pas chez le banquier ni chez le prince qu'on apprendra à les connaître.

On a défini l'homme comme l'animal qui fabrique des outils. C'est vrai, mais ce n'est pas juste. L'outil est un témoin de pensée et un calcul de puissance. L'ancien sceptre est un bâton ; et le bâton, le même bâton, est par lui-même une règle et une loi. L'ancienne charrue n'est qu'un bâton traîné ; le sillon est la trace du bâton, plus nette que celle de l'homme. Le droit est écrit dans le labour. Tous les outils sont des bâtons ; le mètre est un bâton. Le levier est un bâton ; et la roue, âme de toutes les machines, est déjà dans l'outil tournant. Je laisse cette analyse des outils, si difficile, et qui romprait mon sujet. Il est clair que les animaux, même les plus ingénieux, n'ont jamais pensé à déléguer leur puissance à la chose, ni à se servir du résistant, qui est l'obstacle, et qui devient le moyen. Il y a certainement du politique dans l'outil, comme dans le sceptre, et une piété de l'homme pour l'homme. L'outil et l'arme sont des héritages d'honneur. Et c'est sans nul doute par l'attachement à l'antique forme, et par la copie

des modèles vénérés, que l'outil et l'arme sont arrivés à régler l'action, comme on voit pour la faulx. Il y a donc de la superstition, même dans l'outil. Mais ce genre de religion, qui trouve tout son développement au foyer et dans les villes, et que je crois bon d'étudier à part, est directement, opposé à la religion sylvestre, par ceci que l'outil est un serviteur sans caprices, et qu'on ne cesse jamais d'essayer, d'éprouver, d'explorer de toutes les manières. La balance est un bâton qui règle nos pensées ; c'est la justice devenue chose, et inflexible, et sévèrement bonne. Nos pensées, au contraire, nous enlèveraient le courage par cette décevante instabilité qui est, si l'on peut dire, leur loi. Toutes les divinités agrestes sont des pensées évanouissantes, des pensées qu'on ne peut former. Et au contraire les outils et leur trace sont d'immobiles pensées. L'idée de se fier à toute forme constante est l'idée religieuse même ; ainsi la notion du paganisme comme religion irréligieuse est inséparable de la religion même, et la lutte des dieux de la cité et du dieu de l'esprit contre les dieux de la terre n'a jamais cessé et ne cessera jamais. La chose qui nous rappelle et que nous retrouvons, comme statue ou calvaire, est directement opposée à ces apparitions qui n'ont jamais lieu qu'une fois, et que l'on ne peut que raconter. Il y a toujours eu et il y aura toujours de faux dieux, et le temple, si bien tracé, mesuré et équilibré, le temple si résistant est la limite où ils viennent périr ; en sorte que le mystère n'y est point, quoiqu'on l'y cherche toujours. On prie mieux dans la nature, disait Jean-Jacques ; je dirais plutôt qu'on y prie trop. L'ancien proverbe dit bien mieux que travailler c'est prier ; car qu'est-ce que prier sinon chercher l'exorcisme ? Le rapport de l'impiété à la piété est intime à la piété, comme les tentations des saints l'expriment naïvement ; et la tentation de jouir est plutôt celle du sage, au lieu que la tentation

du saint est plutôt une tentation de croire. Protée est le meilleur nom de cet ennemi de l'esprit, d'autant que ces métamorphoses presque violentes, arbre, lion, eau claire, représentent très exactement les folies d'imagination, qui ne sont jamais que perdues. Il y a donc quelque chose à penser dans cette figure géométrique, sur le seuil de Faust, que le diable ne peut franchir. Et le cercle que trace le bâton est magique, mais par limite et exclusion de magie.

Livre II · Chapitre 10

On est amené à penser que les premières villes furent maritimes. C'est que la provision y afflue toujours. Les moissons du marin poussent toutes seules et reviennent d'un jour à l'autre. D'où un espoir démesuré. La pêche miraculeuse est le type des miracles qui ne sont point miracles. D'un autre côté l'importance des outils, hameçons, crocs, filets, bateaux, rames, voiles, dut former là une raison ouvrière, et purement urbaine, car le sillon ne reste point sur la mer. L'opposition serait donc mieux marquée, dans ce genre de vie, entre la nature violente et l'abri humain. Dans l'action de conquête, le danger est toujours d'un instant. Et je pense, d'après les contes, qu'il y eut toujours plus de prodiges dans les terres lointaines que sur les mers. L'eau est monotone, et de puissance réglée, comme le rivage le montre, et le fluide visible ôte tout mystère aux changements. C'est devant le fluide balancé, soulevé, retombant, que l'on aperçoit que la partie explique le tout. Cette nature ne cesse de montrer son intérieur. C'est pourquoi la mer est un lieu de danger plutôt qu'un lieu d'épouvante.

Le navire est un centre et une école de politique, et l'antique comparaison du chef de l'État au pilote devrait être examinée de nouveau ; car il est vrai que la politique du navire ne ressemble guère à la politique urbaine, mais il est vrai aussi que la navigation donne les règles de la politique telle qu'elle serait par la seule raison. Sur mer les dangers sont évidents, et de prompt effet ; les actions sont aisément jugées, et le temps de la délibération est enlevé. D'où il arrive que le pouvoir sur mer est librement reconnu ; le meilleur dirige ; et, par la réunion des exécutants autour du chef, il n'y a pas non plus de favoris, ni d'abus, ni de tyrannie. La révolte est si facile alors qu'elle n'a plus lieu ; la seule présence agit assez. Il ne se peut pas que cette existence active, toujours tordue par le flot, et à chaque instant sauvée, n'éclaire pas l'esprit d'une certaine façon. On supposerait, d'après toutes ces conditions, qui concordent, que l'esprit marin est plus cynique et moins inquiet que l'esprit continental, et, en somme, qu'il n'y a guère de divinités marines qui ne soient descendues des bois et des fleuves. Ulysse nageant en mer ne se fie qu'à lui-même ; c'est dans l'estuaire qu'il fait sa prière au fleuve. Cette vue sommaire ne suffit pas ; il faudrait suivre la parenté des Néréides et Tritons, et des Sirènes, afin de savoir si ces divinités ne sont pas autant filles de la terre que le Vaisseau Fantôme. Je n'entre point dans ces discussions ; c'est une manière de penser aux dieux qui hébète l'esprit. Il suffit de remarquer que la plus raisonnable des civilisations fut toujours maritime, et que de toute façon les travaux marins, l'industrie des constructeurs de navires, les commerces, les lointains voyages, et les hospitalités forcées, comme on voit dans l'Odyssée, sans compter le gouvernement réel des plus savants, et non pas des plus ambitieux, ont contribué beaucoup à délivrer les hommes de la partie la plus sauvage et la

moins gouvernée de leur esprit. Il faut noter, en revanche, que la séparation des hommes et des femmes est sous ce rapport bien plus marquée dans l'existence marine, où l'homme s'instruit par des travaux tout à fait éloignés de la maison, et dans des circonstances où la loi urbaine est tout à fait oubliée. J'ai remarqué un grand contraste alors entre l'insouciance masculine, qui joue aux boules, et le sérieux de la femme qui renvoie les hommes au travail, et quelquefois à coups de bâton, comme j'ai vu. La paysanne participe de bien plus près aux mêmes travaux que l'homme, à la même prudence, aux mêmes craintes, aux mêmes fêtes, aux mêmes prières. Le mariage et la famille y serrent plus étroitement l'homme qui s'en trouve naturellement plus pieux et autrement obéissant, mais aussi moins éclairé.

Livre II · Chapitre 11

Les dieux agrestes sont sans visage. Ils ne sont que la chose même, divine toujours par ce qui l'entoure. Une source est mystérieuse par les bois et par la montagne. L'arbre et le vent sont ensemble. Ainsi les choses les plus familières ont toujours quelque signification étrangère, et quelque inexplicable résonance. Le citadin de nos jours retrouve quelque chose de cette émotion qui n'a pour objet que la présence du tout dans chaque partie ; et l'appareil mythologique, de faunes, de sylvains, de naïades et de dryades est rabaissé au niveau des métaphores. Le poète ne cherche pas autre chose que le couvert des bois, l'arbre, la fontaine ; et mieux il les perçoit comme ils sont, plus il les sent comme ils ne sont pas en leur aspect ; et le divin se réfugie tout dans la forme vraie, comme le changement de la poésie et même

de la peinture à l'extrême de notre civilisation le donne à entendre de mille façons. Le merveilleux agreste, dès qu'il est représenté par le moyen de la forme humaine, est aussi froid, et par les mêmes causes, que le merveilleux chrétien dans l'épopée. Ce qui doit confirmer dans cette idée que les dieux sylvestres sont une importation de la ville, et un pullulement des dieux du foyer. Le paganisme est souvent confondu dans la religion olympienne, qui pourtant n'est nullement agreste, mais politique. Or ces dieux secondaires ne sont plus alors que des dieux inoffensifs, qui représentent bien mal la souveraine nature et les puissances réelles auxquelles le paysan sacrifie des fleurs, du blé, un agneau ou un bœuf. C'est pourquoi le poète de nos jours est mieux placé que son ancêtre homérique pour retrouver en sa pureté quelque chose du sentiment paysan, qui a la fontaine elle-même offre le sang de l'agneau, à l'arbre lui-même offre la couronne de fleurs, au printemps lui-même offre ses Pâques sans dieu. Ce dieu Pan retrouvé en sa précieuse forme, qui est toute forme, depuis l'herbe jusqu'à l'arbre druidique, ne doit pas être pris pour un dieu nouveau, fils d'entendement et de raison. Le panthéisme fut toujours dénoncé par la religion de l'esprit comme une erreur capitale, et je voudrais expliquer peu à peu, au long de ces pages, qu'il en est une en effet, à laquelle même les plus subtils théologiens n'échappent pas toujours ; et cela vient de ce qu'ils n'ont pas parcouru, selon l'ordre de structure, qui est le vrai de l'histoire, la suite des dieux et la guerre des dieux. On comprendra peut-être, d'après les plus effrayants mystères de la religion agreste, que le panthéisme était déjà hérésie, et redoutable, au temps de Jupiter Olympien. C'était faire remuer les Titans, ensevelis une bonne fois sous leurs montagnes ; c'était ressusciter le

sauvage contre l'esprit des villes, centre réel de la paix des champs.

Il est de religion, et essentiellement, que la religion de la nature soit subordonnée, quoique conservée. C'est pourquoi la célèbre preuve de Dieu par le spectacle de la nature est un scandale aux yeux de l'esprit. Car premièrement elle est fausse. Il n'est pas vrai que tout soit bon et divin, de même qu'il n'est pas vrai que les travaux des champs soient faciles et heureux. Cette illusion est d'un citadin. Le paysan adore le serpent d'une certaine façon, ce qui n'empêche pas qu'il le tue. Et il faut bien manger le bœuf. La nature est sévère et sans tendresse hors de l'homme ; en l'homme elle est encore pire, et c'est le janséniste qui a raison. L'offrande à Vénus n'est pas en soi moins tragique que le sacrifice d'Iphigénie ; et ce mot de tragique, qui vient de bouc, me semble exprimer assez fortement jusqu'à l'odeur de nos drames. C'est pourquoi le séduisant et enivrant panthéisme doit être continuellement repoussé et rabaissé à son niveau. Il nourrit tout le dessus, comme le ventre nourrit la poitrine et la tête, mais il n'est que ventre, et l'homme n'est pas que ventre.

C'est pourquoi ce n'est pas trop de tout l'appareil du rythme, et de toute la grâce du chant, pour faire revivre, selon une juste proportion, cette religion mère, par laquelle nous sommes et contre laquelle nous sommes, comme l'ambiguïté du regard animal nous le rappelle à l'occasion. J'admire ici l'excès de Descartes, qui n'est point poète du tout, et qui tient inflexiblement sa route contre l'idée même de l'âme animale. Ce soldat froid avait à franchir un passage difficile. Le poète peut et pourra revenir à son frère l'arbre et à sa sœur la couleuvre ; mais ces deux grandes images jointes ensemble dans le poème biblique dressent tou-

jours leur double menace, et l'on sent déjà ce qu'il y a de positif, et toujours bon à comprendre, dans un grand mythe. On viendra, sans aucun doute, et on vient déjà, à ne plus se demander, au sujet de ces oracles, s'ils furent ainsi et s'ils parlèrent ainsi ; mais plutôt, assez heureux de ce qu'ils se présentent ainsi et parlent ainsi dans nos fables, on s'appliquera seulement à les comprendre. Les métaphores de nos poètes ont ce même double sens, qui à la fois évoque et surmonte les puissances inférieures. Personne ne se demande si le serpent de Valéry est bien celui de la Bible, car exactement c'est celui de la Bible. Mais personne aussi ne croit que le diable ait pris cette figure ; c'est qu'il l'a. Et plus on pensera au serpent comme il est, mieux et plus hardiment on pensera à l'homme comme il est, et à la prudence que requiert la moindre existence humaine, si elle ne veut retomber à toujours dans le rêve animal.

Ces émouvantes et humiliantes vérités sont en clair dans la légende du serpent tentateur ; mais, parce qu'alors elles ne nous touchent point à la manière d'une réelle nature, tout se passe comme si nous ne comprenions pas qu'il s'agit de nous. Mais à regarder le vrai serpent, qui ne nous parle que de lui et de sa propre suffisance, nous comprenons qu'il s'agit de nous, et que l'esprit est une faible mise sur l'immense tapis. C'est ainsi que la métaphore, tout le long de nos pensées, éveille avec précaution l'obstacle vrai, que le penseur abstrait oublie trop aisément. Car le oui et le non, et la contradiction in terminis sont un genre d'obstacle qui a aussi son importance, mais seulement de grammaire ; et la logique est bonne seulement à porter l'image du poète, et à l'entourer comme d'un cordon de police, ce qui aide, avec le rythme et la chanson, à surmonter la présence de l'image, disons même à la supporter, c'est-à-dire à vaincre encore une fois

la sauvage nature. La philosophie nous mène plus loin dans la sagesse, mais elle n'y emmène pas tout l'homme. Et je ne connais, dans le monde des sages, que Platon qui l'ait bien compris. Lisez donc une fois de plus Gygès ou Er, afin de mettre en place cette première masse de réflexion.

Livre III · Chapitre 1

Ulysse, au rivage de Calypso, pensait à la fumée de son toit d'Ithaque, et désirait mourir. La maison est un lieu sacré ; et remarquez que ce mot désigne à la fois le pire et le meilleur ; c'est que le bonheur est l'horreur apaisée ; ainsi la paix a deux faces, comme le mur a deux faces. Au dehors la maison prend sa forme de l'ennemi, pluie ou vent ; au dedans c'est une coquille d'homme, une empreinte en creux de l'homme ; rien n'est plus éloquent qu'une place vide ; c'est la statue première. Au milieu de ces présents et de ces absents, le feu est roi ; il réchauffe et il éclaire. L'art d'entretenir le feu, que les animaux n'ont point, dépend beaucoup de l'outil, beaucoup de la main, beaucoup de la prudence. Chacun connaît cette fille, dans Dickens, qui aperçoit toutes sortes d'histoires dans le charbon ardent. Proust, encore plus subtilement, écoute à travers la porte un feu qui remue comme une bête. Cet édifice ne cesse de s'écrouler ; il est la meilleure image des forces et des transformations. Kant cite comme un ancien problème cette question d'un philosophe : "Combien pèse la fumée ?" D'autres ont médité sur l'étincelle qui s'envole ; d'autres sur la cendre ; tous sur la chaleur de la flamme, chaleur si évidemment la même que celle des corps vivants. Le foyer est un centre de pensées métaphoriques ; et

toutes les ombres ramènent à l'homme ; toutes sont chères. Ici est la provision d'une autre poésie, qui est comme une image renversée de la nature extérieure ; les chiens et les chats n'y sont que par prière ; l'homme est le dieu des animaux. C'est ainsi que la journée se mire dans la nuit divine, et c'est pourquoi Noël est la Pâque de la pensée. Toutefois le Dieu enfant, adoré par la mère, par le père, par le bœuf et l'âne, signifie encore une autre naissance, et un degré de plus.

L'esprit est encore perdu dans le feu, et perdu dans les ombres. L'athlète a la meilleure place ; tel est son droit divin. Les vieux s'effacent sur les côtés, ombres déjà, qui n'ont plus que sagesse dormante. Ainsi est faite la porte des songes, sans aucune fantaisie architecturale. Les statues y sont en cercle, et à peine sortant du mur. Et dans ce recueillement de l'ordre se fait l'échange et la composition des différents pouvoirs. "Tu verras mon père, dit Nausicaa ; il est appuyé à une colonne ; mais cours d'abord à ma mère, qui est au foyer." Toutefois ce pouvoir d'intercession suppose la paix urbaine. Au foyer paysan les ombres sont plus serrées ; les travaux y sont plus proches et plus urgents ; la longue expérience y a aussi plus de prix. Nos plus anciennes pensées, et les plus naturelles, ne sont qu'un entretien du fils au père. Et, dès qu'il s'agit de source, de culture, ou de borne, le vieux dit : "Je me souviens que mon père me disait." je veux dire que la commémoration n'est pas seulement de piété. Les morts viennent témoigner sur ce qu'ils sont seuls à savoir. Quand un homme est mort, on n'a plus de lui que le souvenir de ce qu'il disait ; on veut l'entendre encore ; on applique à cette évocation toutes les forces de l'esprit et la plus véhémente attention. Les affections tendres se contenteraient à moins. C'est ainsi que les meilleurs ne sont pas assurés par cela seul de l'immortalité la

plus éclatante ; non, mais plutôt ceux qui avaient le génie de l'action et la meilleure mémoire. César paraît.

Nous retrouverons César. La piété fut d'abord filiale, et le langage nous le rappelle. C'est que dans l'existence agreste il suffit d'avoir vécu longtemps pour savoir beaucoup ; et le travail de la terre est tel que l'improvisation y est moins estimée qu'un ancien témoignage, car le succès veut les longues années. Le plus ancien de la famille est donc roi par l'esprit. On le consulte mort. Mais encore, mieux, on le consulte meilleur qu'il ne fut, car on choisit ; on le consulte fort, courageux, prudent, et non point vacillant et radoteur, comme on l'a connu à la fin. Encore moins le consulte-t-on mort et pire que mort. Outre que ces images corrompraient l'affection, il est encore naturel que les plus pressantes pensées du vivant effacent la mort du mort ; et cette première piété fut toujours pleine de précautions. D'où le bûcher et le tombeau ; et d'où cette croyance fort commune que les morts mal ensevelis reviennent en reproche, inutiles alors sous leur forme mutilée, inutiles et même nuisibles. Il en résulte un genre de consolation qui est bien puissant de toute façon ; car, en forme de spectres, on ne pourrait les consulter, et l'on ne saurait pas non plus les aimer. C'est pourquoi les immortels sont immortellement jeunes, et plus exactement dans leur force, et beaux par la piété même. Mais l'art paysan est borné à sculpter quelque racine ou à pétrir quelque figurine de terre glaise ; et ces formes autour du foyer suffisent pour évoquer de lointains visages et des pensées toujours jeunes. Le proverbe fut sans doute comme une statue de paroles, assurée dans la mémoire par la mesure et l'assonance ; sous cette forme l'ancêtre fut vivant. Et ce fut encore piété d'emporter avec soi, comme Énée, une foule d'ancêtres sans visage et peut-être sans nom ; car on sent bien que les morts à honorer

sont foule, et l'on connaît assez par l'expérience le prix des humbles vertus qui seront oubliées. Tels furent donc les Lares et les Pénates en tous temps et en tous pays. Ces petits dieux ne sont point nature ; bien plutôt ils sont conquis contre la nature, qui tue comme elle nourrit, et qui oublie tout, et qui s'oublie elle-même par ses recommencements. On voit qu'il importe de marquer des degrés ici, depuis le dieu du dehors et du jour, toujours un peu fou et souvent méchant, jusqu'au dieu de la maison et de la veillée, qui n'est jamais que sage et secourable. Et toutefois il faut encore se séparer de celui-là, car il s'écoulera du temps avant que le fils ressuscite dans la gloire du père. Le foyer n'est pas seul. La cité l'entoure ; le temple le domine ; et les dieux de la commune puissance n'ont pas souvent le temps d'être bons. Ave, Cæsar, morituri…

Livre III · Chapitre 2

Il n'y a peut-être point de héros agreste. Hercule est paysan, en somme ; il détruit les bêtes dangereuses, et, à l'occasion, quelque pillard de troupeaux. Mais aussi n'est-il pas arrivé à faire tout à fait un dieu. Et les aventuriers de mer ne sont pas non plus des héros parfaits. Le héros n'est presque pas ventre ; il ne se soucie pas de piller, ni même principalement de protéger. Peut-être n'est-il pas non plus législateur, ni même roi ; car ces fonctions veulent de la prudence, et un penchant même à l'avarice, dont le héros est très éloigné. Le héros est un généreux, et de pure colère ; j'entends par là qu'il a aussi peu d'esprit que de désir ; et je force déjà le trait, comme fera la légende ; car il n'y a peut-être que des héros d'un moment. Mais aussi ce moment de l'homme

est souvent mal compris ; on le manque par ceci qu'on oublie, dans la structure, le thorax, et le cœur impétueux, celui, comme dit le poète, qui se réveille à ses propres coups. Presque toujours on décrit l'homme d'après le besoin et d'après la prudence ; ce n'est que ventre et tête. On oublie la partie qui dépense, et c'est le cœur, roi des muscles, et symbole du système musculaire, qui est tout explosif. Un muscle tire comme un cheval ; il s'excite à la résistance, il s'irrite à l'obstacle ; il se tue à vaincre. Ce mouvement n'a point de raison ; il est à lui-même sa raison. Le muscle pardonne à ce qui ne résiste pas ; à ce qui résiste il est cruel ; cruel par une sorte de cruauté envers soi ; brutal par sa force. On sait qu'un muscle de grenouille, même séparé, s'épuise encore à tirer sur le lien, si peu qu'on l'excite. On peut reconstruire le héros en partant de la partie qui se dépense à exécuter. L'ensemble est un homme, c'est-à-dire un être qui se sent et se pense, et encore un ventre peureux, mais subordonné, par une structure qui marque un excès d'énergie et un prompt emportement. L'orgueil est la passion principale, dans un être ainsi composé ; mais aussi il ne faut point juger de l'orgueil d'après nos précautions d'honneur, qui tiennent souvent d'une sorte d'avarice, ou d'une prudence à l'égard de la colère. Il y a dans l'orgueil vrai un prompt départ, et tout à fait animal, comme dans le cheval attelé selon sa force, et qui donne son coup de collier. Quand l'attelage des muscles se sent lui-même, se prévoit, se connaît et se juge, un tel départ est un signe de mort ou de victoire. Ce n'est point essayer, c'est se jeter tout. Il y a ce moment d'héroïsme dans un coup de poing, dans un coup de hache, dans un coup de rame ; mais pourtant mesuré, parce que l'obstacle insensible transforme l'effort en travail.

L'obstacle qui convient au héros et qui forme le héros, c'est l'ennemi, c'est-à-dire le semblable, et le très estimé semblable, le rival enfin, pour tout dire, et le rival qu'il juge digne de lui-même. Il n'y a donc point de héros achevé sans quelque guerre solennelle, sans quelque défi, sans quelque longue attente d'un autre héros, réputé et raconté. L'homme aime le sauvetage, et la chasse, et tous les genres de risque, par une partie de héros qui ne dort jamais tout à fait. Mais pour faire sortir tout le héros, il faut la chasse à l'homme, la plus dangereuse de toutes ; il faut un genre d'effervescence, propre à la cité ou à l'assemblée, une peur et une espérance des faibles, une insultante menace, un délai, un lieu fixé, un titre mis en jeu, une cérémonie, une publicité, une préparation même, qui est comme un jeu d'exercice entre la peur et le courage ; enfin ce qu'on lit dans la Jérusalem et dans les autres contes héroïques. Et qui regardera avec attention à ces récits fougueux y reconnaîtra nos guerres, surtout à leur commencement. Ce moment est humain et le sera toujours.

On aperçoit peut-être en quoi le héros diffère d'un cheval qui tire jusqu'à se crever, quoique la ressemblance d'Achille à son cheval soit aussi à considérer ; car, à séparer la volonté de la structure, et même de l'obstacle, on perd tout l'homme ; on perd même le poète. Tout génie pousse de la terre et du sang, comme le langage le fait entendre, qui désigne d'un même mot les invisibles dieux des bois, et l'homme qui les méprise jusqu'à n'y plus penser, suffisant de lui-même, et rivalisant avec les dieux de l'Olympe, soit pour détruire, soit pour créer. Il faut donc considérer l'obstacle humain, dans lequel l'homme mire sa plus haute image. Et l'obstacle humain a ceci de propre qu'il est fort d'orgueil, et d'abord plus puissant par la menace, plus puissant par les signes de force qu'on lui jette, supposé semblable, pour tout

dire, et domptant sa propre peur, et ne tenant que par un prodigieux équilibre, toujours menacé par lui-même ; car le tremblement de la colère est une sorte de présage. D'où il vient que la folle résolution du cheval, qui se crèverait à arracher une montagne, devient plus folle encore dans l'homme par le premier ébranlement de la peur, qu'il sent en lui, qu'il devine en l'autre, et qui lui conseille de se perdre tout premièrement, afin d'étonner d'abord, et de doubler le coup par l'assurance. Ce rassemblement et recueillement avant le départ, si remarquable en toute action difficile, n'arrive pourtant jamais à bander aussi fortement le ressort que dans le héros, et devant l'obstacle humain, déclaré, reconnu, résolu. Non que la mort propre soit prise comme fin ; elle ne l'est jamais ; la pensée de la mort est exclue aussi bien que la pensée de la défaite, car ce serait défaite et mort déjà. Mais le sentiment qui va bondit éprouve d'avance qu'il faut donner tout, et sans aucune espérance, si l'on veut seulement combattre avec toutes ses forces. Saint-Simon, homme juste tout naïvement et comme malgré lui, use toujours et sans se lasser d'une périphrase pour désigner le fameux Condé ; il le nomme : "Monsieur le Prince le héros". Il est sûr que l'ordinaire d'un tel homme n'avait rien pour lui plaire. Je n'en sens que mieux, par cette répétition du même mot, le jugement en éclair, le prompt départ, la terreur jetée devant soi, l'orgueil absolu, sans aucun doute jamais sur la victoire, toutes choses rassemblées qui furent sans grands effets dans ces temps politiques, mais non pas sans gloire. Et cet exemple d'un caractère presque tout mauvais m'instruit encore mieux que celui d'Achille, qui n'est pas doux non plus, ni bon. Il est important de savoir que le dieu des cités n'est pas premièrement aimable, et qu'on ne l'admire jamais sans le craindre ; et ce n'est pas seulement parce qu'on l'admire d'être craint ; le peuple

est plus subtil encore, et s'attend à quelque négligente humeur, qui, sans aucune raison, secoue la terre. Le Jupiter d'Homère, ce vainqueur des Titans, prend sans y penser, de sa cuiller, les biens dans un tonneau, les maux dans un autre, et de ce mélange il fait la destinée de chacun. Le poète a touché ici un genre de mépris qui est bien au-dessous du mépris. Quand on dit que l'on pardonne au héros de n'avoir point les petites vertus, on ne dit pas encore assez. Tel est donc ce feu humain, aussi inhumain que l'autre, et qui brûle au foyer des foyers.

Livre III · Chapitre 3

La veillée, ici, est ample et publique. On chante le héros à pleine voix ; on le chante à jour dit, et devant sa statue purifiée. La commémoration, à laquelle l'architecte, le poète, le récitant, prêtent leur génie propre, et même leur propre immortalité, porte encore plus loin le pieux travail d'embellir, si naturel à la piété filiale. Et les auditeurs sont tous gardiens de la légende, ce qu'exprime ce mot même, car la légende est ce qu'on doit dire. Il y a du surnaturel dans le héros, par ce défi à tout qui lui est naturel, et par l'excès au delà de l'excès, qui est la loi au moins de ses volontés. Cet esprit survivant s'envole de lui-même où nul homme ne peut le suivre. Le ciel est la demeure des dieux, parce que la pesanteur est notre ennemie la plus proche, et qui jamais ne cède. Mais ce lieu a d'autres privilèges. C'est là peut-être que nous cherchons toujours nos souvenirs ; car ils naissent premièrement des objets proches, et la perception les nourrit toujours ; elle les nourrit, mais en même temps elle les efface ; d'où l'attention qui les poursuit se porte naturellement vers les nuages ou la pure lumière. Ce

court moment de rêverie, après les yeux levés, est inexprimable, parce que ce qu'on allait saisir toujours se fond dans le brouillard ou dans le soleil ; il ne reste que le discours pour peupler les solitudes, et telle est la naturelle apothéose. Il faut dire aussi que la flamme et la fumée du sacrifice conduisent encore nos regards. Et la ressemblance entre cette chaleur libre et la chaleur du corps vivant conduit encore à imaginer que la vie s'envole avec la fumée du bûcher. Ces métaphores concordantes gouvernent toujours le mouvement de nos pensées, dès que nous refusons l'objet présent pour en chercher un meilleur, plus beau, mieux aimé. Mais, au vrai, ce qu'il y a de consistant dans le mystère de l'invisible, c'est le réel mystère de nos pensées, objet final de toute religion. Car il est vrai que ce qui est absent pour nos sens est encore présent d'une certaine manière, quand nous y pensons. Cet effet de l'imagination, si sensible dans la peur, est inséparable de l'émotion quelle qu'elle soit, qui littéralement nous prend au corps et nous envahit. Nous sommes touchés, nous sommes saisis, comme l'expriment ces violentes métaphores. Nous cherchons l'objet ; nous ne le trouvons pas ; nous jetons des paroles dans ce vide ; des paroles ; car notre geste est plus senti que vu ; et la parole a ce privilège de revenir à nos oreilles comme un objet. C'est pourquoi l'incantation est l'éternelle méthode pour faire revenir ce qu'on appelle si bien les esprits. Je veux qu'on sache, par anticipation, que l'esprit se cherche aussi légitimement au dehors qu'au dedans ; toutefois l'exacte critique de cette notion des notions ne serait pas encore ici à sa place.

Il s'agit maintenant du souvenir, et du bonheur de raconter et d'écouter. On dit que les primitifs ne savent pas penser hors de l'assemblée. Les primitifs sont une fiction, comme l'âge d'or. Il est vrai de tous, et il sera toujours vrai, que l'assemblée est le lieu

du souvenir ; car, dès que l'objet manque, il faut quelque témoignage et quelque accord, qui puisse porter la rêverie ; toute biographie et toute chronologie suppose un entretien des témoins et des témoins de témoins. On comprend aussi que, si l'assemblée est nombreuse, il s'établit un ordre, des préséances d'âge, car l'âge est témoin du passé, et enfin un récitant ou un lecteur. Toute éloquence suppose des règles principalement acoustiques, et qui ont pour fin, non seulement d'éviter la confusion et l'ambiguïté, mais aussi de préparer et presque de mesurer d'avance la place de ce qui sera dit. La poésie est la forme naturelle de cette éloquence qui ne doit exprimer que ce que tous attendent et reconnaissent. Le poème ne sert pas seulement la gloire, il est la gloire même.

Àprésent, il faut expliquer ce choix qui est toujours fait, dans la légende, entre ce qui importe surtout et ce qui n'importe guère. J'ai déjà remarqué que, dans les contes enfantins, ce qui n'est que travail contre la chose est simplifié et presque annulé, par cette raison que tous les travaux utiles se font sans l'enfant et hors de sa vue. Un voyage est alors peu de chose, et tient en quelques mots, car l'enfant est porté et dort. On rencontre de ces abrégés dans toute légende et même dans toute histoire. Le mouvement de l'enfance se retrouve là ; mais il ne survivrait point à l'enfance, s'il n'était confirmé par de meilleures pensées, et tout à fait viriles. Le fait est que les travaux, de marcher, de transporter, de creuser, de percer, de naviguer, de radouber, de dresser et lever les tentes, sont par eux-mêmes monotones et faciles ; ils sont faits et l'on n'y pense plus. Ces longs temps de la préparation sont abrégés dans tout récit. Une légion allait à pied du Pont-Euxin jusqu'en Armorique, et cela nous semble naturel. Encore aujourd'hui les mouvements de la guerre sont presque tous lents,

mais deviennent foudroyants dans le récit. C'est que le drame mémorable ne commence qu'au moment où les choses lentes et lourdes sont en place. Et qui donc pense encore à les transporter quand elles sont en place ? Bonaparte, ou bien Hannibal, a franchi les Alpes et tombe sur l'ennemi. L'intérêt se trouve au bout de la distance, comme il était dans le projet. Orlando monte sur le cheval volant ; cela signifie que le voyage vers le combat n'intéresse pas ; d'une façon ou d'une autre il sera fait, et l'on n'y pensera plus. Les contes d'enfants sont ici plus francs que nous ; nos historiens oublient toujours la peine des hommes. La raison véritable de cette sorte d'ingratitude est la même dans un cas et dans l'autre ; c'est qu'il n'est pas réellement difficile de transporter et de se transporter, pas plus que de paver une rue. L'épreuve du courage est-ce qui importe ; jusque-là le récit court ; et les moyens matériels seront toujours rabaissés ; à juste titre, puisque les préparations ne suffisent jamais sans le pouvoir d'oser. Et contre quoi ? Contre la peur même. Tout combat est dans nos pensées. Toute légende est dans les nuages.

Livre III · Chapitre 4

Un tombeau étonne par la masse des pierres. De ces pierres si naturellement jetées naîtra la race des hommes divins. Long souvenir, long oubli. Jupiter est père et roi ; ces traits sont assez clairs. Mais il faut qu'on ait oublié la mort et même l'apothéose. Jupiter a toujours régné au ciel ; cela veut dire que la puissance humaine fut toujours adorée et toujours surhumaine. Mais il y faut l'entassement des pierres et l'entassement des hommes, sans quoi on n'aurait jamais eu l'idée de soumettre à l'homme la

foudre, les nuages et la tempête. La nature vient battre les murs de la ville ; au dedans elle est presque oubliée. La commémoration entasse les pierres et écrase la célébration. Au temps de jules César et de la trop courte année des usuriers, la Pâque n'était plus au printemps ; c'était une Pâque d'homme. Il fallut le franchisseur de fleuves pour réformer ces choses.

Comment la ville se resserre autour du temple, autour du tribunal, autour du marché ; comment les marchands de chapelets, les marchands de colliers, et les marchands de discours ouvrent leurs échoppes tout près des grandes portes de commerce, de plaiderie, et de cérémonie, cela s'entend ; mais le résultat étonne. Qu'y a-t-il à remarquer dans ces ruches de pierre ? Que la nature extérieure y vient mourir en jardins. L'orage y est à peine entendu. Le faune et la nymphe n'y sont plus qu'ornement, et la source jaillit d'un tuyau de plomb. Partout le marteau de l'homme. Le secours est d'hommes, le danger est d'hommes, la tempête est d'hommes ; et l'on sait trop bien ce que l'ombre peut cacher. Deux cortèges, l'un de misérables, et l'autre, la garde royale que l'on relève à midi. Un ordre qui n'a point de saisons ; un désordre qui menace en toute saison. Une sagesse armée, qui ne discute point et qu'on ne discute point. Une raison d'État qui sauve un jour après l'autre ; un travail parfait dans le moment, et toujours à refaire. Le barrage de force est prompt, et achevé en son être seul. Pensée verticale. On est assez heureux, comme sont les enfants, de savoir ce qui est défendu et permis ; mais pourquoi, c'est ce que le mur ne dit jamais. Quant au chemin à suivre, il n'y a point de doute ; l'homme suit le canal, comme l'eau. C'est ainsi que la crédulité se change en certitude. L'un dit le droit, l'autre dit le chemin, l'autre dit le dieu. Le projet neuf est téméraire aux champs ; à la ville il est impossible. La rue est un brutal sentier.

On ne se demande point si l'on va respecter la maison et la borne. On tourne où il faut tourner. Ce pouvoir anguleux, qui n'empêche pourtant point les projets, mais qui les détourne sans façon, définit le dieu urbain comme nous voyons qu'il est partout. Ce lent déguisement du héros, et ce vêtement de pierre, fixent la statue sur le socle, aussi éloquent qu'elle. Et le propre du Terme citadin, ce n'est pas qu'il ne faut pas le franchir, c'est qu'on ne peut pas le franchir.

D'où il est bon de remarquer que la pensée urbaine est elle-même décidée, angulaire, frivole et subtile dans l'espace de rue qu'on lui laisse, sérieuse et affairée le long de ses limites. Aux champs les pensées sont toutes défendues un peu, toutes permises un peu, comme sont les sentiers de vache. À la ville, tout est permis dans les pensées, mais il s'y trouve l'impossible, qui n'a pas besoin de sons. "Le mur chinois !" disait Painlevé à un discuteur assez étourdi ; c'est du même ton que l'on dit au distrait : "Vous allez vous faire écraser". Ce n'est même pas une menace. Quand une apparence de rue se trouve être une impasse, il vaut mieux le savoir ; mais finalement on le saura. Ces règles de penser expliquent la scolastique, qui est urbaine. Mais comme le notaire et le juge règnent encore aux champs, de même la théologie du pavé et du trottoir ne cesse de civiliser la religion agreste. C'est ainsi que le héros cesse de courir sur les nuées. Tout se fixe à l'image du palais. L'immortel a ses gardes, ses portiers, ses ministres, ses échansons ; ce sont ses frères et cousins, comme toute la ville le sait. Le héros gouverne, et il n'y a qu'une manière de gouverner. Les dieux n'ont pas fini de bondir ; mais ils siègent aussi. On trouve dans l'Iliade ce mélange de décrets et de folles entreprises, dans lesquels et dans lesquelles le guerrier se trouve emporté, empêtré, arrêté. La mort des dieux s'y prépare, par le

destin. Le destin est comme un mur ; on n'aime point se heurter au mur ; c'est ainsi qu'on le suit.

On ne comprendrait aucun genre de dieux par les seules pierres de la ville ; car elles suffisent bien. Les citadins sont assurés et incrédules ; il n'y a guère de mouvement dans leur fantaisie. Mais les paysans apportent chaque jour leurs dieux fous en même temps que leurs paniers de fruits. Quelque chose de l'invisible Pan, aux mille formes, revient toujours dans l'Olympe politique, de même qu'au rebours l'architecte des villes plante au fond du jardin le Satyre de pierre jouant de sa flûte triangulaire. Ce mélange est de toutes les religions parce qu'il est de l'homme. On y trouvera toujours la peur enfantine et l'espoir enfantin, puis la peur paysanne, moins aisément rassurée, et puis la règle urbaine, fille d'une autre peur, et d'une autre sûreté. L'enfant ne serait point ce qu'il est sans la garde ; le paysan non plus sans la garde. Que l'urbain tout pur soit impossible, c'est ce que signifient les charrettes du matin, les paniers, les pots à lait, le marché ; la campagne vient à la ville comme une nourriture. Mais, en revanche, la pure paysannerie est une fiction qui trompera toujours ; car l'homme semble y vivre en paix de son pain, de son vin et de son laitage. Dans le fait la campagne serait pillée tout de suite sans la garde urbaine. Bien mieux, les passions mettraient le feu à la ferme et au village ; car l'homme est partout soupçonneux et penseur de noir ; c'est un des fruits de l'esprit. Il sied au citadin de jouir de la paix des champs, et d'y croire. Le fait est que les vaches se rangent ; mais il n'est pas difficile d'imaginer et de craindre le coup de corne. C'est pourquoi il n'est pas juste d'aimer la grande nature, si paisible au soir, si l'on ne sait pas aimer aussi l'ordre établi. Au reste, on ne saurait pas aimer la grande nature si l'on n'avait le recours à un dieu supérieur ; on

craindrait pis que la corne, on craindrait l'esprit animal. Il faut donc que les dieux agrestes soient rabaissés au niveau de l'ornement. Le faune fait rire ; il ne ferait point rire si Jupiter faisait rire. Ainsi la ruse du prêtre gagne toujours.

Livre III · Chapitre 5

La religion Olympienne pourrait aussi bien être dite Olympique. Le dieu c'est l'homme parfait. Que la valeur soit toute dans l'homme, et qu'il n'ait rien à envier du volcan, du boa, du loup, c'est une idée capitale ; c'est même l'idée capitale. Aussi est-ce d'une vue courte de refuser les dieux à forme humaine, et de revenir, en croyant avancer, à l'adoration de toutes les forces et de la nature brute. Et l'homme s'égare encore, ou plutôt reste en chemin, lorsqu'il adore de préférence la partie brute de l'homme ; car cette partie n'est toujours que nature aveugle, nature plus forte que nous. Socrate faisait grande attention à ceci que nous pouvons être vaincus par nous-mêmes, et que nous pouvons nous vaincre nous-mêmes. Que signifie cela ? Telle était la question de Socrate à Socrate. Toutefois ce n'était que philosophie, et toujours question. Ce questionneur en nous aura son moment aussi. Sans connaître ni réponse ni question, l'athlète répondait à Olympie ; le sculpteur répondait ; le poète répondait, faisant courir les dieux, athlètes immortels. Ce premier et mémorable nettoyage de l'homme a plus de sens qu'on ne dit. C'était le mouvement naturel des saints de rabaisser comme idolâtries le culte du serpent, la folie bachique et le pur lanceur de disque. La finesse du confesseur retrouve le secret chemin du dernier de ces cultes au premier. L'homme était roi ; c'était un grand pas. Mais aussi

ce n'est pas une petite affaire de régner. Toujours est-il que l'athlète et le sculpteur ont écrit, en caractères ineffaçables, qu'il faut d'abord régner sur soi.

C'est ce qu'exprime la beauté de l'athlète, ce modèle d'homme. Et la philosophie des Grecs, si justement vantée, n'a fait que lire dans l'homme fort les quatre fameuses vertus. Se vaincre soi-même, et se bien gouverner, c'est le secret de la tempérance, du courage, de la sagesse, et même de la justice. Mais faire ce qu'on veut est un vain projet, si l'on ne sait pas d'abord diriger sa main. Le joueur de luth sait bien ce qu'il veut faire, mais il ne sait pas comment le faire. Et l'expérience fait voir que c'est toujours le corps entier qui pèse sur les doigts, qui les noue, qui les fait rebelles. L'état contracté et raidi est ce qui entretient en nous la peur de nous-mêmes ; et c'est folie d'envier la vertu du cheval, quand on n'a seulement pas à soi toute sa force d'homme. Par la découverte de l'être propre à l'homme et du pouvoir propre à l'homme, se trouve effacée de l'histoire, au moins comme modèle, la grimace de l'homme méchant, si étonnamment ressemblante aux nœuds de l'arbre et aux plis de la gueule animale. Être laid jusqu'à faire peur, c'est un procédé de guerre, dont il reste trace en des masques et en des casques. Un monstre animal couvre la tête du Pensif de Michel-Ange, mais ce n'est plus qu'ornement ; le monstre est déchu ; il n'est plus question de penser à travers le monstre. Je veux dire que dans l'ordre des valeurs, le visage athlétique l'emporte sur le masque intempérant. Toutefois, parce que les problèmes humains sont toujours les mêmes, c'est encore une méthode, si l'on peut dire, de se faire terrible pour penser et de rugir au lieu de parler. Avertissement à ceux qui, passant sans précaution de l'animal aux cent têtes à l'esprit qui se veut pur, franchissent alors un degré de trop. Cet ordre est

la vraie dialectique, comme Hegel l'enseignait, car tout y est en place, nature minérale, nature végétale, nature humaine, ventre, poitrine et tête, esprit finalement. Toujours est-il que la suite des religions instruit mieux là-dessus que les essais des philosophes. Toutefois cela même est un fruit de philosophie, non de religion.

Le degré de la religion où nous sommes est tout dans ce visage immobile et énigmatique ; ainsi sont les dieux. Et le secret de ce visage, c'est qu'il est tout reporté à l'équilibre du corps, le long duquel l'attention coule et se rassure ; par la ceinture, auxiliaire de l'audace, si l'on ne peut mieux ; mais en perfection par la ceinture des muscles, armure déjà contre la peur ; et le grand jeu des jambes remonte presque jusqu'aux bras. Ainsi s'articule la libre et réelle pensée de soi, exportée du front subalterne et comme en ruisseaux déliés jusqu'aux moindres filets des muscles. Le visage est nettoyé de paraître et d'imiter. Comme le guerrier y a effacé ces peintures monstrueuses, qui règnent par l'opinion, de même il y efface les rides, qui viennent d'exprimer sans faire, et qui sont toujours le signe, même chez nos gymnastes intempérants, d'un savoir faire qui va contre le savoir être. Si surhumaine que soit cette image de l'homme, ce n'est pas peu de chose de l'avoir tracée, et si près de l'homme, si ressemblante à l'homme, si terrestrement heureuse. Une fois, donc, l'homme se trouve heureux dans ses limites et puissant par soi. Ce qui lui manque, il le refuse, il s'en est séparé. Il refuse les cent bras comme il refuse la complicité de l'arbre, du torrent et du feu. Ce ne sont plus que des moyens indifférents, comme l'aigle à côté de Jupiter ; des moyens qu'on n'estime point. L'homme règne.

Non pas une autre vie. La vie humaine suffit. Il ne lui manque que de durer toujours. Il ne manque à la perfection athlétique

que de rester à jamais à son point de maturité. Le dieu c'est l'homme qui ne meurt pas. Et que fait le chef immortel dans les pensées des commémorants, sinon paraître toujours dans sa force fleurissante, conquis lui-même sur lui-même, satisfait d'être, et absolument réconcilié à soi ? Tels sont les Immortels. Et cette grande idée n'est point creuse. Le héros athlétique se loge en elle et la fait courir. Immortelle, car dans l'élan et dans la puissance, l'autre idée, de la fatigue, de la vieillesse, et de la mort, se trouve absolument exclue. La seule mort ici présente n'est nullement la mort intérieure, la mort de soi. C'est une mort étrangère, et voulue, et cherchée ; une mort à point nommé ; une mort défiée en champ clos, que l'on peut vaincre, que l'on sait vaincre. C'est mourir par sa propre force, non par sa propre faiblesse. C'est mourir par excès de vie. Cette soudaine défaite, le guerrier ne peut la penser de soi ; il la pense d'un autre ; en lui-même et pour lui-même il n'y croit point ; vient-elle sur ses pensées comme une ombre, il marche dessus, il l'efface d'une foulée. Tel est le matin du courage.

Livre III · Chapitre 6

Les dieux sont des moments de l'homme. Cette pensée n'est pas abstraite, elle est écrite dans les mêlées de l'Iliade et même dans les navigations d'Ulysse. Au reste, dès que les dieux ont la forme humaine, à quoi les reconnaîtra-t-on, sinon à une grâce de mouvement, à une force, à un regard, à un conseil, à tous les signes éminents de l'homme ? Ou bien à de soudains mouvements d'espérance, d'audace, de crainte ? L'homme cherche alors autour de lui ou derrière lui l'ami, l'allié, l'ennemi, que de tels sentiments et

de tels mouvements annoncent d'ordinaire. Qu'on le trouve ou non, il n'importe guère, car l'homme lui-même paraît et disparaît. L'élan du combat, qui précipite tout vers le point de la plus épaisse poussière, emporte pêle-mêle hommes et dieux. Ces visions de midi sont toutes vraies. Alors que la théologie, qui n'est qu'une philosophie sans recul, peut tenter de dissoudre le nouveau dieu dans l'ancienne nature et Jupiter dans l'immense ciel, la poésie, plus adhérente aux mouvements vrais de l'homme, ne cesse pas de vaincre le monstre panthéistique, et de dessiner l'homme seulement homme, si naturellement surhumain. Car le miracle est l'ordinaire des guerres, soit que l'ennemi déjà blessé se perde dans le nuage ; soit que le courage ou la peur passent comme des météores ; soit que tous les coups portent par une sorte de prédiction qui les conduit ; soit qu'une méprise de l'épée ou de l'arc en annonce d'autres, comme il n'est que trop vrai ; soit que l'ami pare les coups, sans même qu'on le voie ; soit qu'il soit inexplicablement séparé de l'ami, comme par une malice. Quand le guerrier s'égare à la poursuite d'un fantôme, ce n'est qu'une erreur d'emportement, et naturelle ; le même événement est surnaturel, le même, tel que les yeux l'ont vu. Et la mort de Patrocle, désarmé par le dieu Mars, dépouillé de sa force comme d'une armure, est bien la mort d'un homme fatigué. L'homme ne se connaît pas lui-même. Quoiqu'il sache que le pain, les viandes, le vin lui donnent une provision de courage, non pas infinie, il ne le croit jamais. Le propre du courage, comme de toutes les passions, est de chercher d'autres causes. Ajax dit qu'un dieu le pousse ; c'est qu'il sent ses mains et ses pieds qui vont d'eux-mêmes. Et si, au contraire, Jupiter donne aujourd'hui la victoire aux Troyens, cela veut dire que les genoux achéens n'avancent plus. Ces métaphores sont toutes vraies ; le trait reste juste ; la

scène est surnaturellement ce qu'elle serait physiologiquement. Le Jupiter de Phidias n'est toujours qu'un homme ; et même on peut dire qu'il n'est au-dessus de l'homme que parce qu'il est tout à fait un homme. Ainsi les batailles de l'Iliade sont seulement des batailles. Sans doute Achille se bat aussi contre le Scamandre, et cela est plus théologique que religieux ; encore est-il vrai que le fleuve combat comme un fleuve changé soudain en torrent ; et cela aussi arrive. Mais la pure bataille, la bataille cherchée et célébrée, est un fait humain, seulement humain ; toutes les surprises et tous les prestiges y ont forme d'homme. Il faut saisir ici le moment de la puissance humaine où, les monstres de nature étant vaincus et méprisés, le héros est le seul ennemi digne de l'homme.

En revanche, et par ce rassemblement de l'homme, et cette méditation du courage en face de lui-même, la nature est renvoyée à elle-même et n'est que nature, comme les comparaisons homériques l'expriment, qui font paraître en éclair, et dans le combat même, cette autre vérité que les passions ne déforment plus. Les hommes sont vannés comme le blé ; mais ces pailles ne sont que des pailles au vent. La neige n'est que neige dans l'image, et tombe selon la loi des choses. Le lion n'est qu'un lion qui franchit les barrières ; ses griffes ne sont que griffes. Et le bûcheron, dans la montagne, n'est qu'un homme qui abat des arbres, et qui a faim. Le bouclier d'Achille, par le plus saisissant contraste avec la fureur du guerrier qui le portera, n'offre aux yeux que les images de la nature comme elle va, des travaux, des mariages, de tout ce qui passe et revient et recommence ; la guerre même n'y est que pillage, autre genre de récolte, comme si le forgeron divin avait voulu y écrire qu'il n'y a point de dieux. Et c'est bien ce que signifie l'arme, si exactement définie en sa puis-

sance par les cuirs de bœufs et les lames d'airain. Les travaux sont tout et font tout. Texte éternel et vrai miroir de l'homme. Mais Achille ne prend pas le temps de lire, et ne laisse point le temps de lire.

Toute poussière retombée, tous morts brûlés, l'idée que le héros est dieu fait un étrange chemin. La forme humaine est comme refermée sur ce grand secret. Les dieux sont partout. Un jeune homme inconnu qui montre le chemin, c'est Mercure peut-être. Le sage ami c'est Mentor, et c'est Minerve. Et, comme Ulysse est caché sous les haillons d'un mendiant, il se peut bien qu'un dieu porte la besace et quête de porte en porte. Ce prodigieux avertissement, qui n'est que sage, est le plus beau fruit de la folie héroïque. Car le héros revient toujours à l'ordinaire ; il mange, il boit, il dort. C'est mon frère l'homme. Et Ulysse, enseveli et dormant sous les feuilles, comme le feu des pasteurs, n'en est pas moins Ulysse. Il faut donc ouvrir un crédit d'honneur et d'hospitalité à toute forme d'homme ; et l'idée qu'un dieu s'y cache peut-être est de celles que l'avenir ne diminuera point. Le chrétien ne dira pas mieux. Ou plutôt, il devrait dire mieux. Seulement homme, voilà le dieu. Homère le fait entendre déjà, quand il prête aux dieux les passions de l'homme, et les petites ruses de la politique ; à ce point que quelquefois, comme dans la trêve rompue, les dieux semblent plus méchants que l'homme. C'est que le héros est aussi plus méchant que l'homme. Et par cela même le dieu de l'Olympe est bien un homme à ne s'y pas tromper. Ce modèle est pour nous, et à notre portée. La charité transperce, puisque même les dieux ont besoin d'être aimés et pardonnés. Cette grande idée des dieux mendiants annonce un autre âge, et des pensées moins orgueilleuses. La forme de l'athlète est déjà déposée ; l'homme se reconnaît à d'autres signes,

moins éclatants, à des signes qu'il faut deviner et qu'il faut dépasser. C'est pourquoi je redis que Chateaubriand a dépassé le sublime païen et même le sublime chrétien, en sa parole des Martyrs qui est peut-être la plus belle parole. Au chrétien qui donne au pauvre son manteau, le païen dit, selon sa profonde sagesse : "Tu as cru sans doute que c'était un dieu ?" — "Non, répond le chrétien, j'ai seulement cru que c'était un homme."

Livre III · Chapitre 7

César a bien des affaires, même en campagne. Il a formé des héros à son image ; et, sans même compter le courage, César sait bien qu'il serait assommé aisément par une demi-douzaine de poltrons. César dort ; il se fie ; mais enfin il ne se fie qu'à moitié. Il négocie avec cette force qui n'est pas lui, et qui n'est jamais tout à fait à lui. Il fait croire. Cette ruse de tous les dieux est le faible de tous les dieux. Faire croire, c'est se garder de croire. Aussi ne rend-il pas le même amour. Ses plus précieux amis étant cendus au rang de moyens, il n'a pas d'amis. Toute gloire s'élève d'égalité et vit d'égalité ; car le suffrage d'honneur vaut par l'honneur du suffrage. Partout les pairs inquiètent le roi. Il voudrait des éloges moins libres ; au fond moins estimés, peut-être même méprisés. Par ce côté le roi n'est jamais juste ; il faut qu'il déprécie le mérite et se nourrisse de l'offrande extérieure ; ce qui est vanité, mais pour des fins très sérieuses. Ce mélange est dans tous les rois. La majesté gâte la gloire par une dissimulation qui est de métier. Ils croient, et moi je sais. C'est ainsi que tout roi se démet de gloire. Et le visage du héros ingénu se recouvre bientôt d'un secret impénétrable ; d'où la tête de Méduse, pétrifiée et pé-

trifiante. Outre que César vit des morts, et des plus belles morts. Cela glace l'amitié. Agamemnon n'est déjà plus le miroir d'Achille ; c'est plutôt un miroir terni qui ne renvoie pas l'hommage. D'où l'éloignement, le mystère, l'impénétrable des rois, et qui passe dans les dieux. Ce regard inhumain s'assure seulement de n'être pas regardé. D'où dans les plus proches et les plus fidèles, une crainte d'offenser qui est crainte d'être offensé ; et une crainte d'examiner qui est une crainte de douter. Ce sentiment fait les braves, car ils n'ont plus que la consolation d'obéir, ce qui est s'égaler. Ainsi se fait le désert autour de la tente principale. Au fond, la puissance ne veut jamais être aimée comme on voudrait l'aimer. La religion de puissance est donc profondément fausse, et profondément triste. Les théologiens n'y regardent point sans terreur, car ils aperçoivent des propositions évidentes et impossibles. "Quoi que tu offres à Dieu, c'est Dieu qui se l'offre à lui-même." On veut croire à quelque difficulté métaphysique ; mais ce n'est qu'une ruse de l'esprit qui déguise philosophiquement son ancien mensonge. À n'importe quel chef de guerre on n'offre jamais que ce qu'il exige. Et le dévouement, déshonoré s'il n'est libre, est injurieux s'il n'est forcé. Ici sont rassemblés tous les drames de la politique armée, que l'histoire travestit en incidents. La révolte est enfermée dans l'obéissance ; elle est même dans l'arme. Il est urgent que l'exécutant meure. Et, parce que l'homme n'a, à ce degré du culte, d'autres dieux que ses anciens rois, on comprend le regard de Jupiter sur les hommes misérables. Ce n'est point lui qui le veut, c'est eux qui l'ont voulu. Achille se déchire lui-même, et c'est l'ennemi qui paiera ; le maître attend. Vraisemblablement la fureur des hommes en guerre vient toute de ce dieu impassible, et qu'on adore tel.

Tibère est pire que César, et la cour est pire que le camp, dont elle garde l'image. L'administration, qui range et qui compte les hommes et les choses, fait que l'esprit s'élève sur la force, et règne par le calcul. Et l'intendant a même défense de faire tuer sa précieuse mémoire. Le comptable se trouve ainsi au-dessus du guerrier, parce qu'il est au-dessous. Le monde héroïque se renverse, et le plus vil flatteur l'emporte sur le soldat sans mensonge, ou qui se voudrait tel, car tout subalterne rapporte le mensonge dans sa giberne. Ainsi le pouvoir est déshonoré par un plein mépris des moyens. La garde est faite de brutes impénétrables ; et l'Intelligence Service, comme dit proprement et terriblement l'Empire Britannique, est fausse par son métier. On devine, en cette vie d'empire, volontairement aveugle, que l'esprit ne peut se marier avec la puissance sans un silence redoutable de soi à l'autre et de soi à soi. L'astrologue menteur et le bouffon déguisé de franchise sont les deux amis de Tibère, et Tibère veut bien qu'on le sache. Ainsi s'affirme l'ordre moqueur, qui ne rit jamais. On n'en peut faire un dieu. Mais la force même du Prince, à jamais dessiné dans Machiavel, et toujours le même dans les siècles nous élève peu à peu vers la contradiction juive, fumier de job et sacrifice d'Isaac, images violentes du jeu de l'arbitraire avec lui-même.

Dans le compromis de l'Olympe, le caprice de Jupiter est bonhomme, toujours modéré, selon la commémoration agreste, par les affections de famille et les querelles de Junon. Si ce n'est que le destin se montre quelquefois, qui n'est que la nécessité d'être roi, supérieure au roi. Le père aussi, dans la famille réelle, est souvent dur et impitoyable comme sont les choses ; car il est ministre des choses ; et si la moisson est maigre, il faut mesurer les rations. Ration c'est raison, et la raison n'est pas tendre. Toute-

fois dans Jupiter, et par le mélange du pouvoir de guerre avec le pouvoir d'industrie, le destin est plus près du roi, et dans l'ombre de son trône. C'est là qu'il le retrouve, après qu'il a laissé jouer un peu les héros immortels, après qu'il a joué lui-même, à la manière d'un homme, le jeu du festin et de l'amour. Le destin le tire par la manche, et lui rappelle qu'il n'est pas sur son trône pour s'amuser. Bien plutôt il est l'esclave de sa propre puissance. Cette force aveugle qu'il sent derrière lui, c'est la force même, dont la loi, absolument extérieure, est pourtant l'intime loi de tout roi. Le plus ancien modèle de la loi est un décret arbitraire, qui n'est de personne, et qui est dit, fatum, comme une volonté. Il y a un dieu derrière le dieu le plus haut, comme il y a un roi derrière le roi. Cette idée plus qu'effrayante est pourtant familière et le sera toujours, autant que l'homme pourra par César et César par l'homme. Car, par les règles de l'obéissance, la raison d'État ne peut être raison, et la parole du maître est irréparable. L'esprit achève la parole, et ce n'est donc pas par hasard, mais par la structure de l'homme, que la dialectique règne finalement sur l'esprit humilié. Le héros n'avait pas voulu cela.

Livre III · Chapitre 8

Il faut manger tous les jours. Tous les héros du monde et tous les rois du monde sont portés et tenus au pavois par les métiers, par les échanges, par la double circulation des choses et de l'argent, par les prêteurs, par les banquiers, par les avares. Tibère comme César sont tenus là, et très serré. Piller n'est pas produire ; c'est tout au contraire réduire la production à ce qu'il faut strictement au producteur, et c'est d'abord effrayer les provisions, qui se

cachent plus vite et mieux que les hommes. Une troupe armée est soucieuse de payer ; et la guerre fait toujours attention à tenir hors de guerre les nourrisseurs et fournisseurs. Ainsi se montre une autre loi, qui est de probité pure ; car il n'y a presque point d'échange où la maison donne en même temps qu'elle reçoit, et la promesse est ce qui transporte les biens d'un lieu à l'autre. C'est pourquoi le guerrier garde le marché.

Chacun sait qu'on ne peut imposer un prix. Par ce côté tout marché est libre. Le refus d'acheter, comme le refus de vendre, ne sont pas seulement fuite devant la force ; ils doivent se traduire au plein jour, par le rabais et l'enchère, et même proclamés. Car le juste prix, signé de César, c'est le prix du marché public, et, sans le juste prix, il n'y a plus de crédit, ni de monnaie. La face de César sur la monnaie signifie plus d'une chose. César y garantit la bonne foi ; il se démet dans ce métal qui passe de mains en mains. La signature royale garantit le poids, mais la balance n'est pas loin. Une juste poésie a inventé cette balance d'or, où Jupiter pèse les destins ; car les armes sont sur les plateaux, et les héros aussi, et les dieux aussi. Le symbole de la balance, ce juge, dit donc bien plus que César ne voudrait ; et c'est César qui le dit. Il se répand ainsi une justice céleste, qui ne règne pas au ciel.

Ces contradictions ne seraient point dans les dieux si elles n'étaient d'abord logées dans nos moindres pensées. À la cour tout est justice de distribution, ce qui crée le mérite et aussitôt le corrompt. Les biens et les maux sont promptement donnés comme au hasard, car le pouvoir ne veut point de règles, et c'est trop se soumettre au flatteur si on lui donne ce qu'il attend. La faveur est partout dans les avenues de la cour, et toujours inexplicable. Cette idée a été importée dans la théologie la plus sublime,

et fait le désespoir janséniste ; car c'est visiblement empiéter sur le pouvoir absolu que de compter sur lui, et même de compter sur soi. Or le commerce se soumet à cette étrange loi, et même la fait jouer dans le loisir ; car le principal pouvoir se reflète en majestés moindres, et l'humeur vaniteuse fait ses mines au comptoir ; d'où les revers de Birotteau. Mais l'autre justice, la commutative, n'en est que mieux affirmée. La rumeur du marché est autre que la rumeur de gloire, et l'honneur même s'efface devant la balance des comptes, qui ne cesse de jouer dans les pensées.

Il éclate une injustice dans la justice royale. Il se cache une injustice dans la justice des marchés, puisque la promesse rigoureusement tenue est elle-même un piège. Le double marchandage de l'acheteur et du vendeur ne va que par un double mensonge ; car chacun d'eux feint toujours de n'avoir pas besoin de l'autre. L'acheteur s'étale pauvre et le vendeur s'étale riche ; car l'un dissimule le rabais autant que l'autre dissimule l'enchère ; ce qui se voit en clair dans les interminables marchés des paysans, qui font contraste avec la solennelle et religieuse conclusion. Cette probité toute pure est la même dans Gobseck. Et ce mélange de ruse et de fidélité est cause que le visage fermé est celui auquel on se fie. Mais les dissipateurs ne peuvent comprendre cette double vertu, qui les dépouille deux fois. C'est donc un lieu commun de dire que le commerce est un vol ; et Gobseck lui-même rit de cela, car un bon tour est toujours un bon tour. Jupiter n'en pense rien, mais il envoie Mercure. Ce dieu, toujours plongeant du haut du ciel, fait la liaison entre l'esprit gouvernant et l'esprit des lois. C'est le dieu des choses humaines comme elles vont. C'est, à bien regarder, l'ennemi des drames ; il vient sauver l'ordre inférieur. Horace l'invite à ses modestes fêtes : "N'oublie

pas Mercure." C'est le nom aussi que l'on donne au métal brillant qui coule entre les doigts. Et les ailes aux pieds du dieu ne sont pas celles de la victoire, mais plutôt l'infatigable moteur de l'escompte et du ravitaillement. C'est l'esprit pressé. C'est le dieu qui pense à tout. La mythologie a pensé aussi à celui-là.

Vous l'avez tous connu. C'est lui dont le léger manteau noir voltige le long du cortège ; c'est lui qui habille de deuil l'héritier, pour un jour. C'est lui qui de sa baguette noire emmène les ombres ; c'est lui qui les apaise. Oui, le même dieu qui courra demain aux marchés, le même qui sonnera l'heure de la Bourse ; le dieu de la clôture et du dernier cours ; le dieu qui affiche sous son nom les justes prix qui ne sont jamais justes. Tel est l'esprit ambigu qui fait réussir de ses ruses une justice que Jupiter contresigne à la fin. "Les hommes, dit le dieu des dieux, nous accusent de leurs malheurs, alors qu'ils sont malheureux par leur propre sottise ; je leur envoie pourtant Mercure, qui les avertit, mais bien vainement." Ces belles images mettent donc en place toutes nos pensées et les règlent premièrement et toujours. Car l'esprit sait en tous les temps que ses flèches si bien lancées ne font rien à Jupiter, ni à Mercure, qui ne sont tous deux que messagers. Les pouvoirs sont les mêmes, et les marchés sont les mêmes. Et les dieux sont bien à l'image de l'homme. Car les attributs, les divisions, et les étages de l'Olympe représentent les invincibles relations dont il faut que l'homme s'arrange et prenne son parti. Et la précaution de l'homme contre l'homme se retrouve même aux Enfers. Car Minos, Éaque, et Rhadamante, ces arbitres sans recours, sont bien d'anciens rois, mais qui n'ont pas été élevés au rang des dieux. On demande justice aux dieux, qui ne la donnent point ; on ne la demande point à l'homme, parce qu'on sait qu'il la donnera. Ces images populaires ont suffi à Platon ; il n'a fait

que les regarder, et très scrupuleux à n'y rien changer. Ce qui, faites-y attention, sépare le croire et le savoir, au lieu qu'une téméraire critique nous promène d'une croyance à une autre. La célèbre allégorie de la Caverne dit tout cela, et bien plus ; car il est vrai que les ombres sont trompeuses, mais il est vrai aussi qu'elles sont toutes vraies, comme l'ombre d'un arbre projetée sur un mur est toute vraie, rassemblant la vérité de l'arbre, la vérité du mur et la vérité de la lune. Quand vous saurez que les dieux sont sans faute, vous saurez tout.

Livre III · Chapitre 9

L'esclave est une sorte d'animal. De toute façon il faut qu'on l'oublie ; et ce qu'il pense n'intéresse personne. Il faudrait alors tout refaire. Les dieux de puissance et d'ordre ne portent pas leur regard jusque-là. C'est qu'ils y trouveraient leur propre négation, leur expresse négation. Car, par un effet que le tyran ne cesse de pressentir et qu'il écarte par ses ministres à tous degrés, le pouvoir divin expire en ce point où l'on ne se soucie plus du consentement. Nul ne veut faire rien croire à l'esclave, si ce n'est que ce qu'il croit n'aura jamais aucune importance. Ce règne explicite détruit le règne. L'existence agreste gouverne ainsi les animaux, non sans une sorte de religion ; mais le bon sens avertit qu'on ne peut faire un dieu de l'esclave ; car on peut bien inventer une sorte de pensée animale ; mais la pensée de l'esclave, il faut absolument la nier. Là se trouvent un manque et un vide dans la pensée antique, et même dans toute pensée d'empire ; car il s'y trouve du haut en bas des parties d'esclave, mais honteuses et voilées. L'esclave est nu.

Le plus grand fait humain, c'est que l'esclave pense ; et la Fable en témoigne. Cette pensée, par l'effroyable pression qui vient d'en haut, est la seule qui accepte tout à fait sa condition. On admirera que la Fable fasse penser et parler les bêtes, par une métaphore hardie, qui s'arrange pour n'être point crue, et qui ainsi ne peut offenser. Car il n'est point vrai que les animaux parlent, et il n'est point vrai que les hommes soient des animaux. Tout étant faux, le vrai peut se produire. Il y a plus d'une raison des fictions, comme on l'a assez expliqué. Mais cette essentielle fiction s'explique assez par ceci que, d'après l'ordre de puissance, qui ne renonce jamais, aucune vérité ne peut être dite. Le comique a sans doute pour loi de se faire incroyable ; et la plus ancienne des comédies devait être absolument incroyable. Non que le roi même, s'il écoute la fable, ne garde le pouvoir de revenir à soi ; mais il le garde entier ; le fabuliste, très ingénieusement, maintient son théâtre de bêtes, et se garde d'instruire. La morale même rassure, car elle s'applique à l'homme, mais toutes choses changées. Ce n'est plus que comparaison, au lieu que le vrai de la fable est tout dans la terrible image ; il n'y faut rien atténuer, ni rien transporter. La seule fiction des animaux parlants exprime le jeu de la force tel qu'il serait sans aucune hypocrisie, et donc tel qu'il est, car l'hypocrisie couvre, mais ne fait rien. Et cela même est la découverte de l'esclave, que seul l'esclave pouvait faire. Si peu qu'on profite de l'ordre, on le ménage.

Voilà donc le contraire de l'épopée, et toute grandeur niée, ce qui est l'athéisme parfait. Nul n'admire que le lion soit le plus fort, et prenne pour lui toutes les parts ; on voit jouer les griffes, et tout est dit. Chaque forme vivante fait exactement ce qu'elle peut ; la fable du Renard et de la Cigogne va jusqu'au bout de l'idée. Le chat grimpe à l'arbre, ce que le renard ne peut. Toutes

les ressources de la sagesse vont à mesurer la longueur d'une patte ; l'idée que la patte ne prenne pas jusqu'où elle va ne se présente jamais. Le système que l'on nomme le matérialisme de l'histoire ne pousse pas si loin, même dans Hobbes, où les dieux et la fidélité sont finalement plus utiles que la force nue. Cette idée même, célébrée depuis sous le nom de Pragmatisme, est un mensonge utile, et qui n'est utile que si on le fait jouer sans y croire. Il est absolument faux que l'intérêt du gardien soit jamais de se faire tuer pour son maître. Il est absolument faux que l'ivresse de la puissance conduise à mourir pour Sparte ou Rome. Il y a autre chose, comme Socrate disait. Il y a ce que l'esprit se doit à lui-même, et un intime déshonneur en certains moyens. Ici paraît la vraie religion, toujours niée. Il n'y a peut-être pas un seul homme qui se persuade de Platon. Pourquoi ? Ce n'est pas tant la vertu qui effraie que l'insurmontable notion de l'esprit libre. Il a fallu inventer encore un maître suprême de l'esprit libre, des vérités déjà faites, d'insolubles contradictions, enfin notre irritante théologie. Il est pourtant évident, et pour le matérialiste même, que son système ne serait pas si l'esprit n'était libre ; car le matérialisme suppose une méthode et un ordre que les choses comme elles vont ne dictent point, et même contredisent. Et le matérialisme devrait nier la révolte d'esprit, qui est pourtant son âme. Le système de Lucrèce nie Lucrèce, et se nie lui-même. Tel est l'inconvénient d'être homme. C'est ce que la fable efface par l'entassement de ses courts drames, où l'idée même du semblable est constamment niée. L'homme y regarde et ne s'y voit pas. C'est le contraire même de l'anthropomorphisme. Et, comme l'anthropomorphisme est partout, la fable est partout. Dans le premier, l'esprit s'apparaît à lui-même et s'effraie de lui-même. Dans la seconde, l'esprit se raye lui-même avec applica-

tion, par des traits nets et sans mystère aucun. La morale même n'est point d'esprit, puisqu'elle applique à l'homme la loi toute simple de la vie animale ; on va juger, et on ne juge point. On irait jusqu'à dire que l'esprit y essaie sa liberté sans jamais vouloir l'engager ; c'est ajourner la réflexion. Cette ruse a permis le matérialisme conséquent. Mettons qu'il y reste une amitié des faibles, et une entr'aide ; mais ici encore l'idée du semblable est écartée. Le titre connu, du corbeau, de la gazelle, de la tortue, et du rat, est par lui-même destructeur. Il reste Les deux Pigeons et Les deux Amis, qui sont des oasis de pensée. Toute âme se sauve comme elle peut, et il n'y a point d'esclave absolu. Toujours est-il que le moindre pouvoir exclut l'amitié. Cette vue sévère et comme désertique montre assez que le pouvoir n'est pas dieu ; elle montre mieux ; elle montre que le pouvoir ne fut jamais dieu. C'est un grand moment, et éternel en chacun, que celui où on nie absolument la justice. C'est que, comme toutes les idées, elle se perd dans l'image ; ainsi l'absence est plus vraie que la présence. Et l'esprit est derrière l'homme, toujours derrière, projetant des ombres et des ombres d'ombres, jamais rien de plus. Hegel a tiré de grandes et fortes idées de l'opposition entre le maître et l'esclave. Et il est vrai, comme il dit, que l'esclave forme par nécessité les plus rares vertus et les plus exactes notions, au lieu que le maître, par sa situation même, perd la vertu et perd l'esprit. Tel est, selon Hegel, le principal ressort de l'histoire, qui est, par ce détrônement inévitable, une révolution continue. Mais il restera toujours à dire ; car, dans nos moindres pensées, toujours quelque maître est déchu et destitué. Il n'y a point d'homme qui ne doute de ce dont il et sûr ; c'est la notion même de ce qui est sûr. Mais cela est philosophie. Le difficile, en la présente recherche, et surtout dans ce qui suivra, est d'apercevoir comment,

de fable en fable, la notion même de l'esprit se forme sans aucune faute, par des gestes de l'homme, qui font les plus belles ombres.

Livre III · Chapitre 10

L'esprit est moqueur. Le commun langage, qui ne trompe jamais, nous jette au visage cet énergique avertissement. Autour du pouvoir, et jusque dans l'intérieur du pouvoir, l'esprit voltige et plaît. Il suffit toujours. Le rire défait le nœud ; nous sommes assez contents de n'être pas pendus sur l'heure. Car nous serions pendus à nos très sérieuses ficelles ; et la pesanteur sera toujours le meilleur symbole de la force, comme l'angoisse est l'effet le plus ordinaire de la fonction gouvernante. L'esprit nous délivre un moment ; c'est mieux qu'annoncer. L'esprit est ami et sauveur tout de suite et toujours. Voltaire a vécu longtemps. Trouvez mieux si vous pouvez. Il faut que je respire en attendant. La cabriole est de nécessité. Comprenons bien que le rire est l'effet du sérieux. Réaction de physiologie et tension rompue ; mais plus encore. L'animal a ce mouvement brusque qui change l'humeur ; un rien le détourne. Le propre de l'homme c'est d'entretenir et de répandre ce sentiment de liberté. Libre en soi, libre de soi, tel est l'objet premier de la réflexion et cet objet c'est le rire. L'esprit s'y accoutume, s'y essaie, s'en assure. Il suffit quelquefois d'une perspective de sérieux pour faire rire. D'où l'on s'explique que l'extrême logique soit risible. Il suffit d'arranger les choses en paroles, telles que l'esprit les ferait sans le choc de l'expérience. La catastrophe seule, quand elle n'atteint que les idées, fait rire ; ainsi un homme qui raisonne, et dont la chaise s'effondre. Seulement il y a un peu trop d'involontaire dans ce genre de rire. Il est

mieux que l'esprit sente sa propre puissance dans une catastrophe intérieure à lui. L'accident imprévu, dans la forme même, et par la forme même, tel est l'objet de choix. Ce qu'on nomme esprit approche toujours d'une pure construction de l'esprit. Comme le célèbre jumeau de Mark Twain, qui raconte que son jumeau s'est noyé autrefois dans la baignoire. "Mais, ajoute-t-il, je ne sais pas si c'est lui ou moi." La menace du sérieux est très expresse ici. Elle l'est toujours plus ou moins. Kant cite l'exemple de l'homme affligé : "Sa perruque avait blanchi en une nuit." Aussi le mot de Chamfort sur Champcenetz, sorte de pense-noir : "Il fait des cachots en Espagne." C'est pourquoi l'esprit a beaucoup de portée.

Quelle portée ? Au fond ceci, que la puissance de défaire les idées confirme la puissance de les faire. Il y a quelque chose de risible dans un infini exactement double d'un infini ; comme dit Cantor d'un nombre infini de paires de bottes, il y a certainement moitié plus de bottes que de paires. Mais aussi le rire est bien nécessaire dans ces essais de pur équilibre, et Platon le savait. Il savait même rire sur le point de la découverte la plus sérieuse. Ainsi, dans la République, quand la justice, par les définitions des trois autres vertus, se trouve cernée, sans qu'on l'aperçoive encore : "Tayaut ! Tayaut !" crie Socrate, le maître de chasse. Cette précaution n'est guère comprise, faute de sérieux peut-être. Précaution contre l'infatuation, qui guette toujours l'homme ; précaution de soi contre soi. Ne va pas te croire. Jamais une mimique plus expressive ne fit mieux sentir que l'esprit doit rester maître, et se suspendre sur le point de se précipiter. C'est ce que Platon fait toujours, évitant l'éternelle méprise qui adore comme des dieux les créations de l'esprit. Ici est le fanatisme, enivré de preuves ; et l'esprit est directement opposé au fanatisme. C'est

pourquoi, parmi les héros de l'esprit, il faudra toujours citer Voltaire, quoiqu'il refuse cet honneur, et très justement parce qu'il le refuse. L'esprit n'est rien, dit l'esprit. À chaque trait d'esprit il meurt un système ; un système achevé et démoli d'un même mouvement. Un souffle suffit ; vous alliez y mettre vos muscles. Ce combat dans le ciel, ce combat qu'on doit nommer préliminaire, et qui doit l'être toujours, se trouve donc ici à sa place, dans le moment où les dieux charmants risquent de mourir. Polyeucte a brisé les anciens dieux ; c'est sa manière de croire ; il craint de manquer de force ; et c'est cette crainte, en toute action, qui fait que l'on frappe à côté.

On se trompe au sceptique ; on s'y trompera toujours. Montaigne est souvent mal pris, dans sa très sérieuse entreprise où il sait que le sérieux perdra tout. Un énorme chapitre, qui est d'exercice pur, écrase les autres ; et c'est très plaisant, car il devrait, au contraire, leur donner de l'air. Quant à Montaigne, il n'y a point de doute ; ou plutôt tout le doute devrait être comme un outil à cerner le vrai, à le sertir, comme il fait dans tous ses jugements, sur l'éloquence, sur le courage, sur la peur, sur l'obéissance, sur la coutume, sur la loi, sur la guerre et la paix, qui sont fermes par refus de s'empiéger. En ce travail de profondeur, jamais la sape ne s'écroule sur le mineur. "Quoi de plus sérieux qu'un âne ?" Et le célèbre discours de l'oie théologienne (car, dit-elle, n'est-il pas clair que ce grand univers a été créé pour les oies ?) est une de ces transformations irréfutables qui nous réveillent de nos pensées mécaniques. L'absurde sauve la raison, en la rejetant hors de ses produits, et toujours par une surprise explosive. Faut-il citer une fois de plus la plus belle et la plus blessante histoire de Montaigne, ce fils devenu maître et qui traîne son père par les cheveux ; le père ne dit rien, jusqu'à un certain

tournant de la maison où il s'écrie : "Arrête, mon fils ! car je n'ai traîné mon père que jusque-là." On ne se remet point aisément d'une telle secousse ; on en prend une vue gigantesque de ce que serait la loi de fer, si la raison n'était que raison. Après quoi il faut citer, toujours de notre auteur, la fable, ou comme on voudra dire, de l'écuelle de bois, plus sobre mais qui participe de la même gaîté forcenée. À l'enfant qui fait une petite écuelle, semblable à celle dans laquelle son grand-père mange la soupe, on demande pour qui il travaille, et à son père, qui le demande, il répond "c'est pour toi". Aucun ordre ne tient contre cette manière de décrire. Mais je veux finir dans un air plus léger. "Ma sœur l'herbe, dit Voltaire, voici venir un monstre effroyable qui de nous deux ne fera qu'une bouchée. Les hommes appellent ce monstre un mouton." Systèmes et docteurs tombent pêle-mêle. Candide est un livre profond parce qu'il défait tout. Le célèbre festin des rois a de la grandeur par la démission de toute grandeur. Pangloss raisonne bien ; on rit de cet irréfutable. Et le sénateur Pococurante a le goût si fin qu'il n'aime plus rien. "Je me décris le paysage", dit Guillot le songeur dans Liluli. "Mais tu ne le regardes pas !" dit Polichinelle. "Je vois, je vois…" — "Les yeux fichés dans la poussière ?" — "Je vois plus loin, je vois plus haut, je vois le sommet, la lumière." Ô Poésie ! Les dieux s'en vont ; avec les dieux s'en vont les Furies.

Livre IV · Chapitre 1

La religion de l'Esprit a ruisselé de mille sources. Nullement par une construction de soi à soi ; ce serait philosophie ; et non sans périls, comme on l'a assez vu. Mais plutôt par des métaphores,

neuves, émouvantes, conquérantes, et d'ailleurs, si on veut chercher, aussi vieilles que l'esprit. Tous les dieux sont partout ensemble. Et comme tout le paganisme portait déjà l'esprit, ainsi l'esprit délivré comme par des fulgurations s'enroule à l'arbre qu'il frappe ; et ces marques de la foudre ont remis en vénération plus d'un ancien sanctuaire, plus d'une source, et plus d'un autel. C'est toujours sacrifice, c'est toujours puissance, c'est toujours Jupiter, c'est toujours Pan. Toutefois, comme l'aigle au côté de Jupiter, ainsi est la puissance, désormais subalterne ; et à ses côtés on ne voit rien. Loin de puissance, au carrefour, on voit un homme supplicié sur deux bois en croix. Je ne pense pas qu'on puisse débrouiller ce texte d'images, ni même qu'on ose l'essayer, si l'on n'a d'abord quelque idée des embarras et des contradictions que la notion d'esprit porte en elle, au désespoir, souvent, de ceux qui ont cru la former. Prenons donc sérieusement l'esprit, pour une sorte de revue des données, si l'on peut parler ainsi, de ce qui n'est jamais donné ni fait, et en un mot de l'éternel absent.

Le premier et suprême paradoxe, c'est que l'esprit n'est point. Nous avons de sévères méthodes pour retenir ce qui est. Ces filets sont d'idées et sont jetés dans l'expérience, qui, selon le commun bon sens, décide seule, pourvu qu'on l'interroge comme il faut. Tout étant préparé et tous les pièges tendus, par des idées, et par des instruments copiés sur les idées, l'œil attentif dira si l'étoile disparaît derrière la lune, et quand ; si la comète se meut, et de combien, et par rapport à quoi ; si la marée, représentée par un index mobile sur l'échelle, monte plus haut aujourd'hui qu'hier. Cette méthode n'est point contestée. Or, par ces moyens, on n'a trouvé l'esprit nulle part, ni hors de l'homme, ni dans l'homme, ni dans le vivant, ni au sortir du mort, ni à la bouche

des oracles, ni au sanctuaire des guérisons. On ne voit jamais que plaies et cicatrices ; on ne voit jamais que corps poussant et corps poussé, énergie invariable et seulement transformée, muscade retrouvée. Les miracles de bonne foi et les miracles de demi-foi, et les tours de gobelets, tout a été retourné et étalé sur table. Et il est cent fois prouvé que le héros sans nourriture ne peut même plus lever un doigt. L'esprit ne peut rien, et l'esprit n'est rien.

Je pense. Accordons que ce pouvoir ne change rien au spectacle ; ce pouvoir tel quel est immense. Savoir n'est pas un fait, puisque savoir rassemble les faits. Percevoir n'est pas en un lieu ni en un corps, puisque percevoir nous représente les lieux et les corps. Même le lieu n'est rien qu'un rapport ; une chose n'est ni loin ni près. Le temps n'est rien ; car une chose passée n'est plus rien si elle est passée, et une chose conservée est absolument et toujours présente. La connaissance de ces rapports mêmes, qui ne sont rien, jette dans toutes les difficultés seulement concevables ; car, par les concevoir seulement, elles ont ce même genre de ne pas être qui est commun à toutes nos idées ; et ce pouvoir même de se tromper par le néant des formes est pourtant bien quelque chose. Je rentre en moi-même, d'où il me semble que cela sort comme les autres fantômes ; je ne trouve rien que ma propre voix :

Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur.

Dans l'âme ? Qu'est ce dedans, sinon un dehors ? Nous voilà encore une fois dans les choses telles qu'elles sont, telles qu'elles sont par des rapports qui ne sont pas.

L'esprit cependant s'élance, et ne cesse de parcourir toute l'étendue des êtres, en haut, en bas, aux limites et au delà, soit dans le petit soit dans le grand, sans plus de peine à diviser encore qu'à doubler encore ; dont les nombres sont le symbole sacré ; car le plus petit des nombres, il n'y a point de peine à le diviser, ni le plus grand, à le dépasser, à le doubler, à le prendre, quel qu'il soit, pour une unité. Quelles que soient les limites, l'esprit nous attend au delà, comme en deçà. Dire que l'esprit ne peut tenir dans un corps, puisqu'il connaît d'autres corps, ce n'est pas dire assez. L'esprit n'est ni dedans ni dehors ; il est le tout de tout. Au delà du connu il pense régions sur régions ; et tout le possible, il y est ; et là où il veut se nier, il y est encore ; à sa propre mort il y est. Si loin qu'on étende l'être, l'esprit est plus grand ; ce qui ne veut point dire seulement qu'il dépasse les limites ; l'idée même d'une limite de l'esprit est absurde, car la limite, seulement pensée, a deux côtés ; d'avance l'esprit dépasse tout. Quand on dit qu'il n'est point, on entend qu'il est plus qu'être. Cette simple description dépasse ainsi toutes les hyperboles de la théologie.

Le plus haut paradoxe, enfin, c'est que l'esprit est un et indivisible. Si l'unité entre ici et là était rompue, il n'y aurait plus ni ici ni là. L'univers est un, mais d'avance, par ceci que deux univers séparés n'en feraient qu'un, puisqu'on les penserait deux. L'univers ainsi n'y pouvant rien, ce n'est pas lui qui est un. Spinoza, le seul homme peut-être qui ait pensé l'esprit, étonne ses disciples par cette remarque que l'étendue est indivisible ; et en effet l'étendue ne peut manquer entre deux étendues ; et ce n'est encore qu'une image de l'unité. Mais, seul aussi, il a pensé l'unité comme chacun la pense. Car, de même que deux espaces sont toujours des parties d'un seul, de même deux esprits ne sont

qu'un ; le tout de tout est en identité avec lui-même ; car s'il se compte plusieurs, c'est lui qui se compte plusieurs. L'un n'a pas à se refaire, puisqu'il ne se refait qu'en lui-même, toujours présupposé. Toute la mystique possible se trouve donc ici rassemblée ; que l'on s'en arrange comme on pourra. Il faut savoir que l'explication et la preuve manquent ici absolument. L'explication, parce que la division et le rassemblement des parties se font par l'unité de l'esprit, qui ne peut donc point lui-même être composé ni décomposé. La preuve, parce que toute preuve, même sceptique, suppose l'esprit universel. Ceux qui entrevirent ces choses, sans les démêler des apparitions et des puissances, formèrent de leurs métaphores la sublime, violente et fanatique religion de l'esprit, qui les achève toutes, et les détruit toutes, et menace, en chacune de ses prières, de se détruire elle-même. Cette sorte de nihilisme emporté ne la rend pas plus douce. Les Furies poursuivaient les crimes rares et atroces. Selon la religion de l'esprit, le crime des crimes c'est l'erreur. Lamartine raconte qu'il alla visiter un puissant chef de mahométans ; c'était, dit-il, un homme poli, et qui pratiquait la plus noble hospitalité. N'empêche que si quelqu'un avait mis en doute l'absolue unité de Dieu, seulement dans la conversation, il eût payé aussitôt de sa vie ce simple égarement d'esprit. Nos bûchers modernes éclairent tous de cette lumière trouble.

Livre IV · Chapitre 2

Hegel a ainsi nommé le peuple juif, et ce n'est pas trop dire. La Bible est un livre effrayant ; mais c'est le Livre. Premièrement il n'y a rien, et l'esprit crée comme on pense. La lumière d'abord, et

le reste comme par une division de lumière. Le sublime est dans ce premier trait, comme Longin l'a dit. L'homme n'en peut revenir. L'homme est écrasé et petit ; toutes ses pensées sont écrasées et petites, si ce n'est qu'il célèbre et chante cela même. L'esprit se dresse, si l'on peut dire, en ses dimensions métaphysiques. Tout est décret. Tout est présage. Certes toutes les cérémonies et tous les sacrifices se font comme ils se firent toujours ; mais tout le culte est marqué d'indignité et d'insuffisance. L'idolâtrie se sait fausse. Le psaume seul trouve grâce, par l'immolation des pensées. Les faux dieux sont immolés ; les métaphores sont immolées ; il reste le vide du désert et la formidable absence, partout présente. Devant quoi il n'y a de vertu que l'obéissance, et toutes les fautes sont égales. Le seul crime est d'oublier que l'homme n'est rien devant l'Éternel. Cette vue explique un genre de pardon et un genre de sévérité que l'homme ne peut comprendre, mais qui sonne pourtant vrai, car toute valeur est d'esprit. Tout esprit fini étant insuffisant, il faut s'humilier par la propre grandeur que l'on connaît de soi. Reproché par sa piété même, l'homme comprend certes que c'est un grand crime d'ignorer le vrai dieu ; mais il comprend bien plus ; il comprend que c'est un plus grand crime encore d'appartenir au peuple de Dieu, car on ne peut. On perçoit ce que c'est que traîner la Bible accrochée après soi. Et ce mépris de l'homme, et ce mépris de soi, mais cet orgueil de n'être rien, et l'essentielle ironie de Job, qui sait qu'il n'a pas mérité, mais que c'est juste. Cet esprit, qui est toujours en faute, est d'une certaine manière indifférent aux fautes, et sans aucune espérance, d'où travail, plaisir, douleur, ont le même pouvoir d'occuper le temps. Le juif travaille comme il se lamente ; et ce genre d'attention sans projet s'est trouvé souvent plus efficace que l'ambitieux dessein de régner.

Toutes les religions sont ensemble, parce que toutes les parties de l'homme sont ensemble. "Les cieux racontent la gloire de Dieu." Ainsi la nature se trouve abaissée, comme œuvre arbitraire et incompréhensible ; mais en même temps elle est relevée, car tout est divin en ce sens que tout est symbole de Dieu ; ce qui fait que toutes les choses sont élevées au rang de métaphores, et revêtent ainsi une beauté extérieure et de reflet. Aussi cette religion est toute en gestes, et toute magique sans aucune magie. Ce chef de guerre, toutes les fois qu'il lève les bras, ses soldats sont victorieux ; et quand il les baisse, ses soldats sont vaincus. Or il se fatigue ; mais deux plus jeunes lui tiennent les bras en l'air, ce qui achève la victoire. Voilà un exemple de ces "histoires qui ne disent mot" dont parle Montaigne. Ce geste imite la création. Ce sont les idolâtres qui poussent le geste jusqu'à l'action. Folie de faire, grandeur de signifier. Ici se trouve la part du matérialisme, très attentivement conservée par l'excès même de la piété. Penser n'est rien sans signifier ; mais ce n'est pas assez dire. La pensée intime est trop misérablement loin de Dieu pour mériter jamais d'être exprimée ; mais plutôt il faudrait exprimer la pensée de Dieu comme font les étoiles ; très mal certes, car l'homme est peu ; mais du moins en harmonie avec ce grand théâtre ; d'où une emphase d'humilité, et tout naturellement une sorte de danse selon les mouvements de nature, non selon les mouvements de pensée. Ce qui serait agreste, n'était une sorte de désespoir d'exprimer la grandeur inexprimable et l'unité inexprimable. D'où un tragique tout extérieur, et immolé lui-même en vaines images. Aptitude théâtrale bien connue, caractéristique d'une vanité métaphysique. L'Ecclésiaste a dit le dernier mot de l'acteur. L'imitation de soi n'est donc qu'une prière ; la fureur, le désespoir, la malédiction s'humilient en leur propre image, et la

convulsion punit le péché de sentir ; d'où vient que la convulsion est noble. Toute image va donc à exprimer son contraire ; et telle est l'âme de la métaphore, qui se nie dans l'instant, au lieu que la comparaison se développe. Ainsi il ne faut point confondre le sentiment biblique de la nature avec le sentiment purement agreste, ni le prophète d'Israël avec la Pythie Delphique. L'imagination, dans son âge panthéistique, cherche une nature encore derrière la nature, et le grand secret dans la convulsion même ; au lieu que l'imagination d'Israël se sait maudite et impure devant l'Éternel. Tel est le transport de la nature à Dieu, sous le règne du pur Esprit.

La religion du second degré, qui est politique, n'a point passé en métaphore. Et il me semble que l'attribut de puissance, délégué à l'esprit pur dans une sorte d'emportement, doit être pris comme la partie honteuse de la religion de l'esprit. Je voudrais suivre cette erreur capitale dans les efforts mêmes que la plus haute religion n'a cessé de faire pour s'en délivrer. Ici paraissent, comme des phares, la doctrine de la grâce et l'image de celui que Claudel nomme le scandaleux supplicié. Dans la Bible il n'y a point de grâce. L'esprit est un tyran absolu. Telle est sa manière d'exister. L'esprit en ses décrets est pire que chose ; car il y a toujours chose contre chose et tyran contre tyran ; mais l'esprit est seul, sans recours ni secours. La théologie est restée parfaitement cohérente, autant que le Parfait l'a seul inspirée. Car Dieu ne peut changer. Le tyran de chair s'obstine, et cela plaît au courtisan, au garde, et même à tous, comme une image des passions adorées. Le pur esprit ne s'obstine pas, il est. Il n'existe au monde que ses décrets. Ainsi d'avance tout est bien. Le doute est un péché, mais qui s'achève en prière. "Non pas à nous la gloire, non

pas à nous, mais à ton nom.” Que ta volonté soit faite, ton amère volonté…

Cette vue de l’esprit n’a point tué l’esprit. La première école de l’intelligence, c’est la nécessité, non pas subie, mais conçue comme inévitable, et telle qu’elle serait dans l’entendement infini de Dieu. On sait de reste qu’une telle nécessité, qu’on dit bien absolue, est hors de nos prises, et cela est de consentement. Mais nos suites d’esprit et nos combinaisons bien ordonnées, comme sont les nombres, sont une sorte d’image de Dieu pensant. Un retour biblique de la réflexion marquera encore d’ironie nos conventions préliminaires avec nous-mêmes ; toutefois cet exercice, de combiner sans croire, est un genre d’intelligence qu’il est permis de suivre, pourvu qu’on le méprise. Et l’esprit biblique, formé d’ailleurs à ce jeu par les affaires qui sont des ordres de Dieu aussi, garde une avance étonnante sur d’autres pensées plus rustiques, qui se mêlent encore d’être justes et d’usurper sur Dieu. L’entendement est juif, et déploie dans l’abstrait ses aptitudes théâtrales, faisant jouer les apparences de la raison, à l’ébahissement des paysans, venus à la ville pour quelque foire. S’il se trouve ici quelque semblant de critique, il faut l’effacer devant Spinoza, le plus rigoureux et le plus sûr des maîtres à penser, et le modèle de l’homme libre, quoiqu’il renoue les fils de l’Éternel. Cette justice rendue au philosophe, et peut-être aux philosophes, il faut revenir à la religion, histoire qui ne dit mot.

Livre IV · Chapitre 3

La métaphore est essentielle à la religion de l'esprit, par ceci que, tous les degrés de la religion étant ensemble, la dignité de l'esprit ne peut être sauvée que s'il maintient les images au niveau de l'apparence. Tel est le sens des figures, et ce sens est en effet prophétique, car elles ne cessent d'annoncer un autre ordre et un avènement. Mais, plus humainement prises, les métaphores ont aussi le pouvoir de remuer tout l'homme, et d'emmener même le corps humain sur les routes du vrai. Si l'on comprend un peu cette union de l'âme et du corps, on s'étonnera moins de voir que la poésie fut partout la première pensée, et l'est encore. C'est que, par l'ambition de bien raisonner, les conditions réelles seront toujours oubliées. Danse et musique, en se subordonnant l'art dangereux de parler, rappelleront toujours l'homme à lui-même. Encore maintenant La Jeune Parque et la meilleure préface d'une psychologie. Mais j'userai d'exemples plus rustiques et plus forts ; car il est trop connu que La Jeune Parque ne force point.

On lit dans la Bible que les arbres se mirent à chercher un roi des arbres. Et ils offrirent la royauté à tous les arbres bienfaisants, au pommier, au prunier, à l'olivier. Tous firent la même réponse : "Pourquoi serais-je roi sur les arbres ?" On vint à la fin à l'épine qui répondit : "Régner sur les arbres, je le veux bien, mais gare à vous !" On remarque aussitôt que ce récit est parfaitement incroyable, et qu'on s'y plaît par cela même, car on attend autre chose ; et ce n'est à vrai dire qu'une fable, mais d'où sort, comme d'un nuage, l'esprit foudroyant de la Bible. Seulement, frappés de cette foudre, nous restons stupides un moment. C'est que nous tenons dans nos mains une vérité sauvage et piquante comme l'épine. Et, par la refuser d'abord, il faudra la comprendre toute.

C'est ce que n'osera pas l'entendement séparé, qui ne se hâtera jamais d'arriver là, et qui y arrivera fatigué de preuves, et consolé d'ailleurs par le soupçon agréable d'avoir négligé quelque chose. L'entendement est moins sévère que l'esprit. Or l'esprit, ce dernier juge, ne nous fatigue pas de raisonnements, il nous force seulement à regarder. Car pourquoi un sage voudrait-il régner ? Non seulement il n'en a pas besoin, mais aussi il ne saurait pas ; ou, pour mieux dire, ce n'est pas par sagesse qu'il voudrait régner et saurait régner. Au contraire c'est toujours la partie méchante qui veut puissance et qui sait gouverner. Cette pensée, par l'énonciation seulement, traverse les tyrans, et remonte jusqu'à Dieu. Mais doucement, il s'agit d'arbres et ce n'est pas vrai. C'est ainsi que le vrai du vrai laisse sa trace innocente et permet de suivre une pensée insupportable. Tel est le doute actif ; tel est le beau départ de l'esprit ; car il a besoin d'être rassuré à l'égard de la vérité même. Cette ruse cartésienne est profondément cachée. On voit comment la métaphore donne de l'air et de l'espace pour penser.

Le Corbeau et le Renard, fable célèbre, ne se prête pas non plus à l'exégèse. On ne demande point si les animaux ont parlé quelquefois comme font les hommes. On ne demande pas si le fromage peut tenir dans le bec d'un corbeau. Ce ne sont même pas des puérilités. On cherche autre chose. Et que trouve-t-on ? Une description des passions toute mécanique, et qui les prend par le dessous. Sterne raconte qu'un soir et par ennui il fit trois compliments énormes et sans précaution, à une femme laide, à un général, à un poète, seulement pour voir ce qui arriverait. Je me suis fait ce soir-là, dit Sterne, trois amis dont je n'ai jamais pu me débarrasser. Nous rions de cette histoire, mais nous n'y croyons point. Jamais l'effet d'une flatterie ne sera assez compris

par des pensées. Si nous avions pu voir le bec du corbeau, en ces vaniteux si bien habillés, nous aurions vu tomber le fromage. Le renard aperçoit un bec qu'il s'agit d'ouvrir ; il parle de chant, il appelle le chant ; le bec s'ouvre, et le fromage tombe par la pesanteur ; le corbeau pense un peu tard, un peu plus tard. C'est ainsi que les passions nous sont dessinées comme Descartes le voulait ; et l'animal machine est en effet une des clefs de l'homme ; et les succès, en tous les genres de négociation, sont toujours dus à des causes plus simples qu'on ne croit, bonnes voitures, bons sièges, politesses, et poings desserrés. Celui qui tient une tasse de thé ne peut fermer le poing ; ce sont alors d'autres pensées. Cette idée est violente, j'en conviens, et peu croyable. C'est pourquoi le cynisme animal, tout dépendant de la forme et du mouvement, nous instruit mieux que les preuves, d'autant que nous ne sommes pas en défiance, parce que le récit ne se donne pas comme vrai. On n'a pas assez remarqué que la pensée abstraite n'est jamais reçue que si elle s'accorde aux passions, ou bien si elle et indifférente aux passions ; et Leibniz disait que si un géomètre trouvait que sa vanité est contrariée par la géométrie, il rejetterait très bien les preuves. Il en a vu un exemple.

Ces autres exemples que j'ai choisis simples, et à dessein, nous amènent tout près du grand sujet de la révélation, et même nous y jettent. Car nous avons abondance d'idées vraies auxquelles nous ne croyons point ; elles ne nous prennent pas au corps ; elles ne nous touchent pas. Mais vienne l'occasion, un objet, une situation, quelque chose que nous percevons et que nous ne songeons pas à nier, alors nous pouvons nous trouver transpercés par une idée bien connue, et qui nous était inoffensive. Ces feintes, qui ne sont pas toujours voulues, trouvent entrée en nous par un point sensible et non protégé. C'est ainsi que l'événement,

l'exemple, l'image, soutiennent le discours, et, en lui donnant couleur, sonorité, solidité, nous rendent enfin assurés, par tout notre être, de ce que nous acceptions, ou rejetions, ou ajournions par le seul entendement. C'est ainsi qu'une peur bien réelle nous rend présent le dieu des bois et des vallons, idée confuse, mais puissante, dont nous devrons nous arranger selon nos moyens ; car nos actions iront devant. Ce n'est plus avoir simplement l'idée, mais c'est se trouver en train de la former, et dans l'obligation de la vaincre. C'est ainsi que l'imagination nous engage, par le choc de l'étonnant, du beau, du sublime ; et cette pensée qu'il faut sauver toute, jusqu'aux épines, est exactement de religion. Hors de ces tragiques problèmes, qui n'attendent pas, qui nous prennent à la gorge, il faut avouer que nous pensons facilement et légèrement, et même n'importe quoi. Toute religion et donc révélée.

Livre IV · Chapitre 4

L'erreur moderne, qui occupe peut-être quatre mille volumes, est de rechercher si la religion a été révélée, où et quand, et par quels témoins nous le savons. Il semble, par une piété détournée, et qui est l'impiété même, que l'idée qui a été révélée ne sera vraie qu'autant qu'on aura prouvé que les circonstances mêmes dans lesquelles elle a été révélée furent réelles, et telles exactement qu'on les raconte. Cette preuve ne peut être donnée, car toute preuve de l'existence est une preuve d'expérience, et il n'y a point d'expérience du passé. Mais il y a mieux à dire. Personne ne demande si les arbres ont jamais cherché un roi ; personne ne demande si le renard a parlé au corbeau. Il s'agit de comprendre à

neuf une idée qui a repris vie par le conte. Si le conte nous instruit, il est vrai comme peut l'être un conte. Que je sache ou non qu'Homère a existé, cela ne change pas les beautés de l'Iliade, ni ce que l'homme en peut tirer pour la connaissance des dieux et de soi. Jésus a nommé le pharisien ; je m'y reconnais ; je m'y juge ; cette manière de dire est attachée en moi, piquée en moi comme une flèche. J'espère me tirer d'affaire en examinant d'abord si Jésus a réellement dit cela, en me disant que si Jésus n'a pas existé, ce qu'il a dit pourrait bien n'être pas vrai. C'est un essai d'ajournement. C'est une diversion qui a peut-être pour fin de rendre la religion inoffensive, je dis à ceux qui la pratiquent. Car on ne croit guère sur témoignages, et l'on amuse l'esprit à ce genre de critique. Cependant le sépulcre blanchi est quelque chose, et le pharisaïsme aussi ; il s'agit moins de savoir si c'est vrai que de savoir comment c'est vrai. Et si Jésus a enseigné qu'on ne peut à la fois avoir puissance royale, par armées ou argent, et sauver son âme, ce qui est à examiner ce n'est point si Jésus l'a dit à tel jour, mais s'il a dit vrai. Il est très vrai qu'il faut croire, et commencer par là, et d'abord s'y tenir, et toujours y revenir ; il est très vrai aussi qu'il faut penser ce que l'on croit, et que c'est là la pensée. Comte a médité souvent sur cette maxime de l'Imitation : "L'intelligence doit suivre la foi, ne jamais la précéder et ne jamais la rompre." Cette maxime, que le lecteur est déjà préparé à comprendre, au lieu de s'en effaroucher peut-être, deviendra plus claire par l'exemple du Figuier, qui est une parabole assez connue.

Jésus avait soif et avise un figuier ; il n'y trouve point de figues ; et ce n'était pas la saison des figues. Aussitôt il le maudit et l'arbre est desséché. Cela ne passe point ; et notre exégète va chercher aussitôt de quel absurde copiste, ou de quelles lettres

mal formées, est venue cette remarque que ce n'était point la saison des figues. Or, par une expérience bien des fois renouvelée, j'ai appris à ne pas changer un texte à la légère, avant d'avoir essayé sérieusement de le comprendre. Car cette difficulté me pique, et, de ce qui me pique, il m'arrive souvent de tirer une grande et importante idée, que mes molles et abstraites pensées auraient négligée sans cela. En quoi je prétends être pieux et de vraie piété ; non que je jure d'accepter l'absurde, mais parce que je m'essaie à surmonter l'absurde apparence, ce qu'évidemment je ne puis faire si d'abord je la corrige. Cette méthode s'est trouvée bonne en ce cas-ci. Car je me suis dit que, si ce n'était pas la saison des figues, ce n'est pas aussi de figuier qu'il s'agit, mais de moi-même et de mes frères les hommes. Aussitôt me voilà à chercher des hommes-figuiers, et je n'ai pas à chercher loin. Un homme disait il n'y a pas longtemps, en parlant de la guerre, que ce n'était pas alors la saison des figues, c'est-à-dire de la justice et de la vérité, mais que cette saison était maintenant venue. Et d'autres disent, plus simplement, que le bureau est fermé, et que l'infortuné devra revenir ; ou, mieux encore, que les crédits sont épuisés. À tout cela il n'y a rien à répondre, car c'est la nécessité extérieure qui commande, et, à bien regarder, l'ordre de puissance, l'ordre de César, qui toujours invoque et invoquera la nécessité contre la justice. Je ne puis présentement, je n'ai pas le temps, les circonstances sont plus fortes que moi et que vous. Attendons la saison des figues, c'est-à-dire le soleil et l'eau. Ces hommes s'excusent comme l'innocent figuier aurait pu faire. Et du coup la malédiction me traverse. N'est-ce pas toujours par les circonstances que l'on ajourne de rendre un dépôt ? Et c'est par les circonstances que le malheureux Jean Valjean essaie de se prouver à lui-même qu'il ne doit point aller se livrer à Arras, à la

place de Champmathieu. Mais, dit le Seigneur, êtes-vous donc des figuiers, qui reçoivent tout du dehors, et rendent seulement les circonstances selon ce qu'ils savent faire ? Ou bien êtes-vous des hommes, qui se savent et même qui se veulent libres de distribuer les réserves de leur être seulement selon eux ? Qui donc renonce à ce privilège ? Pilate, le grand préfet, y renonce ; son esprit se lave comme le figuier. Y renoncerait-il absolument, expressément ? Je ne sais. Mais j'appelle Seigneur celui qui a rappelé violemment que la faute principale, et peut-être la seule, et de se démettre de la condition d'homme. Ce Seigneur est fort exigeant ; Jean Valjean l'écoute, et l'approuve, sans se demander si ce Seigneur qui a raison est né avant ou après tel autre homme, ou si seulement il est jamais né. Car il est plaisant de se dire qu'on pourrait bien vivre tous comme des figuiers d'administration, faisant toute chose à date et selon l'édit des choses ou de César, et que même cela serait bien agréable, s'il n'y avait eu Jésus. Mais ce qu'a dit Jésus ne peut être retiré ; ce qui est une fois révélé ne peut être retiré.

Tournant et retournant cette idée, je m'aperçois que Jupiter est remplacé maintenant par une autre puissance, qui non seulement n'a pas puissance, qui non seulement refuse puissance, mais qui juge toute puissance, et même la conserve, rendant le sou à César, mais qui la juge, et lui refuse la plus haute valeur. Et le fait est que la puissance politique, ou si l'on veut militaire, n'est pas réellement, en valeur, supérieure à la puissance de la nature ; car c'est un fait de savoir si une puissance est puissance ; et, Rousseau l'a bien dit, les pistolets du voleur sont aussi une puissance. Leur doit-on respect ? Cette pensée du Contrat Social, absolument révolutionnaire, étonne sans éclairer. Il n'est pas sûr que Rousseau lui-même n'ait pas trop accordé à la nécessité exté-

rieure ; car enfin cette nécessité ne fera pas qu'il soit bon de mentir publiquement ou sciemment, ou de tuer l'innocent, ou de ne point payer le travail. Cela se discute, et l'on n'y voit plus rien. J'aime mieux ce figuier, dans la solitude, loin de César et de cette nécessité maniée comme une arme, et qui me déporte, moi et mes pensées, d'instant en instant jusqu'au champ de bataille. Je suis bien assuré que l'ordre de la conscience, en Jean Valjean, ne le pousse pas de cette manière-là ; car bien loin de le détourner de penser par soi, tout seul et sans conseil, au contraire elle le lui ordonne ; elle le lui ordonne sans le forcer, comme ce prêtre de l'Otage qui dit à Sygne l'infortunée : "C'est à vous, à vous seule, de savoir si vous êtes obligée ; et Dieu lui-même ne vous demande pas ce sacrifice ; simplement il attend. Et si vous ne vous jugez point obligée, je vais vous absoudre au nom de Dieu." Ainsi se présente, dans la révolution chrétienne, l'idée toute pure de la Libre pensée, qui méconnaît souvent ses origines, et qui, bien plus, ne s'est pas encore mesurée toute. Mais j'avoue une fois de plus que, toutes les religions étant ensemble, le christianisme ne s'est jamais tout à fait lavé de puissance. Qu'il l'ait voulu et qu'il le veuille, c'est obscur selon la théologie, et clair et presque aveuglant par les images. Considérez longtemps la croix aux quatre chemins. C'est ce que j'appelle prier. Et, pour finir là-dessus, je dirai qu'il importe beaucoup qu'une religion soit idolâtre. En de pures idées elle n'est plus religion, et elle n'est pas grand'chose.

Livre IV · Chapitre 5

Le Satyre est toujours sur le point de se montrer derrière l'arbre. Il se peut, à chaque instant, qu'une souche d'arbre, en forme de

biche, nous regarde. Toutes choses fuient, se montrent, se cachent par notre mouvement. Les bruits bondissent, l'écho nous répond. Sur la plaine, et comme un pont par-dessus la rivière, l'arc-en-ciel se montre. L'arc des villes, cette porte des armées, est plus massif ; on peut le toucher. On y veut passer ; cet appel d'air sous cette voûte nous met en marche. La puissance est belle, l'athlète est beau, César est beau. Il est beau de mourir pour César. La fausse gloire nous séduit, mais la vraie encore mieux. Trompés d'abord par la vanité, nous nous sauvons dans la puissance vraie, qui est de faire mourir aussitôt le résistant. Nous sommes perdus par la réalité ; elle nous guette au sortir des songes. Et quel reproche pourrait-on faire à celui qui tient compte de ce qui existe ? D'abord vivre. Je suis l'homme du possible. Gouverner n'est pas une petite affaire ; être gouverné n'est pas une petite affaire. Gagner sa vie n'est pas une petite affaire, et, comme a dit Proudhon : « La pensée d'un homme en place c'est son traitement. » Voici un drôle qu'il faut mépriser, mais c'est un favori du prince ; c'est de lui que dépend ma dernière demande, si évidemment juste. Il faut respecter aussi les caissiers et boursiers. Je marche sur des charbons. Il faut ménager le mal pour faire un peu de bien. Tout me tire par la manche. Ah ! Diable ! Diable !

Cette interjection est aussi éloquente à l'oreille que la plus juste des musiques. Ah ! Diable ! J'oubliais les choses comme elles sont et comme elles vont. Ah ! Diable ! J'oubliais que j'ai besoin de César, et que j'ai besoin de tout le monde. Ah ! diable ! Mon agenda est plein de choses importantes qui n'importent guère, et qui ne peuvent être différées. Diable, le mot le dit, c'est puissance oblique ; c'est lièvre qui traverse, et, encore bien mieux, prince qui traverse. Le diable c'est l'embuscade ; c'est la

nécessité qui revient à l'esprit. Méphistophélès est très sage ; il pense à tout ; quel précieux ministre il ferait ! Il y a dans le Faust une suite admirable ; les idées y mûrissent comme des fruits. Conduisez la ligne de vie depuis le barbet jusqu'au financier ; c'est toujours le même diable. Il est fantastique au commencement ; mais plus il vieillit, plus il ressemble à l'incontestable. Il faut se rendre au barbet à figure d'homme. "Ainsi va le cours des choses." Trois fois, avant que le coq ait chanté…

Ce diable à mille formes est né de la plus haute religion ; il la suit comme l'ombre. Car que faire de tous les dieux végétaux et animaux, qui nous tiennent au ventre ? Et que faire de tous les dieux couronnés, qui nous tiennent au thorax ? Ils sont tous réels et trompeurs. Ils sont apparences, et apparences vraies. La pire est celle qui tient le mieux, car on devient roi. Le diable emporte Jésus sur la montagne et lui montre les puissances de la vallée, bois, terres, villes, qui sont à qui les veut. Ce n'est toujours qu'être bouc, mais avec chapeau doré et baudrier. Tout cela, c'est la tentation, et le vice ne manque jamais d'être récompensé. Ah ! malheureux hommes ! disait déjà Platon. Ils vont mal choisir. Tout les trompe. Qui ne voudrait être puissant afin de servir ses amis ? Cette voix n'a guère été entendue, qui nous avertit de notre propre être, et de l'esclavage où nous allons nous jeter. Le diable, ce bouc, nous parle mieux ; par ses déguisements, par ses soudaines apparitions, par les prodiges, par la facilité qu'il nous procure d'aller comme l'éclair, de prendre, de transformer, de donner, de régner. L'enfant apprend, avant toute chose, qu'il n'est rien qu'on n'obtienne par des discours convenables. La voie de la justice et du travail est longue au contraire. Diable ! Diable !

En ce diabolique mélange de faux et de vrai, de vrai qui n'est jamais vrai et de faux qui n'est pas tout à fait faux, je reconnais une idée parfaite, où sont rassemblés tous les dieux inférieurs, dieux de nature, et dieux politiques. Qu'ils existent, c'est évident ; ils ne sont qu'existence ; ils sont l'existence même, par laquelle nous sommes pris et repris. Seulement l'existence n'est point dieu. Quoi de plus fort qu'un glacier ? Il pousse des montagnes de rochers ; il creuse la vallée, il fond en torrent et en fleuve ; il arrose les campagnes et les villes. Force aveugle ; conquérant. César est aveugle aussi ; il arrache, il rase, il se détourne, selon le hasard oblique. Victoires et défaites ne font que dessiner les arêtes du monde. Un empire est comme un fleuve ; le sable est plus fort que le fleuve ; le vent est plus fort que le sable. C'est pourquoi Jésus disait : « Mon empire n'est pas de ce monde. » Le diable dit mieux, sans aucune parole, que son empire est de ce monde. Mais quel accord des légendes, des arts, et même des mots ! Quel nivellement de tous les dieux en ce seul mot, le diable ! Qu'il soit damné de toute éternité, cela est plein de sens. Car l'univers est toujours, et sans valeur toujours. L'esprit est trompé s'il ne croit d'abord à lui-même, et seulement à lui-même.

Descartes n'a pas dédaigné d'élever le diable au niveau des Méditations ; il le nomme Malin Génie, et lui reconnaît pouvoir de tromper par l'évidence, et même par le vrai. C'était nier énergiquement le dieu extérieur ; et de là a suivi, et doit toujours suivre, le moment du doute hyperbolique. Car, il ne faut pas s'y tromper, Descartes s'est élevé de douter de l'incertain à douter du certain. Ce doute reste. Il est désormais attaché à toute chose qui se montre, car elle ne se montre jamais dans sa vérité ; et c'est l'esprit armé seulement de lui-même et de choses qui ne sont point, qu'on nomme idées, c'est l'esprit qui débrouillera les

prestiges de l'arc-en-ciel, de la neige, de l'aimant, et de ce soleil qui n'est lumineux qu'en nos yeux, qui n'est chaud que sous notre peau. Cette fameuse révolution est de philosophie. Mais elle éclaire par l'analogie la révolution chrétienne et ses frappantes images. Car il est vrai que le culte de l'esprit est ce qui donne valeur, et ce qui remet l'inférieur à sa place. Mais il est vrai aussi que l'inférieur ne restera pas à sa place un seul moment, et qu'il ne cessera de vouloir rabattre tout le reste à sa loi animale. Il est très exact de dire que tout est tentation, que toute apparence est fausse par le diable et vraie par l'esprit. L'erreur n'est rien ; mais elle apparaît pourtant. Tel est l'être propre au diable, qui n'est que condamné.

Les conséquences étonneront. Car le propre de la religion de l'esprit est de repousser les miracles. Qu'elle ne les nie point tous, cela signifie encore une fois que toutes les religions sont ensemble dans l'homme, et que, comme je veux le redire, les religions sont moins les étapes de l'homme que les étages de l'homme. Ce qu'il faut admirer, c'est que la religion de l'esprit, quoique mêlée de sorcellerie agreste, et souillée de puissance urbaine, ait pourtant vocation de nier d'abord tout miracle, d'après sa grande image du diable, qui peut toujours offrir l'apparence d'un miracle. On ne rend pas justice au christianisme, même borné, si l'on ne pense pas aux religions troubles qu'il a dépassées et condamnées, rabaissant à jamais les oracles au degré où nous les voyons, et niant par provision le monde ancien, où tout était miracle. C'est dire, et on ne peut manquer de le dire, que l'esprit est juge du miracle ; et, au fond, que l'esprit ne peut jamais tirer du miracle rien qui ne le fortifie en lui-même et ne lui donne ferme résolution contre tous les prestiges. Même théologiquement il faut arriver à dire que les miracles vrais ne sont exceptions que

pour nos esprits troublés et aveuglés, et qu'ils confirmeraient au contraire la loi de l'esprit si nous savions tout. C'est ainsi que le Descartes éternel se bat contre le Malin Génie, Descartes toujours menacé d'erreur, et même, si l'on peut dire, assuré d'erreur ; mais la maudissant d'avance, et s'enfuyant dans son autre vie, où l'esprit se rassure de lui-même. À quoi nous mènent, dans le tumulte du monde, ces grandes images du diable, et de la croix qui dissipe l'apparition. Car le juste en croix en dit assez, je pense, et plus qu'assez sur la nécessité et les pouvoirs ; et dès qu'on attache la suprême valeur à cet insigne d'humiliation, le diable n'a plus qu'à retomber sur ses quatre pattes.

Livre IV · Chapitre 6

Il fallait dire adieu à la beauté grecque, car elle n'est que le bonheur d'être fort. Ensemble la nature et la cité étant rabaissées à leur rang, on a vu s'élever d'autres temples et un autre héros, commémoré selon une autre gloire. Et, comme Hegel l'a montré, les arts sont ici plus parlants que les discours. Car le nouveau temple est fermé au milieu même de la ville ; et le nouvel athlète est lui aussi fermé et réfugié. La sculpture de la forme humaine ne peut alors que se refuser à elle-même et se nier elle-même, annonçant le mépris du dehors et indirectement la beauté du dedans. La peinture est mieux armée ; et, non sans raison, Hegel la dit essentiellement chrétienne. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être profane ; toutefois, même profane, elle égalise encore les dehors, en donnant si elle veut la même beauté diffuse à tout ce qui renvoie la lumière. Mais c'est surtout qu'elle peut saisir et comme reprendre ce qui fuyait au dedans, par l'expression du visage et sur-

tout des yeux, ou nous savons si bien lire le prix d'une âme, et la valeur de la subjectivité infinie. Cette dernière manière de dire, je la prends de Hegel, ne pouvant dire mieux. L'esprit enfermé dans le corps et plus grand que tous les mondes, l'esprit qui n'est qu'un moi et qui est tout, paraît encore mieux dans la musique et dans la poésie, qui sont les arts suprêmes de l'esprit. Cette grande suite de signes concordants nous confirme dans cette idée que la religion de l'esprit est mieux sauvée d'impureté par ses images que par ses discours. Ce que nous estimons au-dessus de tout nous ne pouvons pas l'effacer ; nos plus hauts plaisirs, et même quand le diable y serait, nous détournent d'oublier tout à fait nos parties nobles.

Par cette sorte de politesse, nous sommes encore loin de sainteté. L'homme n'est jamais fier d'être animal, soit dans ses plaisirs, soit dans ses colères. Il y eut toujours des sages qui se gardèrent de ces deux excès, apercevant même la liaison entre l'un et l'autre, et que le pouvoir, cruel par système, va naturellement à la folie orgiaque. Socrate a tout dit là-dessus. Marc-Aurèle empereur et Épictète esclave ont poussé à l'extrême le souci de ne pas déshonorer la partie gouvernante. Ils ont une juste idée de la grandeur humaine, qu'ils séparent du costume, de la richesse, du pouvoir. Ils la recherchent, ils l'honorent sous les apparences, ce qui est pressentir l'égalité et même la fraternité. Ils sont païens pourtant. Pascal les a marqués d'orgueil. C'est qu'ils se disent et se connaissent fils du monde. Cherchant, comme fit plus tard Christophe, le plus puissant des maîtres, ils se sont arrêtés à cette grandeur étalée, ils s'y sont soumis. « Tout ce que m'apportent tes saisons est pour moi un fruit, ô Nature ! » On sait que, par ce détour, ils s'accommodaient de Jupiter et des autres Olympiens, qui n'étaient à leur raison que des noms poétiquement donnés

aux grandes forces. Et c'est bien par la puissance qu'ils cheminaient en leurs pensées vers la raison universelle. « Rien n'est plus puissant que le monde ; rien n'est plus grand, rien n'est plus beau ; donc le monde est raison. » Ce n'était pas assez de se démettre de puissance ; car c'était encore adorer la suprême puissance. Ils voyaient l'homme petit ; d'où un mépris d'eux-mêmes en un sens, et un prompt mépris des autres peut-être. Fils du monde, ils étaient fils d'orgueil. Peut-être, en essayant de comprendre les images chrétiennes, nous arriverons à savoir que la puissance déshonore même Dieu. D'après cette même idée on comprend le prophète hébraïque, qui parle au nom d'un dieu terrible, mais ici sans les dimensions du monde, qui ne sont rien au regard de l'esprit. Cette double idée, du grand et beau spectacle, et de l'esprit absolu, dont les commandements nous dépassent, se retrouve, comme on sait, dans la théologie chrétienne. Elle y sonne mal. Elle n'y est point principale. C'est une méprise sur le sublime ; car le sublime n'est point dans la puissance contemplée, mais dans un retour sur la puissance de la contempler, qui est esprit présent et esprit intime. Et, de toute façon, l'idée d'un ordre gouvernant et d'un esprit gouvernant altère la notion de l'esprit. Car tout est fait et tout est dit. Le salut vient de Dieu et le mérite est nul.

On aperçoit ici toutes les subtilités de la grâce, et l'ordre nouveau de la charité, qui abaisse et relève. Là se trouve le centre des méditations d'une conscience qui n'a que soi et qui n'a que Dieu. Ce paradoxe est une donnée de la situation humaine. Car l'esprit en n'importe qui, et si faible qu'il se sente, n'en a pas moins le pouvoir de compter au delà de tout nombre et de franchir toute limite ; et, bien mieux, le pouvoir d'errer, inséparable du pouvoir de penser, implique la liberté, comme Descartes l'a vu, comme

chacun le sent. Et la liberté est positivement surnaturelle, en ce sens qu'aucune représentation d'un objet mécanique ne peut en rendre l'idée. Ces notions jettent le philosophe en des travaux pénibles et toujours à refaire. On a assez dit que la conscience à l'épreuve, et devant un devoir sans ambiguïté, ou même dans la recherche de ce qui serait le mieux, considère aussitôt que la faute principale, et peut-être la seule, est de prononcer que l'homme est incapable de vouloir. En ces problèmes, qui sont eux-mêmes de volonté, la puissance de l'esprit se trouve menacée, et dans l'esprit même, par la puissance extérieure. Il s'agit toujours de choisir entre l'éternel César et la conscience libre. Et, puisque le poids de César ne fait pas question, il ne s'agit pas, en cet extrême du débat avec soi, de mesurer et contre-mesurer. L'entendement n'y sert point. Il faut choisir par générosité, comme parle Descartes, ou par charité, comme dit l'apôtre. Mais il faut bien de la réflexion pour n'y voir pas de différence. Le saint fait ce pas, par un sentiment juste de soi-même, et avec bonheur.

Quand je dis que la religion est humaine et non inhumaine, je ne m'engage pas par là à l'expliquer toute. Je dis seulement qu'il faut y regarder avec attention, et que, plus on y regarde, plus on comprend que l'homme pensant devait arriver à ces subtilités d'abord étonnantes, mais qui toutes éclairent l'homme à lui-même. Descartes a certainement pensé que libre lui-même il adorait un Dieu libre. Cette condition peut être développée, pourvu qu'on ne se laisse pas reprendre par le mirage d'un entendement infini. Si l'esprit est libre, et si Dieu est esprit, il s'offre une grâce et un secours, qui n'est pas autre chose que la liberté même. Et dire qu'il faut mériter la grâce et qu'on ne la mérite jamais sans la grâce, c'est dire de la plus riche façon, et par le mot sans doute le plus beau, que nous nous affirmons libres, et que,

par les données mêmes du problème, cette affirmation ne garantit rien ; elle n'est inépuisable que si l'on y croit ; et cette foi même, qui est la suprême foi et la seule foi, cette foi même est libre. La nature ne fournit point ; la nature ne marche point par la liberté une fois posée, de même que le courage de la veille ne sert pas pour le lendemain. Cette condition, en un sens abandonnée et sans secours, est pourtant tout secours et seul secours. Cette sorte de reprise de soi est continuelle dans la moindre de nos pensées. Tu te sauveras seul, telle et l'inspiration divine. C'est pourquoi Pascal, suivant en cela Descartes plus qu'il ne croit, veut un ordre au-dessus des esprits, qui sont eux-mêmes infiniment au-dessus des choses, et le nomme ordre de volonté ou de charité. L'amour, cette heureuse confiance, ne s'arrête donc pas à l'esprit suprême ; il bondit au delà et trouve sa propre notion. Le saint nous attend à ce troisième ciel.

Livre IV · Chapitre 7

Je t'aiderai ; mais c'est toi-même qui t'aideras. Car le libre ne peut aimer que le libre. C'est ainsi que la puissance s'est retirée. Et telle est l'éclipse étonnante de l'ancien dieu, qui n'est effrayant que par l'absence. Il serait impie d'y croire, et Jésus lui-même a refusé le secours des anges. La théologie chrétienne a tout naïvement conservé Dieu le Père, le dieu des juifs, le dieu des armées ; mais elle considère comme des réprouvés les juifs, qui n'adorent que lui. Cette sorte de déposition marque toute la grandeur d'âme propre aux saints. Car ils ne nient pas absolument le pouvoir, mais ils le laissent dans son nuage, ils ne le reçoivent point en leur conseil secret. Ils traduisent ainsi l'étrange pouvoir du

père, qui est tout de nature, et qui doit être nié à un moment, quoiqu'il reste toujours environné de respects. La loi extérieure doit faire place à la loi intérieure ; tel est l'avenir du fils bien-aimé. Ainsi cette métaphore dit très bien ce qu'elle veut dire. Le saint contemple l'homme en sa perfection humiliée ; il joint Dieu et l'homme en une seule image ; il pense que l'homme et Dieu sont intimement ensemble dans l'homme libre ; il voit cet homme libre sur une croix ; il juge, comme Platon, qui a annoncé ce grand spectacle dans son Gorgias, que ce supplice prouve au moins que la vertu n'est pas un moyen de puissance. Leçon pour les rois. Mais comment comprendre que ce juste est à la fois et très certainement tout à fait homme et tout à fait Dieu, selon l'expression de Hegel ?

Les subtilités théologiques, qui abondent sur ce point-ci, sont proprement académiques ; toutefois l'incarnation et la rédemption expriment avec force des mouvements humains assez touchants. Mais il faut pourtant juger, d'après nos chutes réelles et nos saluts réels, cette sorte de complot dans l'esprit pur, et ce supplice volontaire de l'être venu d'en haut. Ces tableaux sont de nature, et supposent des réserves de volonté et de grâce, ce qui ne peut s'entendre que par mécanique, ou, si l'on veut, par logique, car c'est tout un. C'est de nouveau vouloir incorporer le miracle dans la nature, qui ne le reçoit point. Que Dieu n'ait pu racheter les hommes, à cause de l'énormité de l'offense, que par le sacrifice de son propre fils, ce n'est qu'intrigue et finesses d'avoué, sans aucune lumière réelle sur nos problèmes. Nous ne sommes que matière en tout cela, et troupeau calculé. Mais que voulons-nous dire et que pensons-nous par l'homme-dieu ? Il faut revenir aux anciens passages et à l'ascension réelle qui fait toutes nos pensées. L'anthropomorphisme n'est nullement une erreur de

sauvage ; et l'Olympe grec est réellement le premier salut de nos anciens tressaillements. Jupiter est un homme, mais n'arrive pas encore à être un dieu, sinon par rapport au serpent, à la vache, au loup, au singe, à l'éléphant. Jupiter n'est pas assez dieu ; il n'est pas non plus tout à fait homme ; car il ne se dépasse point, et jamais ne se juge. Il est bonhomme, comme sera toujours César incontesté. Et c'est parce qu'il n'est pas assez homme qu'il n'est pas encore digne d'être dieu. Jéhovah, tout au contraire, n'est plus homme du tout, et sa manière d'être incompréhensible n'est pas celle de l'homme, mais plutôt celle de l'indescriptible qui se cache dans les bois ou dans le nuage. Cet esprit pur ne peut plus s'incorporer ; il est coupé de l'homme, et revient sur l'homme en prodige extérieur. Il fallait, de ces oscillations, revenir plus près de l'homme vrai. La religion s'est donc incarnée, comme la logique s'est incarnée, si ce n'est que l'esprit gardait quelque chose de son sublime égarement, qui est au moins un essai de l'infinité véritable. Et ce n'est pas peu d'avoir reconnu et commémoré le modèle spirituel de l'homme, et encore couronné d'épines, non seulement jugeant mieux que nous et aimant mieux que nous, mais souffrant mieux que nous. Tel est le second moment de l'esprit, et par un mouvement double, qui nous élève de l'athlète au saint, et qui nous ramène du pur esprit à l'esprit fraternel.

Il faut admirer que cette dialectique, qui est d'abord poésie et geste d'homme, nous ait jeté encore en pâture de réflexion le troisième terme, l'esprit, qui ôte toute ambiguïté du problème de notre salut. Après la Pâque de l'esprit, la Pentecôte et ses langues de feu ; par quoi l'esprit est incorporé de nouveau à nos éléments, et confié à chacun de nous. Ce qui achève cette grande mythologie par nous mettre à l'école, de façon que nous n'allions pas oublier ni mépriser un avenir de jugements, d'hérésies et de persé-

cutions. Car, selon l'esprit rien n'est pensé une fois pour toutes, et rien n'est réglé ; au contraire tout est à refaire depuis le commencement et avant le commencement, sous la loi de liberté et d'amour, mais avec le redoutable devoir de douter par la foi même. Nous sommes dans ce mouvement ; nous en jugeons mal. Les porte-croix s'en tiennent à ce qu'ils savent, ce qui fait qu'ils ne savent plus rien. Ceux qui ont jeté la croix oublient la condition du supplice, et voudraient faire régner l'esprit par les moyens de César. Et cette double méprise vient de mal juger de l'esprit, qui n'est jamais, qui ne peut rien, qui périt tout en son image pensée, qui ne vit enfin que par une incrédulité continuelle. J'ai voulu marquer ce caractère de ne rien croire, qui se voit dans le saint. Car, au regard des anciennes religions, le saint est ce grand esprit qui ne se laisse prendre à rien de ce qu'on croit, repoussant richesses et promesses, blasphémant de Pan et de César, séparé de famille, d'honneur, de pouvoir, et même de son intérieure richesse, car il a jugé l'orgueil et doute même de son propre salut. C'est ce qu'il nomme charité, et c'est très bien nommé ; car la charité va toujours et directement contre ce qui se fait croire ; et l'amour de soi, ici rétabli en son centre, va contre tout ce que l'on croit si aisément et si agréablement de soi. Nos saints sont pauvres et dans des mansardes, comme furent toujours les Saints, et dévoués, sans se croire dignes, à une étincelle d'esprit qui ne fait rien et ne promet rien. Toutefois, quant au devoir de la sauver, et sans aucune espérance, ces douteurs n'ont jamais aucun doute. C'est pourquoi j'ai placé tout ce livre sous l'image de Christophore ou Christophe, nom qui signifie Porte-Christ.

Livre IV · Chapitre 8

Sous ce titre, qui réveille des polémiques téméraires, je veux rassembler ce qui concerne l'aveu, le jugement et les peines, afin d'éclairer encore mieux cet autre monde, invisible et secret, où tout se décide selon l'esprit libre et l'amitié absolue. On mesurera mieux le chemin gagné à travers les superstitions temporelles, qui font broussaille. Selon le culte agreste il n'y a que pure contrainte dans la punition, et sans aucun aveu, par la nature purement extérieure de la faute. Je ne sais pas toujours ce qui est défendu, comme de dormir sous tel arbre ou de manger tel fruit ou tel animal ; je connais ma faute par la punition ; c'est ainsi que je m'instruis, si je puis ainsi dire. Sous le régime de César, le châtiment est public et politique ; il veut être compris, et même du criminel. On dit très bien raison d'État, et non pas seulement force d'État. C'est pourquoi on attend l'aveu, d'après l'idée que le châtiment serait vain si le coupable ne reconnaissait nullement ce qu'il a fait et même ce qu'il a voulu. Une prétention du tyran est d'avoir raison, et il n'y a donc point de tyran parfait. Ce qui s'accomplit, dans le châtiment politique, c'est bien, comme dit Hegel, la volonté même du coupable, comme d'être volé s'il vole, ou d'être tué s'il tue, ou de craindre s'il fait craindre. Le châtiment est donc d'esprit, comme la politique est d'esprit. Mais, par ce besoin même de justice, l'aveu est forcé. Naïvement forcé par des supplices, ou forcé par des embûches d'esprit. L'abus de la force est moins émouvant dans le second moyen que dans le premier ; il n'est pas moins irritant. On aimerait mieux quelquefois que le pouvoir frappe simplement devant lui, comme il fait à la guerre. Il reste de cet esprit dans la pure police, qui ne s'occupe jamais des intentions, et fait seulement place nette.

L'autre idée, du jugement libre, et de soi par soi, méritait d'être sauvée. Elle l'est dans la religion de l'esprit. Et la pratique de la confession montre très clairement que la considération des vraies valeurs va comme d'elle-même, et malgré un mélange inévitable des ordres, à une très belle liberté et à une très belle amitié.

Je ne crois pas qu'on puisse se bien connaître tant qu'on ne se confesse qu'à soi. Ce n'est pas que l'on se montre toujours indulgent pour soi ; il y a des exemples aussi de fautes grossies et de regrets intempérants. Souvent l'idée d'une dégradation prédite à soi, et même rétrospectivement, se change en un désespoir orgueilleux. Orgueilleux parce que la puissance de nuire, qui est la puissance toute nue, se nourrit d'un fond de colère, qui ressemble aux grandes forces. Le remords, bien plus actif et bien plus entreprenant qu'on ne dit, déclare une guerre, cherche le péril, et défie le malheur. Ce point de profonde misanthropie est remarquable en ceci qu'il descend toujours. Car le culte de la puissance, d'après un jugement inexorable, va toujours à éprouver la puissance par le combat. "Comment faire la volonté de Dieu, dit Coûfontaine dans l'Otage, quand nous n'avons d'autre moyen de la connaître que de la contredire ?" On trouve ici quelque lueur sur l'âme tyrannique, que Platon seul a dévoilée ; mais les célèbres pages de la République sont encore bien obscures pour moi ; j'en suis à peine averti. Je renvoie aussi aux déclamations de Vautrin, où l'on sent un excès qui n'est que vrai, déclamations qu'on ne peut réfuter ; car le discours du roi est ridicule s'il n'est que discours, et inutile si la force est suffisante. Cela signifie, si l'on a parcouru selon l'ordre les degrés du culte, que la religion politique n'est qu'un passage, qu'elle ne tient que par un dessus qu'elle nie, et qu'on redescend, si on ne la dépasse, jusqu'à la reli-

gion du loup et du serpent. Telle est la logique du diable ; et la théologie n'a pas manqué de dire que c'est premièrement la logique intérieure du diable, éternellement damné par lui-même. Et ces mythes si bien dessinés refusent les commentaires faciles. C'est pourquoi le merveilleux chrétien est ridicule dans l'épopée. Car, puisque le brillant paganisme a été non pas seulement remplacé, mais surmonté, tout le drame désormais se passe dans la conscience, au regard de laquelle les ressorts extérieurs sont seulement des moyens, et tous méprisés. Cette insuffisance de ce qu'il faut nommer le paganisme chrétien éclate dans la Jérusalem, et mieux encore dans les Martyrs. Mais l'Évangile repousse ce genre de secours ; c'est assez dire, et c'est tout dire.

Il reste que la conscience qui se sent descendre a besoin d'un arbitre qui la délivre, qui la fasse rebondir par la foi et l'espérance ; en sorte qu'en dépit de moqueries faciles, l'absolution est bien la fin de la confession ; sans quoi l'homme serait perdu par ce qu'il a de bon. Il n'est guère de confesseur qui ne sache discerner dans n'importe quelle faute un égarement de l'esprit qui fait de la faute une sorte de dieu. Il est très vrai qu'il n'y a que la foi qui sauve ; et il est très vrai que l'orgueilleuse faute est justement le contraire de la charité. L'exemple du salut est parfait dans la rencontre de Jean Valjean et de l'évêque. Cette sorte de légende, qui est populaire comme sont les légendes, est un texte suffisant pour les serviteurs de l'esprit, toujours menacés par un gigantesque désespoir. Le triomphe ne peut être que gratuit, et chacun le sent.

Maintenant, si l'on cherche un arbitre, peut-être ne le trouvera-t-on point aisément dans un ami, par cette raison que l'on craint, non seulement de l'affliger, mais aussi de lui communi-

quer la grande hésitation, qui est de tous les soirs et de tous les matins. L'arbitre inconnu, secret, qui même oubliera, peut être quelquefois meilleur. Ce qui est surtout à remarquer dans la confession, c'est le libre aveu et le conseil demandé. L'arbitre attend et juge sur ce qu'on lui dit. "C'est toi qui le diras" ; ce célèbre mot de Socrate revient dans cet entretien qui, avec le secours de l'autre, n'est pourtant jamais qu'un entretien avec soi. Car, dit le confesseur janséniste, s'il y a quelque péché d'orgueil à bien prêcher, c'est vous qui le savez, et c'est à vous de le dire. Chacun peut voir aisément l'abus, mais je dis seulement le bon usage, afin d'éclairer un peu cette difficile vie de l'esprit, qui est toujours à grand risque. Les casuistes ont mieux fait qu'on ne dit. J'en donnerai un exemple que je prends du Port-Royal. L'abbaye des solitaires se trouve menacée par les bandes armées, le village s'y réfugie, et les repentis, dont quelques-uns furent de terribles soudards, retrouvent leurs casques et leurs mousquets. Mais là-dessus, et tous en sentinelle, ils font demander à M. de Sacy si l'on peut tirer à balle ; et M. de Sacy répond que non, et qu'on doit se contenter de faire du bruit. Il n'en fallut pas plus. Mais cet expédient était lui-même un mensonge, et le fameux directeur en eut des scrupules. Il allait au plus pressé ; il savait bien que la joie sauvage de vaincre et l'ivresse du sang feraient un mal démesuré, et sous les belles apparences du courage ; tel était le mal d'esprit qu'il prévoyait, bien plutôt que la mort de quelques pillards, qui était de l'autre monde, je veux dire celui-ci. C'est injustice à l'égard des hommes, et, bien pis, à l'égard de soi, de méconnaître la religion de l'esprit, et, au lieu de la sauver de mélange, de la rejeter au contraire au bourbier commun. On s'y jette en l'y jetant. Les erreurs de la religion sont encore moins dangereuses pour elle que pour ceux qui la critiquent sans regarder aux principes.

Et le diable est encore par là ; car il nous fait passer obliquement des armes de guerre, et contre les autres, alors que nous cherchons seulement des armes de paix et pour nous.

Livre IV · Chapitre 9

Je n'ai point l'intention d'éclairer davantage, par les seules raisons, la plus haute religion, toujours s'échappant d'elle-même. Mais plutôt je veux montrer, par d'autres exemples, que la poésie va devant, et éclaire encore aujourd'hui nos pensées, comme elle fit toujours. Chacun pressent que la femme n'est point l'esclave de l'homme, et que la force, ici plus évidemment qu'ailleurs, ne peut décider. D'où les plus hardis ont dessiné un droit de la femme qui est abstrait et qui choque ; car, encore une fois, derrière le système politique, si parfait qu'on le suppose, se tient la force, qui écrasera toujours sans regarder. Le droit des contrats est beau par l'esprit, mais il n'est aussi qu'une manière d'égaliser le combat, ce qui laisse les faibles sans recours. Or ces pénibles arrangements se sont montrés moins efficaces, et plus tardivement, que l'imagerie naïve que la révolution chrétienne devait produire comme un modèle des mœurs. Car la théologie n'a pas inventé le culte de la mère ; bien plutôt elle y a toujours résisté, alors que la contemplation sans paroles développait selon l'humain le mythe initial. Car en cette génération continue du fils qui remplacera le père, nous savons, par notre expérience d'enfant, que la mère ne cesse d'intercéder auprès du pouvoir gouvernant, jusqu'à créer, par sa grâce propre, presque tout l'amour paternel, et peut-être tout. Par ces messages échangés et renvoyés, qui tempèrent la nécessité extérieure, la Sainte Famille fut un objet

de choix pour les peintres, et une règle d'heureuse méditation pour le passant, relevé aussitôt de l'image de César et des Bacchantes. Car la nature soutenait alors la fiction presque insoutenable de l'Homme-Dieu par la représentation d'une mère qui ne cesse de guetter ses plus belles espérances dans un petit être qui ne peut encore les porter. Mais, bien mieux, cette double faiblesse peint l'ordre humain comme il est en de beaux moments, sous la protection de l'éternel charpentier.

Il est dans l'ordre que le charpentier pense aux arbres, à la hache, à l'aplomb, aux angles, à tout le dehors, et aux forces impitoyables ; d'où lui vient une sévérité et autorité qui n'est point de lui. L'urgence et l'ordre des travaux, voilà ce qu'il annonce ; nul ne conteste et ne contestera le genre de pouvoir qui appartient à l'orage, au froid, à la pluie. Il n'y aurait point de pouvoir temporel d'aucune espèce si la sécurité ne dépendait d'un monde aveugle qui détruit comme il produit. Tel est donc l'homme, toujours un peu plus sérieux et absent qu'on ne voudrait, devant le libre échange des sentiments naïfs. Ce regard pensif se porte toujours au dehors et au loin. La pensée maternelle est toute repliée ; encore repliée quand elle se pose sur l'être neuf qu'elle a formé, et qu'elle porte toujours ; encore repliée lorsqu'elle parcourt ce dedans de la maison, cette coquille de l'homme, qui est le domaine féminin. Le mot de Platon "conserver les choses du dedans" prend de lui-même un sens métaphorique, plus vrai que l'autre. Car le dedans est l'image de l'homme, et dessine en creux la forme humaine ; mais cette forme elle-même signifie une loi intérieure de formation, aussi sensible à la femme que le sont à l'homme les mains qui tiennent la hache. Et je comprends, sur le front même de l'homme, la triste fonction de détruire, comme au visage de la femme, par une sorte d'absence au monde, l'heu-

reuse fonction de créer et de conserver. Ces deux pouvoirs ne peuvent être rivaux ; il est dans l'ordre, au contraire, que chacun d'eux aime l'autre et le veuille complet. L'enfant entend ce double langage, et grandit dans ce double culte des choses comme elles sont, et de l'homme comme il devrait être. Ces idées ne sont nullement cachées ; chacun estime à son prix cette double protection ; chacun sépare les deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, au point même de leurs racines. Et pourtant, par l'ambiguïté même du droit, qui veut composer ce qui ne compose point, je dessine mieux les deux ordres en suivant de l'œil cette peinture familiale, qu'en suivant, dans les conversations et dans les livres, les abstraites et fuyantes pensées que l'on propose sur ce grand sujet. C'est que la nécessité extérieure ne cesse de rompre la forme humaine. L'extérieur envahit, et la pensée est sur les remparts.

Il faut donc céder ; il faut trahir. Mais le dangereux amour trahit encore plus subtilement, par un assaut de l'animalité pure, qui est un genre de naïveté aussi adorée que redoutée. Toute la civilisation s'exerce sur ce point d'extrême union et d'imminente désunion. Dans la crypte de Chartres, au bord d'un puits très profond, le guide récite qu'en des temps très anciens, on adorait en ce même lieu une sorte de Vierge mère. Cette idée fut toujours formée, toujours détruite, toujours retrouvée. Cette idée est comme toute idée ; elle n'a que nous. Béni soit le visage qui nous la rappelle, puisqu'enfin il le peut quelquefois. Ainsi parle la muette image à la Gretchen du Faust. Nous ne penserons pas mieux ; nous ne penserons rien d'autre ; car je défie qu'on pense l'amour par les seules divinités des champs et des bois, par la vache, par le singe, par le satyre ; je ne dis pas l'amour dans les autres, je dis l'amour que l'on sent, l'amour aimé. Il y a une

grande aventure dans l'amour, et périlleuse, et belle, mais qui mène loin. C'est pourquoi Faust frémit au seul nom des Mères, ensevelies au plus profond de la nature ; car il y a une sorte de profanation à les retrouver là. Et, quoique ce soit une loi de fer d'avilir ce qu'on aime, je doute qu'il existe un homme qui s'abandonne tout à fait à cette fureur démoniaque, si naturellement liée au culte ancien. Qui se sauve un peu, il monte plus haut qu'il ne voulait. Toujours est-il qu'on ne pense pas à bon marché. Même dans la physique il faut du sévère et du pur, et une séparation des ténèbres et de la lumière, par cette forte main d'artisan que Michel-Ange a dessinée. Je n'envoie pas au monastère ; c'est s'en aller de la vie. Je vois qu'une vie passable suppose bien des monastères d'un petit moment, toutes les fois qu'on refuse un certain degré d'injustice, de puissance, ou de plaisir ; ces moments sont nos pensées. Heureux qui se réjouit de ses pensées. Ce que je sais bien, c'est que les pensées diaboliques ne sont pas des pensées longtemps. Dont le Méphistophélès de Gœthe est un exemple qui glace. Et ce n'est pas par une vaine métaphore que nous pensons la mécanique même par des idées pures, on dirait vierges. Sans ce regard à l'autre monde, nous ne verrions même pas celui-ci. Tels sont les fils du tissu humain. Et Platon dit très bien en se jouant que le dieu du Timée, ayant fait ce monde aux parfaits balancements, l'a arrondi et fermé de toutes parts, et n'y remettra plus jamais la main. Manière admirable de dire que l'homme ne trouvera nulle part que l'homme, et que cela suffit pour ses mille vies d'un seul instant.

Livre IV · Chapitre 10

Tout recommence ; et la justice est aussi faible aujourd'hui qu'hier. Aussi faible, et aussi forte. Le départ d'une pensée est jeune, et solitaire dans le lieu le plus pauvre, et fils du travail, et éclairé par le travail, veillé par l'amour et la patience, veillé par le bœuf et l'âne, ces dieux muets, attendu même des riches, qui apportent leur encens, humble en ce qu'il se sait inutile. L'univers redouble sa parure d'étoiles, qui n'a pas de sens ; le froid mord ; l'aurore n'est que dans les pensées. Noël ! Noël ! L'enfant est né ! Si les docteurs de la loi le laisseront vivre, c'est toute la question.

Noël a d'autres résonances. Il les a toutes. Tous les mythes y viennent assister. Tout a sa juste place en cette assemblée. Considérez le bœuf et l'âne, les rois mages, les parents prêts à servir. Il faut développer cette riche image, et la penser, mais sans cesser de suivre ses contours irréprochables. Noël est premièrement la fête du printemps, mais la fête humaine du printemps. Les fleurs s'ouvrent au soleil ; mais les hommes s'ouvrent comme des fleurs par une scrupuleuse mémoire qui a mesuré les jours et les nuits. Pâques est la fête de nature ; le premier janvier est la fête politique, qui brave déjà le froid. Noël est plus attentif, plus hardi encore, plus près de l'astronomie qui place aux environs du 21 décembre l'hésitation du soleil, et la nomme solstice. Ainsi la Noël païenne devance l'esprit des champs et des bois. L'esprit prend sa lanterne et chante dans les Noëls,

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, car il est jour.

Il est jour d'esprit, dans la plus longue nuit de la nature. Les sabots, la marche de nuit, le joyeux consentement, tout cela en-

semble c'est l'aurore d'esprit. Les Noëls sont le chant d'oiseau de l'homme. Sans attendre la nature, il renouvelle son alliance avec la nature. Le chant de Noël annonce ainsi une autre alliance. Mais revenons à l'image, car elle dit tout.

Noël représente l'ordre humain, et ce qu'il y a de vrai dans l'ordre politique, la famille et son triple pouvoir, d'industrie, d'amour, et de promesse. La famille figure la continuité humaine, objet véritable de la religion politique. Ici la forme humaine prend empire sur les autres dieux. Comme l'aigle n'est plus, dans l'Olympe, que le messager de Jupiter, ici, par un trait plus juste, par un geste plus près de la situation humaine, le bœuf et l'âne sont des puissances muettes et subordonnées. Par cette vue sur les travaux agrestes, qui seront toujours les premiers, César lui-même est rappelé à sa naissance, César, dont l'effigie s'use sur le sou du paysan. Mais, encore mieux le pesant kilogramme, cette mesure des armées, est au service de l'homme, et pour décrire exactement l'image, au service même de l'esprit en espoir. D'où nous tirons que l'idolâtrie politique annonce quelque chose de meilleur que le règne des forts. Au reste, arrivent les rois mages, rois d'armée et de richesse, qui viennent adorer l'enfant du charpentier. Ce renversement du trône est dans tous les discours du trône. Une oreille fine entend cela ; mais la naïve image dit mieux.

Une autre religion s'élève donc de cet autel, la crèche. Et encore, à interroger ce spectacle qui ne dit mot, on trouvera le maître-mot. L'esprit s'égare à s'adorer, par le prestige des idées bien ordonnées ; et plus d'un César de l'esprit sera tyran de force, s'il oublie l'esprit enfant qu'on ne peut forcer, auquel il faut donner et pardonner. L'évêque Bienvenu ne demande pas de preuves

à Jean Valjean ; mais il lui donne toute vertu, et jure pour lui, et chante Noël dans cette nuit de l'homme. Encore bien plus assuré le Noël de la mère chante dans la nuit de l'enfant, et chantera toujours qu'il est esprit, qu'il parle, qu'il connaît et reconnaît, bien avant qu'il parle, connaisse et reconnaisse. Car, comme les contes le disent, il suffit d'une vieille sorcière à côté du berceau pour dessécher d'avance les fleurs de l'esprit. "Tu seras stupide, tu seras envieux, tu seras voleur", ces prédictions sont vérifiées par une persuasion où l'esprit enfant se condamne lui-même. Et par cette fiction, qui n'est pas toujours fiction, la charité se montre toute, qui est plus qu'amour, puisqu'elle n'attend pas les perfections. L'homme efface souvent la charité seulement par mériter l'amour ; et les meilleurs manquent à s'aimer par les raisons de s'aimer qu'ils trouvent. Or, devant l'enfant, il n'y a point de doute. Il faut aimer l'esprit sans rien espérer de l'esprit. Il y a certainement une charité de l'esprit à lui-même ; et c'est penser. Mais regardez l'image ; regardez la mère.

Regardez encore l'enfant. Cette faiblesse est Dieu. Cette faiblesse qui a besoin de tous est Dieu. Cet être qui cesserait d'exister sans nos soins, c'est Dieu. Tel est l'esprit, au regard de qui la vérité est encore une idole. C'est que la vérité s'est trouvée déshonorée par la puissance ; César l'enrôle, et la paie bien. L'enfant ne paie pas ; il demande et encore demande. C'est la sévère règle de l'esprit que l'esprit ne paie pas, et que nul ne peut servir deux maîtres. Mais comment dire assez qu'il y a un vrai de vrai, que l'expérience ne peut jamais démentir ? Cette mère, moins elle aura de preuves et plus elle s'appliquera à aimer, à aider, à servir. Ce vrai de l'homme, qu'elle porte à bras, ce ne sera peut-être rien d'existant dans le monde. Elle a raison pourtant, et elle aura encore raison quand tout l'enfant lui donnerait tort. Un mot ami

maintenant à ces médecins qui soignent les arriérés et qui attendent, comme des prophètes, le moindre éclair d'attention ; ils ne se lassent jamais ; ils ont raison. Il y a donc un vrai de vrai qui brave le sort. Et je pourrais montrer, en suivant Descartes, qu'il n'y a point de vérité, même vérifiée, même utile, qui ne soit fille de vérité non vérifiée, de vérité inutile, de vérité sans puissance aucune. Mais la vérité industrielle est une fille ingrate, au reste cent fois punie par la récompense. Ces idées paraîtront peut-être et l'esprit saura se priver de puissance, de toute espèce de puissance ; tel est le plus haut règne. Or, le calvaire annonce cela même, de si éloquente et de si violente façon, que je n'ajouterai aucun commentaire.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME
ET DERNIER

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Dieux_%28Alain%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.